

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



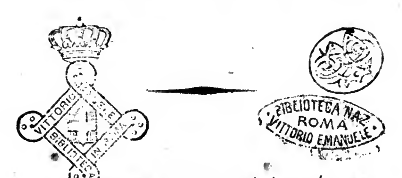
OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-NEUVIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

FACETIES.



PREFACE

DU RECUEIL

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

Les sottises qu'on fait, qu'on dit et qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* et que les sables de la mer, il est difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables vessies, accumulées les unes sur les autres dans le gouffre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles sont formées, et il en résulte un immense nuage, dans lequel on ne discerne plus rien. Les journaux et les mercures tâchent en vain de faire vivre un



(1) C'est le titre d'un recueil formé des plaisanteries sans nombre qui parurent en 1760, à l'occasion de la comédie des Philosophes, du discours de M. *le Franc* et de *Ramponeau*. M. de *Voltaire* est l'auteur d'une grande partie de ces pièces: on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, et on y a joint ceux de ses ouvrages de plaisanterie où il s'est le plus abandonné à sa gaieté : on s'est borné à indiquer par des notes très-courtes la date et l'à propos de ces ouvrages.

A 2



mois ou quinze jours les sottises nouvelles; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux passagers qui se noient.

Dans ce vaste tourbillon de nos impertinences, nous avons choisi discrètement quelques-unes des plus légères, pour les faire surnager un jour ou deux : elles amuseront les oisifs et les oisives; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* et autres efforts de l'esprit humain, consacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime soient des impertinences; je parle seulement des sujets de ces pièces : elles sont plaisantes, et les sujets sont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu, sans vouloir offenser personne.

M. de *Saint-Foix* est auteur des *Essais historiques sur Paris*, livre utile et agréable qui a beaucoup de succès : dès qu'un auteur a produit quelque chose d'estimable,

il eſt sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques inſtructions, et les auteurs des critiques quelque argent : c'eſt un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux et des feuilles vivent de cette marchandiſe; ils ſavent bien qu'ils ne travaillent pas pour la poſtérité; leurs feuilles ſe vendent comme les petites affiches, et plus elles ſont ſatiriques, plus le débit en eſt fort : c'eſt une affaire convenue.

La multitude des feſeurs de feuilles, étant augmentée depuis pluſieurs années, a fait tort à la marchandiſe : le public s'eſt laſſé des critiques littéraires, et les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuſer d'athéiſme les auteurs dont ils ſont des extraits, et ont cru par là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre *Trublet*, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, et les nommés *Dinouart* et *Joannet*, ſe ſont aviſés de défendre la religion chrétienne à quinze ſous par feuille, eſpérant que la modicité du prix allécherait les ames dévotes : ils ont accuſé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal

parlé de la religion catholique, apoſtolique et romaine, et même de la magiſtrature.

M. de *Saint-Foix*, qui n'entend pas raillerie, a réſolu de leur donner ſur les oreilles; mais ayant conſidéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a aſſignés au châtelet pour être reconnu bon catholique et ſerviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de ſuite : les ſaints reconnurent humblement dans un écrit, ſigné d'eux, que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu, et qu'ils en demandaient pardon à DIEU et à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIMENT

SINCERE

A UN HOMME CHARITABLE. (1)

A Marseille, mai 1750.

VOUS avez rendu service au genre-humain en vous déchaînant sagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre l'*Esprit des lois*, et même il paraît à votre style que vous êtes l'ennemi de toute sorte d'esprit. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans l'*Essai sur l'homme* de *Pope*, livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons et de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les lois, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté,

(2) Cet ouvrage est une défense de *Montesquieu* contre l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques. M. de *Voltaire* a eu constamment la générosité et le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philosophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ses ennemis.

de la ſageſſe ; ſi les chapitres naiſſent les uns des autres, s'ils forment un tout enſemble ; ſi enfin ce livre, qui devrait être utile, ne ſerait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait ; et regardant M. de *Monteſquieu* comme le diſciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les diſciples de *Spinoſa*. Vous leur reprochez avec un zèle merveilleux d'être athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philoſophie les principes de la religion naturelle. Rien n'eſt aſſurément, Monſieur, ni plus charitable, ni plus judicieux, que de conclure qu'un philoſophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il poſe pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme eſt le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poëte philoſophe ; vous vous élevez au-deſſus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funeſtes, que la Divinité eſt l'auteur et le lien de tous les êtres, que tous les hommes ſont frères, que DIEU eſt leur père commun, qu'il ne faut rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque

ſage, qu'on doit tolérer les ſentimens des hommes, ainſi que leurs défauts. Continuez, Monſieur, écraſez cet affreux libertinage, qui eſt au fond la ruine de la ſociété. C'eſt beaucoup que par vos *Gazettes eccléſiaſtiques* vous ayez ſaintement eſſayé de tourner en ridicule toutes les puiſſances; et quoique la grâce d'être plaiſant vous ait manqué, *volenti et conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les ſaints; mais vous avez ſouvent eſſayé d'armer chrétiennement les fidelles les uns contre les autres. Vous prêchez le ſchiſme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela eſt très-édifiant; mais ce n'eſt point encore aſſez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, ſi vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope*, de *Locke* et de *Bayle*, l'*Eſprit des lois*, &c. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *Nouvelles eccléſiaſtiques.*

En effet, Monſieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Eſſai ſur l'homme* de ce ſcélérat de *Pope*, cinq ou ſix

articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, et d'autres incendiaires de cette eſpèce ! Il eſt vrai que ces hommes ont mené une vie pure et innocente, que tous les honnêtes gens les chériſſaient et les conſultaient ; mais c'eſt par là qu'ils ſont dangereux. Vous voyez leurs ſectateurs les armes à la main troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montaigne*, *Charron*, le préſident de *Thou*, *Deſcartes*, *Gaſſendi*, *Rohaut*, *le Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'eſt leur philoſophie qui fit donner tant de batailles, et qui cauſa la Saint-Barthelemi. C'eſt leur eſprit de tolérantiſme qui eſt la ruine du monde ; et c'eſt votre ſaint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partiſans de la religion naturelle ſont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monſieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainſi, dès que je verrai un homme ſage qui dans ſa philoſophie reconnaîtra par-tout l'Etre ſuprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment

grand et dans l'infiniment petit, dans la production des mondes, dans celle des infectes, je conclurai de là qu'il eft impoffible que cet homme foit chrétien. Vous nous avertiffez qu'il faut penfer ainfi aujourd'hui de tous les philofophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus fenfé et de plus utile au chriftianifme que d'affurer que notre religion eft bafouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profeffion eft de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conféquences feront bien avantageufes au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*Efprit des lois*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solon*, les *Platon*, les *Socrate*, les *Ariftide*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonin* et les *Trajan*. On croirait, à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont figné le formulaire. Quels monftres, Monfieur, que tous ces grands hommes de l'antiquité! Brûlons tout ce qui nous refte de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, de *Locke* et de M. de *Montefquieu*. En effet, tous ces anciens fages font vos ennemis; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle

Et la vôtre, Monſieur, je dis la vôtre en particulier, paraît ſi fort contre la nature, que je ne m'étonne pas que vous déteſtiez ſincèrement tous ces illuſtres réprouvés qui ont fait, je ne ſais comment, tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos ſaintes idées ſur le gouvernement politique ſont une ſuite de votre ſageſſe. On voit que vous connaiſſez les royaumes de la terre tout comme le royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les riſques maritimes. Vous ne ſavez pas probablement ce que c'eſt que l'argent à la groſſe ; mais vous appelez ce commerce *uſure*. C'eſt une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ſes ſujets de commercer à Cadix. Il faut laiſſer cette œuvre de *Satan* aux Anglais et aux Hollandais, qui ſont déjà damnés ſans reſſource. Je voudrais, Monſieur, que vous nous diſſiez combien vous rapporte le commerce ſacré de vos *Nouvelles eccléſiaſtiques*. Je crois que la bénédiction répandue ſur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents

pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excufé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardieffe d'envoyer fon bien dans un autre hémifphère, et du rifque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus fenfible ; il demande plus de courage et expofe à de plus grands rifques.

Quoi de plus utile en effet que d'inftruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonfurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi et votre archevêque ? et quel rifque, Monfieur, que ces petites humiliations que vous pourriez effuyer en place publique ? mais je me trompe ; il y a des charmes à fouffrir pour la bonne caufe. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et vous paraiffez tout fait pour le martyre, que je vous fouhaite cordialement, étant votre très-humble et très-obéiffant ferviteur.

A propos, Monfieur, mes complimens à M. *Pluche*, qui continue fi intrépidement à copier des livres pour étaler le *Spectacle de la nature*, et qui s'eft fait le *charlatan des ignorans*.

On ne peut être plus content que je le ſuis de voir une préparation et même une démonſtration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à ſoie.

Il eſt toujours fort beau à lui de faire de *Moïſe* un excellent phyſicien, de ſoutenir hardiment, malgré toutes les académies, que la lumière ne vient point du ſoleil et des autres corps lumineux, et d'avancer que les Nègres ſont devenus noirs petit à petit, en qualité de deſcendans de *Chus;* ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre diſſéqué. J'apprends auſſi qu'il a trouvé la place du paradis terreſtre où l'on conſerve la côte d'*Adam* et la peau du ſerpent qui parla à ſa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* eſt encore vivant, et qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque converſation avec lui, et qu'il n'en rende compte à monſieur le prieur et à monſieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les ſept planètes en une nuit. Il cite ce voyage, comme s'il était dans l'Alcoran, et que ce fût un point

de foi chez les Turcs. Il prend de là occafion d'appeler *Mahomet* fat.

Si jamais *Pluche* va à Conftantinople, je lui confeille d'être plus poli. Je rencontrai hier un turc fur le port de Marfeille, à qui je demandai fi le voyage prétendu des fept planètes eft en effet dans l'Alcoran, il me répondit que non. Je lui appris que le fieur *Pluche* traitait fon prophète de *fat*, avec affez de légéreté. Mon turc, qui eft un homme très-fage, me dit que quand on a une maifon de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de fon voifin.

DIATRIBE

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

PREFACE.

Cette plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie (*), lequel parut à la fin de 1752.

C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, qu'une formule d'algèbre; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir; qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cents ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propositions, et ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant sa propre académie qui dépendait de lui, et il fit condamner son adversaire comme faussaire.

(*) M. *Moreau de Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

Cette injuſtice ſouleva toute l'Europe littéraire : c'eſt ce qui donna occaſion à la petite feuille qui ſuit. C'eſt une continuelle alluſion à tous les paſſages du livre dont le public ſe moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer ſon médecin quand il ne guériſſait pas.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

AKAKIA,

MEDECIN DU PAPE.

RIEN n'eſt plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent ſous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute eſpèce. En voici un qui a pris le nom d'un préſident d'une très-illuſtre académie, pour débiter des drogues aſſez ſingulières. Il eſt démontré que ce n'eſt pas le reſpectable préſident qui eſt l'auteur des livres qu'on lui attribue ; car cet admirable philoſophe qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus ſimples, et qui ajoute ſi ſagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même choſe dans le livre intitulé ſes *Oeuvres*, et dans celui qu'on appelle ſes *Lettres*. Le tiers au moins de ce volume eſt copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, ſi éloigné du charlataniſme, n'aurait point donné au public des lettres qui



n'ont été écrites à perfonne, et furtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes qui ne font pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il eft poffible, que ce n'eft point l'intérêt de ma profeffion qui me fait parler ici ; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme fes libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureufement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il (*a*), un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur et injufte! Le duc d'Orléans, régent de France, ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du Palais royal? Un client prive-t-il d'un jufte falaire fon avocat, parce qu'il a perdu fa caufe? Un médecin promet fes foins, et non la guérifon. Il fait fes efforts, et on les lui paye. Quoi! feriez-vous jaloux, même des médecins?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de penfion pour avoir parlé de mathématique et de métaphyfique, pour avoir difféqué deux crapauds et s'être fait peindre avec un bonnet fourré, fi le tréforier venait lui tenir ce langage:

(*a*) Page 124.

Monſieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aſtres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, et porter ſes *attentats jusqu'au ſoleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamant* tomberont ſur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans ſe forment par attraction dans le ventre de la mère (*b*), que l'œil gauche attire la jambe droite, &c. (*c*) On ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, et en diſſéquant des têtes de géans, &c. &c. Il eſt clair que le pauvre philoſophe perdrait de compte fait toute ſa penſion. Serait-il bien aiſe après cela que nous autres médecins, nous nous moquaſſions de lui, et que nous aſſuraſſions que les récompenſes ne ſont faites que pour ceux qui écrivent des choſes utiles, et non pas pour ceux qui ne ſont connus dans le monde que par l'envie de ſe faire connaître ?

Ce jeune homme inconſidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas aſſez hardis. Il dit (*d*) que c'eſt au haſard et aux nations

(*b*) Dans les *Oeuvres* et *Lettres* de M. de *Maupertuis*.

(*c*) Voyez la *Venus phyſique*.

(*d*) Page 205.

ſauvages, qu'on doit les ſeuls ſpécifiques connus, et que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'eſt la ſeule expérience qui a pu enſeigner aux hommes les remèdesque fourniſſent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* et *Senac* n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent aſſoupir. Ce qu'on appelle *haſard* peut ſeul conduire à la découverte des propriétés des plantes; et les médecins ne peuvent faire autre choſe que de conſeiller ces remèdes ſuivant les occaſions. Ils en inventent beaucoup avec le ſecours de la chimie; ils ne ſe vantent pas de guérir toujours, mais ils ſe vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour ſoulager les hommes. Le jeune plaiſant qui les traite ſi mal a-t-il-rendu autant de ſervices au genre-humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de Fontenoi?

Notre jeune raiſonneur prétend qu'il faut que les médecins ne ſoient plus qu'empiriques (*e*), et leur conſeille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait

(*e*) Page 119.

qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hasard ?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie (*f*). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête et de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, et de faire sur leurs corps des expériences, ditque cette proposition n'a jamais été exécutée (*g*) : il ignore ce que tout le monde sait, que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, sur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille ; que la feue reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels ; et qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant, on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière : il veut, en qualité de

(*f*) Page 120. (*g*) Page 198.

physicien, que nous nous servions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (*h*), et qu'on fasse pirouetter le malade. L'idée, à la vérité, n'est pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous (*i*) conseille d'enduire un malade de poix résine, ou de percer sa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, et qu'il propose de tels remèdes, il y a grande apparence que ses malades suivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre salaire si impitoyablement, propose (*k*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il est despotique) que chaque médecin ne traite qu'une seule infirmité; de sorte que, si un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux, et mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être aussi que son intention est que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là sa malice. Bientôt on conseillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition

(*h*) Page 206.
(*i*) *Ibid.*
(*k*) Page 208.

ſérieuſe des petites choſes, un pour la jalouſie cachée ſous un air dur et impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres misères; mais ne nous égarons point, et revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, *eſt celui qui raiſonne le moins.* Il paraît être en philoſophie auſſi fidelle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie; cependant, malgré ſa haine contre le raiſonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations ſur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens ſenſés, et c'eſt de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Enſuite, ayant trouvé tout ſeul, & indépendamment de *Leibnitz*, que *la maturité n'eſt point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'eſt la mort*, il propoſe de reculer ce point de maturité (*l*) *comme on conſerve des œufs en les empêchant d'éclore.* C'eſt un beau ſecret, et nous lui conſeillons de ſe faire bien aſſurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par ſentence criminelle de quelque académie.

On voit, par le compte que nous venons de rendre, que, ſi ces lettres imaginaires étaient

(*l*) Page 76.

d'un préſident, elles ne pourraient être que d'un préſident de *Bedlam* (*m*), et qu'elles ſont inconteſtablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'eſt voulu parer du nom d'un ſage, reſpecté, comme on ſait, dans toute l'Europe, et qui a conſenti d'être déclaré *grand homme*. Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie, *Arlequin* déguiſé en archevêque; mais on démêlait bien vîte *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on eſt reconnu; cela rappelle une fable de *la Fontaine :*

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

Tout conſidéré, nous déférons à la ſainte inquiſition le livre imputé au préſident, et nous nous en rapportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on ſait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquiſition de Rome.

NOUS, père *Pancrace*, &c. inquiſiteur pour la foi, avons lu la *Diatribe* de monſignor *Akakia*, médecin ordinaire du pape, ſans ſavoir ce que

(*m*) Les petites-maiſons à Londres.

veut dire *Diatribe*, et n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en eſt pas de même des œuvres et lettres du jeune inconnu déguiſé ſous le nom d'un préſident.

Nous avons, après avoir invoqué le Saint-Eſprit, trouvé dans les œuvres, c'eſt-à-dire dans l'in-4° de l'inconnu, force propoſitions téméraires, mal ſonnantes, hérétiques et ſentant l'héréſie. Nous les condamnons collectivement, ſéparément et reſpectivement.

Nous anathématiſons ſpécialement et particulièrement l'*Eſſai de Coſmologie* où l'inconnu, aveuglé par les principes des enfans de *Bélial*, et accoutumé à trouver tout mauvais, inſinue, contre la parole de l'Ecriture (*n*), que c'eſt un défaut de providence que les araignées prennent les mouches, et dans laquelle *Coſmologie* l'auteur fait enſuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'exiſtence de DIEU, que dans Z égal à BC diviſé par A plus B (*o*). Or ces caractères étant tirés du Grimoire, et viſiblement diaboliques, nous les déclarons attentoires à l'autorité du ſaint ſiége.

Et comme, ſelon l'uſage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *phyſique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphyſique*, &c. nous avons enjoint aux révérends

(*n*) Oeuv. page 9. (*o*) Page 45.

professeurs de philosophie du collége de la Sapience d'examiner les œuvres et les lettres du jeune Inconnu, et de nous en rendre un compte fidelle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collége de la Sapience.

1°. Nous déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles et imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que *le produit de l'espace par la vîtesse est toujours un minimum* (*q*), nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme il est prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; et en cela nous le justifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que monsignor *Akakia*, médecin du pape, et tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune

(*p*) Page 44. (*q*) Oeuv. page 4.

pſeudonime, et ſurtout de la *Vénus phyſique* (r). Nous conſeillons au jeune auteur, quand il procédera avec ſa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penſer que l'enfant ſe forme dans l'utérus par le moyen de l'attraction; et nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le ſort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, et à imiter moins le ſtyle de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le ſien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, preſque tout ce qui eſt dans les *Oeuvres;* et nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandiſe ſous des noms différens, parce que cela n'eſt pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune homme déguiſé ſous le nom d'un préſident.

1°. Il faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (s) n'eſt point appelée dans l'homme *prévifion;* que ce mot *prévifion* eſt uniquement conſacré à la connaiſſance par

(r) Page 248.
(s) Page 3. Lettres du natif de Saint-Malo.

laquelle DIEU voit l'avenir. Il eſt bon qu'il ſache la force des termes avant de ſe mettre à écrire. Il faut qu'il ſache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets et ne ſe voit pas ; c'eſt-là ſa condition. Le jeune écrivain peut aiſément réformer ces petites erreurs.

2°. Il eſt faux que *la mémoire nous faſſe plus perdre que gagner* (*t*). Le candidat doit apprendre que la *mémoire* eſt la faculté de retenir des idées, et que ſans cette faculté on ne pourrait pas ſeulement faire un mauvais livre, ni même preſque rien connaître, ni ſe conduire ſur rien, qu'on ferait abſolument imbécille : il faut que ce jeune homme cultive ſa mémoire.

3°. Nous ſommes obligés de déclarer ridicule cette idée (*u*), que *l'ame eſt comme un corps qui ſe remet dans ſon état après avoir été agité, et qu'ainſi l'ame revient à ſon état de contentement ou de détreſſe, qui eſt ſon état naturel.* Le candidat s'eſt mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à ſon caractère; qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philoſophe, revient aux petiteſſes ordinaires &c. mais des vérités ſi triviales ne doivent pas être redites : c'eſt le défaut de la jeuneſſe de croire que des choſes communes

(*t*) Page 5. (*u*) Page 8.

peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expreſſions obſcures.

4°. Le candidat ſe trompe quand il dit que l'étendue n'eſt qu'une perception (*x*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'eſt pas comme le ſon et les couleurs qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il vilipende (*y*) et qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat et injuſte ; ce n'eſt pas tout de ſe tromper, il faut être poli : il ſe peut faire que le candidat ait cru inventer quelque choſe après *Leibnitz ;* mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'eſt pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inſpire à ſes camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philoſophale (*z*) : car, dit-il, ſous quelque *aſpect qu'on la conſidère*, *on ne peut en prouver l'impoſſibilité.* Il eſt vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer ſon bien à la chercher ; mais comme, en parlant de la *ſomme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, et que cependant bien des gens la ſuivent, il ſe pourrait, à plus forte raiſon, que quelques perſonnes ſe

(*x*) Page 15.
(*y*) pages 50 et 52.
(*z*) Page 85.

ruinaſſent à la recherche du grand œuvre, puiſqu'il eſt poſſible, ſelon lui, de le trouver.

7°. Nous paſſons pluſieurs choſes qui fatigueraient la patience du lecteur, et l'intelligence de monſieur l'inquiſiteur; mais nous croyons qu'il ſera fort ſurpris d'apprendre que le jeune étudiant (*a*) veuille abſolument diſſéquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant queue, pour ſonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium et des rêves il modifie l'ame; qu'il faſſe naître des anguilles *groſſes* d'autres anguilles avec de la farine délayée, et des poiſſons avec des grains de blé (*b*). Nous prenons cette occaſion de divertir monſieur l'inquiſiteur.

8°. Mais monſieur l'inquiſiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le paſſé. Il avoue (*c*) que les raiſons en faveur de l'aſtrologie judiciaire ſont auſſi fortes que les raiſons contre elle. Enſuite il aſſure (*d*) que les perceptions du paſſé, du préſent & de l'avenir, ne diffèrent (*e*) que par le degré d'activité de l'ame. Il eſpère qu'un peu plus de chaleur

(*a*) Pages 232 et 233.

(*b*) Page 143.

(*c*) Page 147.

(*d*) Page 151.

(*e*) Page 154.

& d'*exaltation* dans l'imagination pourra fervir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le paffé.

Nous jugeons unanimement que fa cervelle eft fort exaltée, et qu'il va bientôt prophétifer. Nous ne favons pas encore s'il fera des grands ou des petits prophètes; mais nous craignons fort qu'il ne foit prophète de malheur, puifque dans fon traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit furtout que tous les fous font malheureux (*f*). Nous fefons à tous ceux qui le font un compliment de condoléance; mais fi fon ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres Auftrales (*g*), quoiqu'en lifant fon livre on foit tenté de croire qu'il en revient; cependant il femble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Frédéric Henri*, fituée par-delà le quarantième degré de latitude méridionale; mais nous l'avertiffons que, fi, au lieu d'aller aux terres Auftrales, il prétend (*h*) naviger tout droit directement fous le pôle arctique, perfonne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encore être affuré qu'il lui fera difficile de faire, comme il le prétend (*i*), un

(*f*) Page 9.
(*g*) Page 172.
(*h*) Page 174.
(*i*) Page 186.

trou qui aille jufqu'au centre de la terre (où il veut apparemment fe cacher de honte d'avoir avancé de telles chofes). Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le fyftême de la balance de l'Europe.

Pour conclufion, nous prions M. le docteur *Akakia* de lui prefcrire des tifanes rafraîchiffantes; nous l'exhortons à étudier dans quelque univerfité, et à y être modefte.

Si jamais on envoie quelques phyficiens vers la Finlande, pour vérifier, s'il fe peut, par quelques mefures, ce que *Newton* a découvert par la fublime théorie de la gravitation et des forces centrifuges, s'il eft nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-deffus de fes compagnons; qu'il ne fe faffe point peindre feul applatiffant la terre, ainfi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme fi l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été fe réjouir dans une ville où il y a garnifon fuédoife; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui propofer avec amitié un avis différent du fien, s'il lui fait confidence qu'il s'appuie fur l'autorité de *Leibnitz* et de plufieurs autres philofophes; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredife formellement

notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer ſans réflexion, et crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il eſt tombé ſur un point de dynamique, abſolument inutile dans l'uſage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade, après lui avoir communiqué pluſieurs fois ſon ouvrage, dans lequel il le combat avec la diſcrétion la plus polie, et avec éloge, l'imprime de ſon conſentement, qu'il ſe garde bien de vouloir faire paſſer cet ouvrage de ſon adverſaire pour un crime de lèſe-majeſté académique.

Si ce camarade lui a avoué pluſieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainſi que pluſieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne ſe ſerve pas à peu près des mêmes artifices dont quelqu'un (*k*) s'eſt ſervi contre les *Mairan*, les *Caſſini* et d'autres vrais philoſophes; qu'il n'exige jamais, dans une diſpute frivole, qu'un mort reſſuſcite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, et qu'il réſerve ce miracle pour le temps où il prophétiſera; qu'il ne compromette perſonne dans une querelle de néant,

(*k*) L'homme en queſtion avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* et *Caſſini*.

que la vanité veut rendre importante ; et qu'il ne faſſe point intervenir les dieux dans la guerre des rats et des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres ſur lettres à une grande princeſſe, pour forcer au ſilence ſon adverſaire, et pour lui lier les mains, afin de l'aſſaſſiner à loiſir (*l*).

Que dans une miſérable diſpute ſur la dynamique, il ne faſſe point ſommer, par un exploit académique, un profeſſeur de comparaître dans un mois, qu'il ne le faſſe point condamner par contumace, comme ayant attenté à ſa gloire, comme forgeur de lettres et fauſſaire, ſurtout quand il eſt évident que les lettres de *Leibnitz* ſont de *Leibnitz*, et qu'il eſt prouvé que les lettres ſous le nom d'un préſident n'ont pas été plus reçues de ſes correſpondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à perſonne la liberté d'une juſte défenſe ; qu'il penſe qu'un homme qui a tort, et qui veut déshonorer celui qui a raiſon, ſe déhonore ſoi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres ſont égaux, et il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'aviſe jamais de demander qu'on n'imprime rien ſans ſon ordre.

(*l*) Il écrivit deux lettres à madame la princeſſe d'Orange, pour la ſupplier d'impoſer ſilence à ſon adverſaire M. *Kœnig*, bibliothécaire de cette princeſſe, lequel il avait fait condamner comme fauſſaire.

Nous finiſſons par l'exhorter à être docile, à faire des études ſérieuſes, et non des cabales vaines ; car ce qu'un ſavant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop ſouvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes eſpérances et de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des ſottiſes, parce qu'ils ont voulu être des courtiſans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont ſubſtitué la vanité à l'étude, et la diſſipation qui affaiblit l'eſprit au recueillement qui le fortifie ; on les a loués, et ils ont ceſſé d'être louables ; on les a récompenſés, et ils ont ceſſé de mériter des récompenſes ; ils ont voulu paraître, et ils ont ceſſé d'être : car lorſque dans un auteur une *ſomme* d'erreurs eſt égale à une *ſomme* de ridicules, *le néant vaut ſon exiſtence.* (*m*)

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés eſpéraient, comme il arrive aſſez ſouvent. La bile du natif de Saint-Malo en fut exaltée encore plus que ſon ame ; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du médecin, et le mal empira : il

(*m*) L'auteur en queſtion avait écrit que, ſuppoſé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut ſon être.

persista dans le dessein de faire ses expériences, et tint à cet effet la mémorable séance dont nous allons donner un récit fidelle.

Séance mémorable.

Le premier des calendes d'octobre 1751, s'assemblèrent extraordinairement les sages sous la direction du très-sage président. Chacun ayant pris place, le président prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *mûri* (*n*) depuis peu (*), parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores, et de le conserver comme un œuf frais selon la nouvelle méthode; il prouva que son médecin l'avait tué pour avoir aussi négligé de le traiter suivant les lois de la force centrifuge; et il conclut que le médecin serait réprimandé et point payé. Il finit en glissant, selon sa coutume modeste, quelques mots sur lui-même; ensuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui proposées à tous les savans de l'Europe étonnée.

(*o*) En premier lieu, deux médecins produisirent chacun un malade enduit de poix résine, et deux chirurgiens leur percèrent les

(*n*) Page 76. Voyez les lettres de M. le président.
(*) C'est-à-dire, décédé.
(*o*) Page 206.

cuisses

cuiſſes et les bras avec de longues aiguilles. Auſſitôt les patiens, qui à peine pouvaient remuer auparavant, ſe mirent à courir et à crier de toutes leurs forces; et le ſecrétaire en chargea ſes regiſtres.

(*p*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium, et le plaça ſur un volume de la compoſition du préſident pour en redoubler la force, et on en fit prendre une doſe à un jeune homme vigoureux. Et voici, au grand étonnement de tout le monde, qu'il s'endormit; et dans ſon ſommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette ſolennité; et la nature de l'ame fut parfaitement connue comme monſieur le préſident l'avait très-bien deviné.

Enſuite ſe préſentèrent tous les manœuvres de la ville pour faire vîte un trou qui allât juſqu'au centre de la terre, ſelon les ordres précis de M. le préſident (*q*). Sa vue portait juſque-là; mais comme l'opération était un peu longue, on la remit à une autre fois; et monſieur le ſecrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Auſſitôt après, le préſident ordonna qu'on frétât un vaiſſeau pour diſſéquer des géans et

(*p*) Page 223. (*q*) Page 174.

des hommes velus à longue queue aux terres Auſtrales (*r*) : il déclara qu'il ſerait lui-même du voyage, et qu'il irait reſpirer ſon air natal : ſur quoi toute l'aſſemblée battit des mains.

On procéda enſuite par ſon ordre, et ſelon ſes principes à l'accouplement d'un coq d'inde et d'une mule dans la cour de l'académie; et tandis que le poëte du corps compoſait leur épithalame, le préſident, qui eſt galant, fit ſervir aux dames une ſuperbe collation, compoſée de pâtés d'anguilles (*s*), toutes les unes dans les autres, et nées ſubitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poiſſons qui ſe formaient ſur le champ de grains de blé germé, à quoi les dames prirent un ſingulier plaiſir. Le préſident ayant bu un verre de rogum, démontra à l'aſſemblée qu'il était auſſi aiſé à l'ame de voir l'avenir que le paſſé; et alors il ſe frotta les lèvres avec ſa langue, remua long-temps la tête, exalta ſon imagination, et prophétiſa. On ne donne point ici ſa prophétie, qui ſe trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La ſéance ſe termina par un diſcours très-éloquent que prononça le ſecrétaire perpétuel : *Il n'y a qu'un Eraſme*, lui dit-il, *qui dût faire*

(*r*) Page 172. (*s*) Pages 143 et 180.

votre éloge ; enſuite il éleva la monade du préſident juſqu'aux nues, ou du moins juſqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac*. On lui érigea un trône de veſſies, et il partit le lendemain pour la lune, où *Aſtolphe* retrouva, dit-on, ce que le préſident a perdu.

— Le natif de Saint-Malo ne partit point pour la lune, comme il le croyait, il ſe contenta d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia*, voyant que le mal empirait, imagina avec quelques-uns de ſes confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs, en réconciliant le préſident avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu, en lui montrant ſa meſure. Le médecin, croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir, propoſa donc le traité de paix ſuivant.

Traité de paix conclu entre M. le préſident et M. le profeſſeur (*), *le premier janvier 1753.*

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuſe querelle ſur une formule d'algèbre, &c. les deux parties principalement intéreſſées dans cette guerre, voulant prévenir une effuſion d'encre inſupportable à la longue

(*) M. *Kœnig*, profeſſeur à la Haye.

à tous les lecteurs, font enfin convenues d'une paix philofophique en la manière qui fuit :

Le préfident s'eft tranfporté au lieu de fa préfidence, et a dit devant fes pairs :

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre méprife, nous prions M. le profeffeur d'oublier tout le paffé. Nous fommes très-fâchés d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de chofe, et d'avoir déclaré fauffaire un grave profeffeur qui n'a jamais rien fuppofé que des monades et l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons figné des lettres patentes, fcellées de notre grand fceau, par lefquelles nous rendons à la république des lettres la liberté ; et nous déclarons qu'il fera déformais permis d'écrire contre notre fentiment, fans être réputé mal-honnête homme.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de fon exiftence que dans A plus B, divifé par Z, &c. Et fi, contre toute apparence, un raifonnement de cette efpèce avait féduit quelques-uns de nos lecteurs, nous lui donnons un bon confeil, en l'invitant à s'occuper plus utilement, et à revenir des idées qu'il aurait pu prendre fur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Meffieurs les inquifiteurs, qui ne l'entendent pas plus que nous, voudront bien à cet égard ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, et aux médecins de traiter de plusieurs maladies ; attendu que, si un malade attaqué de la colique envoyait chercher le médecin de la pierre, il se pourrait faire que celui-ci taillât son homme, au lieu de lui donner un lavement : ainsi les choses resteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons proposé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu, à la vérité, qu'il faudrait que les cuisiniers, les blanchisseuses et les balayeurs des rues sussent préalablement le latin, et qu'il se pourrait faire alors que ces personnes voulussent enseigner la grammaire, au lieu de faire la cuisine et de blanchir les chemises, ce qui pourrait causer quelques cabales dangereuses ; mais aussi nous avons considéré que les écoliers et les régens pourraient se passer de chemises comme les anciens Romains, et même de cuisinières, et c'est ce que nous examinerons plus à loisir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement et du fœtus, nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie, de ne plus recommander l'ignorance aux médecins, de ne plus envier le sort des colimaçons, et de ne plus leur dire

ces douces paroles : ›› Innocens colimaçons, ›› recevez, et rendez mille fois les coups de ›› ces dards dont la nature vous a armés. ›› Ceux qu'elle a réfervés pour nous font des ›› foins et des regards ; ›› attendu que cette phrafe eft fort mauvaife, et qu'un foin réfervé n'eft pas un dard, et que ces expreffions ne font point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds, et nous n'en parlerons plus en ftyle de bergerie ; vu que *Fontenelle*, que nous avons cru imiter, n'a point chanté les crapauds dans fes Eglogues.

8°. Nous laiffons à DIEU le foin de créer les hommes comme bon lui femble, fans jamais nous en mêler; et chacun fera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche, ni que la main fe mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres Auftrales, nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds, et quatre hommes velus avec de longues queues ; nous les ferons difféquer tout vivans, fans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaiffons aujourd'hui ; mais il eft toujours bon, pour le progrès des fciences, d'avoir de grands hommes à difféquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au

pôle arctique, nous ne forcerons perſonne à être dû voyage, excepté M. *De* . . . qui nous a déjà ſuivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer juſqu'au noyau de la terre, nous nous déſiſtons formellement de cette entrepriſe ; car, quoique la vérité ſoit au fond d'un puits, ce puits ferait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel ſont morts. Aucun ſouverain ne veut ſe charger de notre trou, parce que l'ouverture ferait un peu trop grande, et qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne, ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainſi nous laiſſerons la face du monde telle qu'elle eſt ; nous nous déſierons de nous-mêmes, toutes les fois que nous voudrons creuſer, et nous nous arrêterons conſtamment à la ſuperficie des choſes.

12°. Nous reconnaiſſons qu'il eſt un peu plus difficile de prédire l'avenir que de ſavoir lire *Tite-Live* ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame, et nous ne l'exalterons plus ; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie, quoique nous y ayons beaucoup de diſpoſition, ſi la perſpicacité peut ſervir à prédire ; et quand nous avons dit que c'eſt la même choſe de ſavoir l'avenir et le paſſé, nous avons ſeulement donné à entendre que nous ne ſavons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en ſe bouchant les pores et les conduits de la reſpiration ; mais nous ne ferons cette expérience ſur perſonne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui eſt la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire triſtement ſur le bonheur, laiſſant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de ſe tuer, ou d'être chrétien, &c.

15°. Nous ne rabaiſſerons plus tant les Allemands, et nous avouerons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotſched* ſont quelque choſe, et que nous avons étudié ſous les *Bernouilli*, et nous étudierons encore; et qu'enfin M. le profeſſeur *Euler* qui a bien voulu nous ſervir de lieutenant eſt un très-grand géomètre qui a ſoutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont aſſuré être pleines de génie comme tous les autres ouvrages dudit profeſſeur, notre lieutenant.

16°. Et, comme nous avons à cœur de faire une paix ſtable et perpétuelle, nous promettons ſolennellement de faire notre poſſible pour ne plus violer, ſoit dans nos raiſonnemens, ſoit dans nos actions, les trois grands principes de la philoſophie germanique, à ſavoir les

principes

principes de contradiction, de raiſon ſuffiſante et de continuité ; en conſéquence de cet engagement, nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits, et nous tâcherons de mettre de la raiſon et de la ſuite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui eſt de M. *Wolf*, notre grand émule, comme ſes ouvrages ſont volumineux, et que nous ne liſons rien, nous ne ſaurions prendre la réſolution d'en examiner le contenu, pour nous autoriſer à pouvoir en décider. Ainſi nous nous réſervons toujours la prérogative que nous croyons due à un préſident d'académie, de pouvoir ſtatuer librement du mérite des livres de ſcience, ſans ſe donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins pour donner encore en ceci une marque de notre condeſcendance, nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous, à lire les livres de M. *Wolf*, avant que de les mépriſer ; et pour leur en donner l'exemple, nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la petite logique de cet allemand, d'autant qu'au régiment où nous ſervions en France dans notre jeuneſſe, nous n'avons point eu d'occaſion d'entendre de ces choſes-là.

19°. Enfin pour donner la plus grande preuve poſſible du déſir ſincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire, nous

confentons que notre ennemi capital, M. de *Voltaire*, foit compris dans le préfent traité de paix, nonobftant les puiffantes raifons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans fa profe ni dans fes vers, nous promettons de ne plus cabaler contre lui; de ne plus nous fervir de l'exécuteur de la haute juftice pour nous venger de fes plaifanteries; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre efprit; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre, et enfin d'abandonner *la Beaumelle* à fa juftice.

Ce beau et fage difcours fini, M. le fecrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le profeffeur *Kœnig*, laquelle contenait en fubftance :

1°. Qu'ayant travaillé toute fa vie à foumettre fon imagination à l'empire de la raifon, il fe concevait incapable de concevoir des idées auffi brillantes que l'étaient celles que le génie de M. le préfident avait enfantées dans fes lettres, qu'il lui cédait la palme, et qu'il fe reconnaîtrait toujours fon inférieur à cet égard.

2°. Mais que pour épargner dorénavant à M. le préfident des foupçons défagréables, il ferait plus circonfpect dans fes citations; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux fciences, fans pouvoir le prouver par la fignature d'un notaire

juré et quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres sans en avoir en main les originaux; qu'aussi pour faciliter le présent accommodement, il passerait à M. le président le principe qu'*un écrit dont on ne peut pas produire l'original est un écrit forgé;* sans le soupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre sainte religion.

3°. Que pour le bien de la paix, et comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce professeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profession de philosophie dans la ville latine que M. le président voulait fonder, dès qu'il saurait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider et à jouer la comédie en latin; et qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ses forces à parler et à écrire dans le style des *Epistolæ obscurorum virorum*, afin d'y établir autant qu'il sera possible une latinité que M. le président puisse entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être simple à côté de chaque géant que M. le président apporterait à l'académie; qu'on disséquerait les uns et les autres pour voir si c'est dans ceux-ci ou dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au furplus, il confentait de grand cœur que tout le refte fût déclaré comme non avenu ; que les combattans des deux partis fans exception avouaffent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés, et qu'ils auraient dû commencer par où le public finit ; c'eft-à-dire par rire.

— L'académie ayant entendu avec admiration le préfent traité, elle a applaudi à tous fes articles, et en a garanti l'exécution : et afin que les fruits de cette heureufe réunion fe fiffent fentir par toute l'Europe, elle a voulu qu'il fût ftipulé que tous les gens de lettres vivraient déformais en frères, à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté feraient fans jaloufie.

Le tout ayant été ratifié convenablement, on devait chanter un *Te Deum*, mis en mufique par un *français*, et exécuté par des *italiens ;* et célébrer une grand'meffe, où un jéfuite officierait, ayant un calvinifte pour diacre et un janfénifte pour fous-diacre ; et la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

— Qui aurait cru qu'un projet de paix fi raifonnable n'eût pas été accepté par M. le préfident ? mais fur le point de figner et d'en remplir tous les articles, fa mélancolie et fa philocratie redoublèrent avec des fymptômes violens. Il s'emporta contre fon bon médecin *Akakia*, qui

était alors malade lui-même dans la cité de Leipſick en Germanie, et il lui écrivit une lettre fulminante, par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

Lettre de M. le préſident à ſon médecin Akakia.

JE vous déclare que ma ſanté eſt aſſez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ſerez, pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au reſpect et à l'obéiſſance qui ont juſqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de *Pourceaugnac*, qui voulait voir ſon médecin l'épée à la main, il ne s'était jamais trouvé de ſi méchant malade. Le docteur *Akakia* tout épouvanté eut recours à l'univerſité de Leipſick, et lui préſenta la requête ci-jointe.

„ Le docteur *Akakia* réfugié dans l'univerſité de Leipſick, où il a cherché un aſile contre les attentats d'un lapon natif de Saint-Malo, qui veut abſolument le venir aſſaſſiner dans les bras de ladite univerſité, ſupplie inſtamment meſſieurs les docteurs et écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritoires et canifs. Il s'adreſſe particulièrement à ſes confrères; il

efpère qu'ils purgeront ledit fauvage dès qu'il paraîtra, qu'ils évacueront toutes fes humeurs peccantes, et qu'ils conferveront par leur art ce qui peut refter de raifon à ce cruel lapon, et de vie à leur confrère le bon *Akakia*, qui fe recommande à leurs foins. Il prie meffieurs les apothicaires de ne fe pas oublier en cette occafion. »

En vertu de cette requête, l'univerfité donna un décret, par lequel le natif de Saint-Malo devait être arrêté aux portes de la ville, lorfqu'il viendrait pour exécuter fon deffein parricide contre le bon *Akakia*, qui lui avait fervi de père.

Voici les ordres précis de l'univerfité, tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum*.

Extrait du Journal de Leipfik, intitulé : Der Hofmeifter.

Un quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipfick, par laquelle il menace ledit habitant de l'affaffiner, et les affaffinats étant vifiblement contraires aux priviléges de la foire, on prie tous et un chacun de donner connaiffance dudit quidam, quand il fe préfentera aux portes de Leipfick. C'eft un philofophe qui marche en raifon compofée de l'air

diſtrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, et la perruque de même, le nez écraſé, la phyſionomie mauvaiſe, ayant le viſage plein et l'eſprit plein de lui-même, portant toujours ſcalpel en poche pour diſſéquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaiſſance auront mille ducats de récompenſe aſſignés ſur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou ſur la première comète d'or et de diamant qui doit tomber inceſſamment ſur la terre ſelon les prédictions dudit quidam philoſophe et aſſaſſin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponſe à ſon malade, et il tâcha encore de lui remettre l'eſprit par cette lettre amiable.

Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo.

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez; vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces ſont entièrement revenues, et vous me menacez de venir m'aſſaſſiner, ſi je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia !* vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point ſon médecin, vous voulez le tuer! Ce

procédé n'eſt ni d'un préſident d'académie ni d'un bon chrétien, tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment ſur votre bonne ſanté; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je ſuis au lit depuis quinze jours, et je vous prie de différer la petite expérience de phyſique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me diſſéquer; mais ſongez que je ne ſuis pas un géant des terres Auſtrales, et que mon cerveau eſt ſi petit, que la découverte de ſes fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame. De plus, ſi vous me tuez, ayez la bonté de vous ſouvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me pourſuivre juſqu'aux enfers;* il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuſer par votre ordre juſqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer, ne ſoit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, et il ſe trouvera que je ſerai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez perſécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monſieur, pouſſer l'animoſité ſi loin? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que, ſi vous venez m'aſſaſſiner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre eſt dépoſée, vous courrez quelque

risque d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, et ferait peu convenable à un président d'académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée et attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées ; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour propre.

Au reste, je suis encore bien faible, vous me trouverez au lit, et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue et mon pot de chambre ; mais, dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio;* et en multipliant la masse par le quarré de la vîtesse jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paraît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands que vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher président.

AKAKIA.

POST-SCRIPTUM.

Comme il y a ici cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner.

— On avait espéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer sur l'esprit revêche du natif de Saint-Malo ; qu'il se désisterait de ses expériences cruelles ; qu'il ne persécuterait plus les Suisses ni les *Akakia* ; qu'il laisserait les Allemands en repos, et qu'il pourrait même un jour, quand il serait parfaitement rétabli, rire des symptômes de sa maladie.

Mais le médecin *Akakia*, en homme prudent, voulut ménager encore la délicatesse du natif de Saint-Malo ; et en s'adressant humblement au secrétaire éternel de l'académie dudit malouin, il lui écrivit ainsi :

M. LE SECRETAIRE ETERNEL,

Je vous envoie l'arrêt de mort que le président a prononcé contre moi, avec mon appel au public et les témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins et tous les apothicaires de Leipsick. Vous voyez que M. le président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres Australes, et qu'il

veut abſolument ſéparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'eſt la première fois qu'un préſident a voulu tuer un de ſes conſeillers. Eſt-ce-là *le principe de la moindre action ?* quel terrible homme que ce préſident ! il déclare fauſſaire à gauche, il aſſaſſine à droite, et il prouve DIEU par A, plus B, diviſé par Z ; franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monſieur, une petite réflexion, c'eſt que, quand le préſident m'aura tué, diſſéqué et enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie ſelon la louable coutume. Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas peu embarraſſé. On ſait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau*, auquel il avait fait quelque peine pendant ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites mon oraiſon funèbre, vous y ſerez tout auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, et je ſuis profane ; vous êtes calviniſte, et je ſuis papiſte ; vous êtes auteur, et je le ſuis auſſi ; vous vous portez bien, et je ſuis médecin. Ainſi, Monſieur, pour eſquiver l'oraiſon funèbre, et pour mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez-moi mourir de la main cruelle du préſident, et rayez-moi du nombre de vos élus. Vous ſentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par ſon arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monſieur, de votre liſte ; mettez-moi avec le

fauſſaire *Kœnig*, qui a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable :

.... Pariterque jacentes
Ignovere diis.

Je ſuis métaphyſiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

AKAKIA.

REFLEXIONS

POUR LES SOTS.

Si le grand nombre gouverné était composé de bœufs, et le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en eſt pas ainſi. Pluſieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes, et qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penſer eſt venu, il eſt impoſſible d'ôter aux eſprits la force qu'ils ont acquiſe ; il faut traiter en êtres penſans ceux qui penſent, comme on traite les brutes en brutes.

Il ferait impoſſible aux chevaliers de la Jarretière aſſemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que S[t] *Georges* leur patron les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté ſur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, *Georges I*, *Georges II* n'ont guéri perſonne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refuſé de ſe ſervir de ce ſaint privilége, eût révolté la nation ;

aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand *Racine*, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

M. *Racine* se trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance et le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier *Bacon*. C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'est parce que les esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis ; c'est parce qu'ils ont été hardis, qu'on a donné des prix à ceux qui feraient passer les mers à leurs blés ; c'est cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, et qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce, il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace et suffisante et concomitante ; mais en récompense ils ont donné les logarithmes, la position de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaissance physique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, et la loi mathématique par laquelle

tous les globes du monde gravitent les uns fur les autres. Il faut avouer que la forbonne, quoique très-fupérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de fe faire valoir en invectivant contre fon fiècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant fans ceffe et hors de propos de miférables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il eft ridicule de penfer qu'une nation éclairée ne foit pas plus heureufe qu'une nation ignorante.

Il eft affreux d'infinuer que la tolérance eft dangereufe, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par cette tolérance, et de beaux royaumes dépeuplés et incultes par l'opinion contraire.

La perfécution contre les hommes qui penfent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux; car affurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'falle. Aucun philofophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clément*, ni à *Barrière*, ni à *Châtel*, ni à *Ravaillac*, ni à *Damiens*.

Aucun philofophe n'a empêché qu'on payât les impôts néceffaires à la défenfe de l'Etat; et lorfqu'autrefois on promenait la châffe de fainte

Geneviève par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philoſophe n'a troublé la proceſſion ; et quand les convulſionnaires ont demandé les ſaints ſecours, aucun philoſophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jéſuites ont employé la calomnie, les confeſſions et les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accuſaient d'être janſéniſtes, c'eſt-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les janſéniſtes ſe ſont vengés enſuite comme ils ont pu des inſolentes perſécutions des jéſuites, les philoſophes ne ſe ſont mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues mépriſables, et par-là ils ont rendu à la nation un ſervice éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, et ſcellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du deſtin d'un Etat ; ſi un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois et lever des décimes ſur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation ? aux maximes du chancelier de l'*Hoſpital* qui était philoſophe, aux écrits de *Gerſon* qui était auſſi philoſophe, aux lumières de l'avocat général *Cugnière* qui paſſa pour un philoſophe, et ſurtout aux ſolides écrits de nos jours qui ont jeté un ſi énorme ridicule ſur la ſottiſe de nos pères, qu'il eſt déſormais impoſſible à leurs enfans d'être auſſi ſots qu'eux.

Les vrais gens de lettres et les vrais philoſophes

ont

ont beaucoup plus mérité du genre-humain que les *Orphée*, les *Hercule* et les *Théſée ;* car il eſt plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civiliſés à leurs préjugés, que de civiliſer des hommes groſſiers, plus rare de corriger que d'inſtituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois et de quelques petits écrivains ſubalternes contre les citoyens les plus eſtimables et les plus utiles ? c'eſt que ces bourgeois et ces petits écrivains ont bien ſenti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient mépriſables aux yeux des hommes de génie, c'eſt qu'ils ont eu la hardieſſe d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obſcurité de ſon petit cercle, devient furieux quand il eſt mépriſé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs, parce que *Mardochée* ne lui avait pas fait la révérence. *Acanthos* voudrait faire brûler tous les ſages, parce qu'un ſage a dit qu'un diſcours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

O *Acanthos!* fais relier en maroquin les Méditations du révérend père *Croiſet ;* et s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en ſauteront au viſage.

(*) Mot grec qui ſignifie proprement *flos ſpinoſus*, fleur épineuſe.

EXTRAIT

Du décret de la ſacrée congrégation de l'inquiſition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres ſur le vingtième.

COMME il eſt clair que le monde va finir, et que l'Antechriſt eſt déjà venu ; ledit Antechriſt ayant envoyé déjà pluſieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans leſquelles il a eu l'audace de les traiter de Français et de ſujets du roi, *Satan* s'eſt joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la déſolation dans le lieu ſaint ; lequel *Satan* a pour cet effet composé et débité un livre digne de lui, livre hérétique, ſentant l'héréſie, téméraire et mal-ſonnant : il s'efforce d'y prouver que les eccléſiaſtiques ſont partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en ſont eſſentiellement les maîtres, ainſi qu'ils l'avaient précédemment enſeigné : il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne ſe ſouvenant plus que nos frères ſont faits pour avoir tout et ne rien donner. Le ſuſdit livre en outre eſt notoirement rempli de maximes impies

tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, et autres préjugés pernicieux tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'espèces dans le royaume de France, à soulager les pauvres ecclésiastiques jusqu'à présent saintement opprimés par les riches.

A ces causes il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de faire brûler ledit livre en attendant que nous puissions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le secrétaire de *Satan :* déclarons au surplus et mandons qu'on ait un soin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite à souper tous les vendredis ; et lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu son livre. Fait à Rome, dans sainte Marie sans *Minerve*, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE - COGLIONACCIO, *cardinal président*. Et plus bas, CAZZO-CULO, *secrétaire du saint-office*. (1)

(1) Voyez dans le premier volume de Politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du sage et du peuple*.

FEMMES,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuſe ; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté conſiſtait à ſe reſpecter ſoi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en ſecret ; elle ne s'abaiſſa jamais à dire un menſonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuſe que d'uſer d'une diſſimulation utile ; elle diſait que la diſſimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuſes ſignalèrent ſa vie ; mais quand on l'en louait, elle ſe croyait mépriſée ; elle diſait : „ Vous penſez donc que ces actions „ m'ont coûté des efforts. „ Ses amans l'adoraient, ſes amis la chériſſaient, et ſon mari la reſpectait.

Elle paſſa quarante années dans cette diſſipation et dans ce cercle d'amuſemens qui occupent ſérieuſement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait ; n'ayant jamais mis dans ſa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de ſon prochain et les

intérêts de ſon cœur. Enfin quand elle ſe vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'eſprit paſſent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, et fut étonnée de ſentir en les liſant encore plus de plaiſir qu'elle n'en avait éprouvé à la repréſentation : le bon goût qui ſe déployait en elle lui feſait diſcerner que cet homme ne diſait jamais que des choſes vraies et intéreſſantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était ſimple et noble, ſans déclamation, ſans rien de forcé, ſans courir après l'eſprit ; que ſes intrigues, ainſi que ſes penſées, étaient toutes fondées ſur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'hiſtoire de ſes ſentimens et le tableau de ſa vie.

On lui fit lire *Montaigne* : elle fut charmée d'un homme qui feſait converſation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna enſuite les grands hommes de *Plutarque* : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'hiſtoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par haſard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'eſt, je crois quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris* ; j'ai jeté le livre.

Comment, Madame? ſavez-vous bien que ce ſont les épîtres de St *Paul?*

Il ne m'importe de qui elles ſont; l'auteur eſt très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce ſtyle; je ſuis perſuadée que votre St *Paul* était un homme très-difficile à vivre: était-il marié?

Oui, Madame.

Il fallait que ſa femme fût une bien bonne créature; ſi j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez ſoumiſes à vos maris!* Encore s'il s'était contenté de dire: *Soyez douces*, *complaiſantes*, *attentives et économes*, je dirais, voilà un homme qui ſait vivre; et pourquoi ſoumiſes, s'il vous plaît? Quand j'épouſai M. de *Grancey*, nous nous promîmes d'être fidelles: je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la ſienne; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des eſclaves? N'eſt-ce pas aſſez qu'un homme, après m'avoir épouſée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois eſt mortelle? N'eſt-ce pas aſſez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il ſera majeur? Ne ſuffit-il pas que je ſois ſujette tous les mois à des incommodités très-déſagréables pour une femme de qualité, et que pour comble, la ſuppreſſion d'une de ces douze

maladies par an ſoit capable de me donner la mort, ſans qu'on vienne me dire encore : *Obéiſſez ?*

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes ; mais en nous rendant néceſſaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un eſclavage. Je me ſouviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe eſt la toute-puiſſance.

Mais voilà une plaiſante raiſon pour que j'aie un maître ! quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il eſt obligé de tondre de ſort près, et que mon menton eſt né raſé, il faudra que je lui obéiſſe très-humblement ? Je ſais bien qu'en général les hommes ont les muſcles plus forts que les nôtres, et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne ſoit-là l'origine de leur ſupériorité.

Ils prétendent avoir auſſi la tête mieux organiſée, et en conſéquence ils ſe vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours paſſés d'une princeſſe allemande, qui ſe lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ſes ſujets heureux,

qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ſes connaiſſances; auſſi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, et qui nous laiſſent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, ſi j'avais un état à gouverner, je me ſens capable d'oſer ſuivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, eſt-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, et que nous ne ſerions admiſes qu'à l'entrée? En ce cas, dit l'abbé, les hommes ſe tiendront toujours à la porte. Mais conſolez-vous, il n'y pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans et méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambaſſadeur à la Porte.

Quoi! il n'eſt pas vrai, Monſieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes? Il n'eſt pas vrai que nous ſoyons eſclaves en Turquie, et qu'il nous ſoit défendu de prier DIEU dans

une

une mofquée ? — Pas un mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée et reftreinte. Le fage *Salomon* poffédait fept cents époufes. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre feulement. Mefdames iront en paradis tout comme meffieurs, et fans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici; car vous fentez bien que nous ne connaiffons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raifon, dit la maréchale : l'homme eft bien peu de chofe.

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fuffent foumifes à leurs maris?

Non, Madame, cela ne fe trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc font-elles efclaves en Turquie?

Elles ne font point efclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tefter, elles peuvent demander un divorce dans l'occafion : elles vont à la mofquée à leurs heures, et à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles fur le nez, comme vous aviez votre mafque il y a quelques années. Il eft vrai qu'elles ne paraiffent ni à l'opéra ni à la comédie; mais c'eft parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que, fi jamais dans Conftantinople, qui eft la patrie d'*Orphée*, il y avait

un opéra, les dames turques ne rempliſſent les premières loges?

Femmes, ſoyez ſoumiſes à vos maris! diſait toujours la maréchale entre ſes dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur, repartit l'abbé, et il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas St *Pierre* qui était un aſſez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le janſéniſme. Je me doutais bien que c'était un hérétique, dit la maréchale, et elle ſe remit à ſa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.

Feu monfieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'univerfité de Paris, eut envie un jour d'aller à une repréfentation de Zaïre, pièce très-fainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour fe faire baptifer.

Monfieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de fon collége à la comédie, vêtu de fon habit ordinaire, comme en ufent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Caftel*, que l'univers avait les yeux fur lui, et il le crut avec d'autant plus de raifon, qu'étant recteur de l'univerfité, il avait, fuivant la force du mot, infpection fur l'univers, lequel par conféquent le regardait continuellement. Il fentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, et que tous les fiècles en feraient fcandalifés.

Montampui, ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni fe priver de la comédie, prit le parti de fe déguifer en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajuftement de fa grand'mère, décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, et d'un manteau feuille-morte. Il couvre fa vieille tête

de recteur d'une coiffure à triple étage, furmontée d'un gros nœud de rubans rofe-sèche.

Une paire d'engageantes rouffes et déchirées laiffe paraître dans tout leur avantage fes bras quarrés et velus. Notre recteur ainfi trouffé fort par une porte fecrète du collége, et court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde; on eut peu de refpect pour madame; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, et menée en prifon, où elle demeura jufqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'univerfité de Paris, la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome: *Conformez-vous aux temps*, il n'aurait pas donné cette fcène à l'univers.

Ce n'eft pas la peine de recommander cette maxime aux courtifans, ils l'ont toujours fidellement obfervée avec les hommes en place; *ferviebant tempori*, comme dit *Tacite*. Les dames et les petits-maîtres ont toujours auffi révéré la mode, et même enchéri fur elle; ce n'eft pas à ceux qui vont felon le temps, c'eft à ceux que la deftinée a mis à la tête des gouvernemens que s'adreffe ce petit difcours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus femblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'eft aperçu que vous n'êtes pas médecins. La fociété royale de Londres a vu

clairement qu'il n'y a nul rapport physique ni métaphysique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre et des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie ; vous vous êtes conformés aux temps.

Je suis persuadé qu'il y avait de très-belles lois dans Athènes sur la récolte du gland, avant que *Triptolème* eût enseigné aux Grecs à semer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain, et à trouver cette nourriture meilleure que l'autre, alors toutes les lois sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes, et les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le temps viendra où le sang de monsieur S[t] *Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de sa tête. Les gentilshommes napolitains et les bourgeois en sauront assez dans quelques siècles, pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat, qu'il est absolument inutile à la prospérité du royaume et au bien-être des citoyens ; que DIEU ne fait point miracles à jour nommé, qu'il ne change point les lois qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des nobles aux citadins, et de ceux-ci à la portion du peuple qui est capable de raison, alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans

la petite ville Egnatia, où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même, ſans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule, et il ne ſe fit plus. C'eſt ainſi qu'on s'eſt défait du ſaint nombril de JESUS dans la ville de Châlons ; c'eſt ainſi que les miracles ſont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raiſon vient, les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau, qui ſiégez dans une grande ville irrégulière, compoſée de palais et de chaumières, dégoûtante et magnifique, habitée tour à tour par des ſauvages, des demi-ſauvages, des velches, des romains, des francs, et enfin par des français, il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcaſſe de la bergère de Nanterre, et que *Marcel* et *Geneviève* ne ſe ſont rencontrés ſur le pont Notre-Dame pour nous donner de la pluie et du beau temps. Vous avez ſu que les bons bourgeois de Paris commençaient à ſoupçonner que ce n'eſt pas une petite fille de village qui diſpoſe des ſaiſons, mais que le DIEU qui arrangea la matière, et qui forma les élémens, eſt le ſeul maître abſolu des airs et de la terre ; et bientôt *Geneviève*, honorée modeſtement dans ſa nouvelle égliſe, ne partagera plus avec DIEU le domaine ſuprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Ariſtote*, ni contre l'émétique ; on ne vous préſentera plus de réquiſitoire pour empêcher que l'inoculation ne conſerve la vie de nos princes et de nos citoyens : vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on ſe laſſera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez ſoi, pour poſſéder en ſureté dans ſa patrie des prés et des vignes accordés par le ſouverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un italien de ſe mêler de ce que penſe un français, qu'il n'appartient à ce français de preſcrire à cet italien ce qu'il doit penſer. On ſentira l'énorme et dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps conſidérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il ſerait plus honoré, plus cher à la nation, ſi, réclamant ſon indépendance naturelle, il ceſſait d'employer à ſes dépens une eſpèce de ſimonie pour ſe rendre eſclave. Il ſe fortifiera dans cette idée ſage et noble par l'exemple d'une île voiſine. Alors vous ferez ſervir votre influence et votre pouvoir à briſer des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il eſt plus beau, ſans doute, de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite

à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer sa terre, par une sage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouissance tardive.

L'opinion gouverne le monde ; mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on usait du temps de *Pierre Lombard*, de *Scot* et de *Gilbert de la Porée*.

Une société insociable, étrangère dans sa patrie, composée de gens de mérite, de sots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers ; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent et une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut persuader que ces flèches étaient d'or, et qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout d'un coup, sans savoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur et mal meublé, dont ils ne sortaient

point qu'ils n'euſſent ſigné que les cent et une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens ; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-ſeulement vous vous êtes conformés aux temps, mais vous avez prévenu les temps.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre, en écraſant le fanatiſme d'une main, et en pourſuivant la raiſon de l'autre.

Quand vous voyez cette raiſon faire des progrès ſi prodigieux, regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre ſecours, et non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle ſera plus puiſſante que vous ; oſez la chérir, et non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

NOUS *Jouſſouf Cherébi*, par la grâce de DIEU mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidelles qui ces préſentes verront, ſottiſe et bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambaſſadeur de la ſublime Porte vers un petit Etat nommé *Frankrom*, ſitué entre l'Eſpagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et ſurtout les fakirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* et à nous de condamner, proſcrire, anathématiſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne et la ſauvegarde des Etats bien policés.

2°. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture et ſur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaiſe, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richeſſes, et leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque amour du bien public, ſentimens abſolument oppoſés à la ſaine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'hiſtoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuſe ſtupidité; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre juſtice aux bonnes et aux mauvaiſes actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui eſt viſiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il ſe pourrait dans la ſuite des temps que de miſérables philoſophes, ſous le prétexte ſpécieux, mais puniſſable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enſeigner des vertus dangereuſes dont le peuple ne doit jamais avoir de connaiſſance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le reſpect qu'ils ont pour DIEU, et en imprimant ſcandaleuſement qu'il remplit tout de ſa

préfence, diminuer le nombre des pélerins de la Mecque, au grand détriment du falut des ames.

6°. Il arriverait, fans doute, qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieufes, et de la manière de les prévenir, nous ferions affez malheureux pour nous garantir de la pefte, ce qui ferait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces caufes et autres, pour l'édification des fidelles, et pour le bien de leurs ames, nous leur défendons de jamais lire aucun livre, fous peine de damnation éternelle. Et, de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'inftruire, nous défendons aux pères et aux mères d'enfeigner à lire à leurs enfans. Et, pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expreffément de penfer, fous les mêmes peines; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrafes liées enfemble, defquelles on pourrait inférer un fens clair et net. Ordonnons que dans toutes les converfations on ait à fe fervir de termes qui ne fignifient rien, felon l'ancien ufage de la fublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque penfée en contrebande dans la facrée ville

impériale, commettons ſpécialement le premier médecin de ſa hauteſſe (1), né dans un marais de l'Occident ſeptentrional ; lequel médecin ayant déjà tué quatre perſonnes auguſtes de la famille ottomane, eſt intéreſſé plus que perſonne à prévenir toute introduction de connaiſſances dans le pays : lui donnons pouvoir, par ces préſentes, de faire ſaiſir toute idée qui ſe préſenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, et nous amener ladite idée pieds et poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire.

(1) *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine, voulut ſe mêler de la médecine des ames, et ſe fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Perſonne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance, de la liberté de la preſſe, de la deſtruction des abus de l'autorité eccléſiaſtique, enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la ſévérité de *Van-Swieten*, qui haïſſait l'inoculation encore plus que la philoſophie. Cependant pluſieurs perſonnes de la famille impériale étant mortes entre ſes mains de la petite vérole, il ne put empêcher que l'inoculation ne s'introduisit ſous ſes yeux dans le palais de Vienne, ainſi que les lumières qui ont produit une ſi étonnante révolution.

RESCRIT

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

Nous l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter, dans notre conseil d'Etat, les mille et une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de penser, ou expressions sans pensées, dans ledit village situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de Kingtzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *Saint-Pierre*, lequel bonze *Saint-Pierre* l'avait extrait d'un clerc du

mandarin marquis de *Rofny*, duc de *Sully*, excellent économe, lequel l'avait extrait du creux de fon cerveau.

Nous avons été fenfiblement affligé de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expofe les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le refte de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes fes brochures; nous avons connu que la monarchie de France qui eft la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui eft la première des anarchies, l'Efpagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui font, fuivant leurs hiftoriens, chacune en fon genre la première puiffance de l'*Univers*, font toutes requifes d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifié de voir que notre chère coufine l'impératrice de toute Ruffie était pareillement requife de fournir fon contingent. Mais grande a été notre furprife impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la lifte. Nous avons jugé qu'étant fi proches voifins de notre chère coufine, nous devions être nommés avec elle; que le grand-turc voifin de la Hongrie et de Naples, le roi de Perfe voifin du grand-turc, le grand-mogol voifin du roi de Perfe, ont pareillement les mêmes droits, et que ce ferait faire au Japon une

injuftice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons penfé de nous-même, après l'avis de notre confeil, que fi le grand-turc attaquait la Hongrie, fi la diète europaine, ou européenne, ou européane, ne fe trouvait pas alors en argent comptant; fi, tandis que la reine de Hongrie s'oppoferait au Turc vers Belgrade, le roi de Pruffe marchait à Vienne, fi les Ruffes pendant ce temps-là attaquaient la Siléfie, fi les Français fe jetaient alors fur les Pays-Bas, l'Angleterre fur la France, le roi de Sardaigne fur l'Italie, l'Efpagne fur les Maures, ou les Maures fur l'Efpagne; ces petites combinaifons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre acceffion étant donc d'une néceffité abfolue, nous avons réfolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui eft évidemment le but de tout empereur, comme de tout fefeur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'*Univers* doivent s'affembler, nous avons réfolu d'en bâtir une fans délai. Nous nous fommes fait repréfenter le plan d'un ingénieur de fa majefté le roi de Narfingue, lequel propofa il y a quelques années de creufer un trou jufqu'au centre de

la

la terre pour y faire des expériences de physique, notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philosophes les plus éminens du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine, croient que *le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, et qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* sera toute de cristal, et recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons ensemble dans notre ville transparente notre saint-père le grand-lama, notre saint-père le grand dairi, notre saint-père le muphti, et notre saint-père le pape, qui seront tous aisément d'accord moyennant les exhortations de quelques jésuites portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la justice ecclésiastique et de la séculière, du fisc et du peuple, des nobles et des roturiers, de l'épée et de la robe, des maîtres et des valets, des maris et des femmes, des auteurs et des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n'avoir jamais aucune querelle, sous peine d'une brochure de *Jean-Jacques*

pour la première fois, et du ban de l'*Univers* pour la feconde.

Nous prions la république de Genève et celle de Saint-Marin de nommer conjointement avec nous le fieur *Jean-Jacques* pour premier préfident de la diète, attendu que ledit fieur ayant déjà jugé les rois et les républiques fans en être prié, il les jugera tout auffi bien quand il fera à la tête de la chambre; et notre avis eft qu'il foit payé régulièrement de fes honoraires fur le produit net des actions des fermes, des billets de loterie, et de ceux de la compagnie des Indes de Paris, qui font les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en fa fainte garde ledit *Jean-Jacques*, comme auffi le fieur *Volmar*, la demoifelle *Julie* et fon faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500 de la fondation de notre monarchie.

PLAIDOYER DE RAMPONEAU,

Prononcé par lui-même devant ses juges. (1)

MAITRE *Beaumont*, dans ce siècle de perversité, pense-t-il que les grâces de son style séduiront ses juges, que ses plaisanteries les égayeront, que les tours insidieux de son éloquence les convaincront?

Remarquez d'abord, Messieurs, avec quelle adresse maître *Beaumont* supprime mon nom de baptême : il m'appelle *Ramponeau* tout court; voulant vous insinuer par cette réticence que je ne suis pas baptisé, et qu'ainsi n'ayant pas renoncé aux pompes du démon,

(1) *Ramponeau*, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760 de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. *Ramponeau* devint célebre. Il avait la complaisance de se laisser voir chez lui aux grandes dames et aux seigneurs que la curiosité y attirait. *Gaudon*, entrepreneur de spectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer *Ramponeau* sur son théâtre; le marché se conclut: mais *Ramponeau* s'apercevant qu'il lui était désavantageux, refusa de tenir ses engagemens. Ce procès produisit quelques facéties, ne fut point jugé, et *Ramponeau* fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

je peux me montrer ſur le théâtre ſans avoir rien à riſquer; que je ſuis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaiſirs de la multitude, ſans crainte de perdre une ame déjà perdue.

Je ſuis baptiſé, Meſſieurs, et mon nom eſt *Geneſt de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie! Et vous, ſon éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de S[t] *Geneſt* qui, ayant paru ſur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire ſur celui du Boulevart (*) ou Boulevert, fut miraculeuſement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, ſi on m'a dit vrai; il reçut la couronne du martyre, ſi je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyre bien plus cruel; vous me criez d'une voix triomphante : *Ramponeau*, *montrez-vous*, *ou payez*.

Je ne payerai point, Meſſieurs, et je ne me montrerai point ſur le théâtre. J'ai fait un marché, il eſt vrai; mais, comme dit le fameux

(*) On devrait dire *Boulevert*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, ſur lequel on jouait à la boule : on appelait le gazon *vert;* de là le mot *boule-vert*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bowling-green*. Les Pariſiens croient bien prononcer en diſant *Boulevart;* le pauvre peuple dit *boulevert*.

grec dont j'ai entendu parler à la Courtille, *Si ce que j'ai promis eſt injuſte, je n'ai rien promis.*

Maître *Beaumont* prétend que ſi *Jean-Jacques Rouſſeau*, citoyen de Genève, s'eſt fait voir marchant à quatre pattes ſur le théâtre des foſſés Saint-Germain, *Geneſt de Ramponeau* ne doit point rougir de ſe montrer ſur ſes deux pieds; mais la cour verra aiſément le faux de ce ſophiſme.

Jean-Jacques eſt un hérétique, et je ſuis catholique: *Jean-Jacques* n'a comparu que par procureur, et on veut me faire comparaître en perſonne: *Jean-Jacques* a comparu en dépit des lois, et c'eſt en vertu des lois qu'on veut me montrer au peuple: *Jean-Jacques* a été feſeur de comédies, et moi je ſuis un honnête cabaretier. On fait ce qu'on doit à la dignité des profeſſions. *Néron* voulut avilir les chevaliers romains juſqu'à les faire monter ſur le théâtre; mais il n'oſa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que *Jean-Jacques*, indigné de ſa gloire, et honteux d'avoir travaillé pour les ſpectacles, a lâché contre les ſpectacles mêmes, elle verrait que ce *Rouſſeau* préfère hautement les marchands de vin aux hiſtrions. Il ne veut pas que dans ſa patrie il y ait des comédies; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau

jour de fon enfance, où il vit tous les Génevois ivres. Il fouhaite que les filles danfent toutes nues au cabaret.

Nous efpérons que les mœurs fe perfectionneront bientôt jufqu'à parvenir à ce dernier degré de la politeffe. Alors maître *Beaumont* lui-même fera très-affidu chez moi, à la Courtille. Il ne fongera plus à me produire fur le rempart; il fentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monfeigneur le cardinal de *Fleuri* difait que les fermiers-généraux étaient les colonnes de l'Etat; fi cela eft, nous fommes la bafe de ces colonnes; car fans nous plus de produit dans les aides; et fans les aides comment l'Etat pourrait-il aider fes alliés, et s'aider lui-même contre fes ennemis? M. *Silhouette*, qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers; mais il a refpecté le nôtre.

Si nous fommes néceffaires à la puiffance temporelle, nous le fommes encore plus à la fpirituelle, qui eft fi au-deffus de l'autre. C'eft chez nous que le peuple célèbre les fêtes: c'eft pour nous qu'on abandonne fouvent trois jours de fuite, dans les campagnes, les travaux néceffaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous fanctifier les jours de

ſalut et de miſéricorde : c'eſt là qu'on perd heureuſement cette raiſon frivole, orgueilleuſe, inquiéte, curieuſe, ſi contraire à la ſimplicité du chrétien, comme maître *Beaumont* lui-même eſt forcé d'en convenir : c'eſt là qu'en ruinant ſa ſanté, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'eſt là que tant de filles, qui peut-être auraient langui dans la ſtérilité, acquièrent une fécondité heureuſe qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Egliſe et au royaume, et qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* ſi je lui montre les ſaints rituels, où ſont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'eſt-à-dire les rois, les princes, les *Sophocle* et les *Corneille ?* Un cabaretier au contraire eſt eſſentiellement de la communion des fidelles, puiſque c'eſt chez lui que les fidelles boivent et mangent.

Les fermiers-généraux eux-mêmes, quoiqu'ils fuſſent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils ſoient colonnes chez nous, ſont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Egliſe, qu'il ſoit regardé comme un païen et comme un fermier-général ; ſicut ethnicus et publicanus.* L'apôtre ne dit point qu'il ſoit regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'eſt par un cabaret, et même une cabaretière, que les premiers triomphes du ſaint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le ſavez, Meſſieurs, tenait un cabaret à Jéricho dans le vaſte pays de Fétrin. Elle était *Zonah*, du mot hébreu *zun* qui ſignifie cabaret, et rien de plus. (Et c'eſt ce que je tiens de M. *Tellès* qui vient ſouvent chez moi.) Elle reçut les eſpions du ſaint peuple : elle trahit pour lui ſa patrie : elle fut l'heureuſe cauſe que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette et des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis et les ânes.

Quelques interprètes ſoutiennent que *Raab* était non-ſeulement cabaretière, mais fille de joie. A Dieu ne plaiſe que je contrediſe ces grands hommes ; mais ſi elle avait été une ſimple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouſer ? Je laiſſe le reſte à vos ſublimes réflexions.

Vous voyez, Juges auguſtes du Boulevart et de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret ſur le théâtre. Vous frémiſſez de l'indigne propoſition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le rempart. J'oſe plaider ma cauſe moi-même, parce que là où la raiſon

eſt

eſt évidente, l'éloquence eſt inutile. Si elle ſuccombait cette raiſon, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cauſe entre les mains de maître *Manori*, célèbre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers; et l'univers entier jugerait entre *Gaudon* et *Ramponeau.*

Je vois d'ici maître *Beaumont* ſourire; je l'entends répéter ces mots d'*Horace*, ce poëte du Pont-neuf que j'ai ouï ſouvent citer :

Perfidus hic caupo. . . . .

. . . . *cauponibus atque malignis.*

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne ſont pas toujours rigoureuſement obſervées dans nos maiſons. Je demande juſtice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître *Paliſſot*, maître *le Franc de Pompignan*, et maître *Fréron*, contre ce livre abominable. Je ſavais déjà par leurs émiſſaires, mes camarades ou mes pratiques, combien ce livre et leurs ſemblables ſont pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre et de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret : les auteurs et les lecteurs paſſent dans leurs cabinets une vie retirée, qui eſt la ſource de tant d'attroupemens ſcandaleux. On étudie la

géométrie, la morale, la métaphyfique et l'hiftoire; de-là ces billets de confeffion qui ont troublé la France, ces convulfions qui l'ont également déshonorée, ces écrits contre des contributions néceffaires au foutien de la patrie; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux repréfentations de la pièce charitable des philofophes, que le fouverain n'en retire pour le foutien du royaume. Ces déteftables livres enfeignent vifiblement à couper la bourfe et la gorge fur le grand chemin; ce qui certes n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, et vidons les bourfes loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaife à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaife foi de m'en demander en vertu de fon marché; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont*, comme attentatoire aux lois du royaume et à la religion; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, foit directement, foit indirectement, empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, et leur procurer le plaifir honteux de la lecture.

EXTRAIT

DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi et pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, et on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi et la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins, qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'Etat, puisqu'il possède, sans contredit, les meilleures vignes de Bourgogne et la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cents mille livres tournois, et il a déjà

dépensé quatre cents mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose; mais, possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, et qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots et des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés et les carmes, qui sont aussi nécessaires dans un Etat que les chartreux, et qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se sont cotisés. Des moines qui valent bien des juifs seront jaloux, sans doute, de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les frères jésuites, on n'estime pas

qu'ils doivent ſe faigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée deſdits frères.

POST-SCRIPTUM.

COMME la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs, qui fourniront les vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de mouſſes, et leurs profès ſervir de matelots. Ledit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat : ce diſcours a fait un grand effet, et tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poſte.

RELATION

De la maladie, de la confeſſion, de la mort et de l'apparition du jéſuite Bertier. (1)

Ce fut le 12 octobre 1759, que frère *Bertier* alla pour ſon malheur de Paris à Verſailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les préſenter à ſes protecteurs et protectrices, comme à la femme de chambre de madame la la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, et à pluſieurs autres ſeigneurs qui font cas des talens. *Bertier* ſentit en chemin quelques nauſées; ſa tête s'appeſantit: il eut de fréquens bâillemens. Je ne ſais ce que j'ai, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère *Coutu*, ce n'eſt qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu? dit frère *Bertier*. C'eſt, dit frère *Coutu*, que je bâille auſſi, et je ne ſais pourquoi, car je n'ai rien lu de la

(1) Frère *Bertier* n'eſt mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, et le clergé venait de lui donner une penſion, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui ſe diſtinguaient dans les lettres par leurs connaiſſances ou par leurs talens.

journée, et vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. Frère *Coutu*, en disant ces mots, bâilla plus que jamais. *Bertier* répliqua par des bâillemens qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, et les voyant ainsi bâiller, se mit à bâiller aussi : le mal gagna tous les passans ; on bâilla dans toutes les maisons voisines, tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes.

Cependant une petite sueur froide s'empara de *Bertier*. Je ne sais ce que j'ai, dit-il, je me sens à la glace. Je le crois bien, dit le frère compagnon. Comment, vous le croyez bien, dit *Bertier* ; qu'entendez-vous par là ? C'est que je suis gelé aussi, dit *Coutu*. Je m'endors, dit *Bertier*. Je n'en suis pas surpris, dit l'autre. Pourquoi cela ? dit *Bertier*. C'est que je m'endors aussi, dit le compagnon. Les voilà saisis tous deux d'une affection soporifique et léthargique, et en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Versailles. Le cocher, en leur ouvrant la portière, voulut les tirer de ce profond sommeil, il n'en put venir à bout : on appela du secours. Le compagnon . qui était plus robuste que frère *Bertier*, donna enfin quelques signes de vie ; mais *Bertier* était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour, qui revenaient de dîner,

paſsèrent auprès de la chaiſe ; on les pria de donner un coup d'œil au malade : l'un deux lui ayant tâté le pouls s'en alla, en diſant qu'il ne ſe mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour. Un autre, l'ayant conſidéré plus attentivement, déclara que le mal venait de la véſicule du fiel qui était toujours trop pleine : un troiſième aſſura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raiſonnaient, le patient empirait, les convulſions commençaient à donner des ſignes funeſtes, et déjà les trois doigts dont on tient la plume étaient tout retirés, lorſqu'un médecin principal qui avait étudié ſous *Mead* et ſous *Boerhaave*, et qui en ſavait plus que les autres, ouvrit la bouche de *Bertier* avec un biberon, et ayant attentivement réfléchi ſur l'odeur qui s'en exhalait, prononça qu'il était empoiſonné.

A ce mot tout le monde ſe récria. Oui, Meſſieurs, continua-t-il, il eſt empoiſonné ; il n'y a qu'à tâter ſa peau, pour voir que les exhalaiſons d'un poiſon froid ſe ſont inſinuées par les pores ; et je maintiens que ce poiſon eſt pire qu'un mélange de ciguë, d'ellébore noire, d'opium, de ſolanum et de juſquiame. Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires ? Non, Monſieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot

que j'y ai placé par ordre du révérend père : alors il fouilla dans le coffre, et en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Eh bien, Meſſieurs, avais-je tort ? dit ce grand médecin.

Tous les aſſiſtans admirèrent ſa prodigieuſe ſagacité ; chacun reconnut l'origine du mal : on brûla ſur le champ ſous le nez du patient le paquet pernicieux, et les particules peſantes s'étant atténuées par l'action du feu, *Bertier* fut un peu ſoulagé ; mais, comme le mal avait fait de grands progrès, et que la tête était attaquée, le danger ſubſiſtait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaiſſie : il en réſulta une évacuation copieuſe ; mais la tête était toujours horriblement peſante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler n'avaient aucun ſens : il reſta deux heures dans cet état, après quoi on fut obligé de le faire confeſſer.

Deux prêtres ſe promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adreſſa à eux. Le premier refuſa : Je ne veux point, dit-il, me charger de l'ame d'un jéſuite, cela eſt trop ſcabreux : je ne veux avoir à faire à ces gens-là, ni pour les affaires de ce monde, ni pour celles de l'autre : confeſſera un jéſuite qui voudra, ce

ne fera pas moi. Le fecond ne fut pas fi difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il, on peut tirer parti de tout.

Auffitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être tranfporté; et comme *Bertier* ne pouvait encore parler diftinctement, le confeffeur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit-il, croyez-vous en DIEU? Voilà une étrange queftion, dit *Bertier*. Pas fi étrange; dit l'autre : il y a croire et croire : pour s'affurer de croire comme il faut, il eft néceffaire d'aimer DIEU et fon prochain : les aimez-vous fincèrement ? Je diftingue, dit *Bertier*. Point de diftinction, s'il vous plaît, reprit le confeffant; point d'abfolution fi vous ne commencez par ces deux devoirs. Eh bien oui, dit le confeffé, puifque vous m'y forcez, j'aime DIEU, et le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu fouvent de mauvais livres? dit le confeffant. Qu'entendez-vous par mauvais livres? dit le confeffé. Je n'entends pas, dit le confeffant, les livres fimplement ennuyeux, comme l'Hiftoire romaine des frères *Catrou* et *Rouillé*, et vos tragédies de colléges, et vos livres intitulés *des Belles-Lettres*, et la *Louifiade* de votre *le Moine*, et les vers de votre *du Cerceau* fur la ravigotte, et fes nobles ftances fur le meffager du Mans, et le remercîment au duc du Maine pour des pâtés, et votre

Penſez-y-bien, et toutes les fineſſes du bel-eſprit monacal ; j'entends les imaginations de frère *Bougeant*, condamnées par le parlement et par l'archevêque de Paris ; j'entends les gentilleſſes de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien et le nouveau Teſtament en un roman de ruelle dans le goût de Clélie, ſi juſtement flétri à Rome et en France ; j'entends la théologie de frère *Buſembaum* (a) et de frère *la Croix*, qui ont ſi hautement enchéri ſur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard*, et frère *Gueret*, et frère *Garnet*, et frère *Oldecorn*, et tant d'autres ; j'entends frère *Jouvency*, qui compare finement le préſident de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, et frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juſte horreur contre un profeſſeur du parricide, s'aviſa de cracher au viſage de frère *Guignard*, aſſaſſin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monſtre impénitent refuſait de demander pardon au roi et à la juſtice ; j'entends enfin cette foule innombrable de vos caſuiſtes, que l'éloquent

(a) Ces deux honnêtes jéſuites diſent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proſcrit par un prince, ne peut être aſſaſſiné légitimement que dans le territoire du prince ; mais qu'un prince proſcrit par le pape, peut être aſſaſſiné dans toute la terre, parce que le pape eſt ſouverain de toute la terre ; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commiſſion à un autre ; que c'eſt un acte de charité d'accepter cette commiſſion, &c. pages 101, 102, 103.

Pascal a trop épargnés, et furtout votre *Sanchez*, qui, dans fon livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout de ce que l'*Arctin* et le *Portier des chartreux* auraient tremblé de dire (*b*). Pour peu que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre falut.

Je diftingue, répondit l'interrogé. Point de diftinction, encore une fois, reprit l'interrogeant. Avez-vous lu tous ces livres? oui, ou non. Monfieur, dit *Bertier*, je fuis en droit de tout lire, attendu le pofte éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel eft donc ce grand pofte? dit le confeffant. Eh bien, répondit *Bertier*, c'eft moi, afin que vous le fachiez, qui fuis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'eft vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monfieur, Monfieur, mon livre ne damne perfonne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah! frère, dit le confeffant, ne favez-vous pas que quiconque appelle fon frère *Raca*

(*b*) Ce frère *Sanchez* examine *Utrùm fœmina quæ nondùm feminavit, poffit virili membro extracto, fe tactibus ad feminandum provocare?* L. IX, difp. XVII, num. 8. *Semen ubi fœmina effudit, an teneatur alter effundere, five inter uxores, five inter fornicantes? Utrùm liceat intra vas præpofterum, aut in os fœminæ, membrum intromittere, animo confummandi intra vas legitimum*, &c. Lib. IX, difp. XVII, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même *Sanchez* pouffe l'abomination jufqu'à examiner férieufement, *An Virgo Maria femen emiferit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. II, difp. XXI, n. 11. Et il tient pour l'affirmative.

eſt coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca :* combien ai-je vu d'honnêtes gens, qui ayant lu ſeulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu, tranſportés de colère ! Quel impertinent auteur! diſaient-ils ; l'ignorant! le butor! le cuiſtre ! le cheval! cela ne finiſſait point : l'eſprit de charité était totalement éteint en eux, et ils étaient évidemment en riſque de leur ſalut. Jugez de combien de maux vous avez été cauſe. Il y a peut-être près de cinquante perſonnes qui vous liſent, et ce ſont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois. Ce qui excite ſurtout la colère parmi les fidelles, c'eſt cette confiance avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend viſiblement ſa ſource dans deux péchés mortels ; l'un eſt l'orgueil, et l'autre l'avarice. N'eſt-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, et que vous êtes atteint de la ſuperbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véli*, et l'abbé *Coyer*, et l'abbé d'*Olivet*, et tous nos bons auteurs ? Je ne puis vous donner l'abſolution, que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne ſavait que répondre, ſa tête n'était pas bien libre, et il tenait furieuſement

à ſes deux péchés favoris. Eh quoi ! vous héſitez, dit le confeſſant ; ſongez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ſes paſſions, quand il faut renoncer pour jamais à les ſatisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement ſi vous avez réuſſi ou non à faire le *Journal de Trévoux ?* Eſt-ce pour cela que vous êtes né ? eſt-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chaſteté, d'humilité et d'obéiſſance ? Arbre ſéché, arbre rabougri, qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reſte ; portez encore des fruits de pénitence : déteſtez furtout l'eſprit de calomnie qui vous a poſſédé juſqu'à préſent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accuſez d'être ſans religion. Sachez, frère *Bertier*, que la piété et la vertu ne conſiſtent pas à croire que votre *François Xavier* (*c*) ayant laiſſé tomber ſon crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, et douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois ; vos livres peuvent le dire ; mais, mon frère, il eſt permis de ne rien croire de ce qui eſt dans vos livres.

A propos, frère, n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* et complices ? Vraiment

(*c*) Miracles rapportés dans la vie de ſaint *François Xavier.*

j'oubliais cette peccadille: vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, et qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous fauver avec la direction d'intention ? vous penfez que ce font-là des péchés véniels, et pourvu que le *Journal de Trévoux* fe débite, vous vous fouciez peu du refte.

Je diftingue, Monfieur, dit *Bertier*. Encore des diftinctions! dit le confeffant: eh bien moi je ne diftingue point, et je vous refufe net l'abfolution.

Comme il difait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout effoufflé, tout fuant, tout hatelant, tout puant; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confeffer fon révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il; point de facremens, mon cher révérend père, point de facremens, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez fans facremens; c'eft l'auteur des *Nouvelles eccléfiaftiques* avec qui vous êtes, c'eft le renard qui fe confeffe au loup: vous êtes perdu fi vous avez dit la vérité.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les efprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles eccléfiaftiques!* s'écria-t-il; et vous avez attrapé un jéfuite? Oui, mon ami, répondit le confeffant avec un fourire amer: rends-moi

ma confeſſion, coquin, dit *Bertier*, rends-moi ma confeſſion tout à l'heure. Ah ! c'eſt donc toi, l'ennemi de DIEU, des rois et même des jéſuites ; c'eſt toi qui viens abuſer de l'état où je ſuis : traître, que n'es-tu en apoplexie, et que ne puis-je te donner l'extrême-onction ? Tu crois donc être moins ennuyeux et moins fanatique que moi ? Oui, j'ai écrit des ſottiſes, j'en conviens ; je me ſuis rendu mépriſable et haïſſable, je l'avoue : mais toi, n'es-tu pas le plus bas et le plus exécrable de tous les barbouilleurs de papier à qui la démence a mis la plume à la main ? Dis-moi donc ſi ton hiſtoire des convulſions ne vaut pas bien nos Lettres édifiantes et curieuſes ? Nous voulons dominer par-tout, je le confeſſe ; et toi tu voudrais tout brouiller : nous voudrions ſéduire toutes les puiſſances ; et toi tu voudrais exciter la ſédition contre elles. La juſtice a fait brûler nos livres, d'accord ; mais n'a-t-elle pas fait auſſi brûler les tiens ? Nous ſommes tous en priſon dans le Portugal, il eſt vrai ; mais la police ne t'a-t-elle pas pourſuivi cent fois toi et tes complices ? Si j'ai eu la bêtiſe d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient juſque-là de m'écraſer, n'as-tu pas eu la même impertinence ? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule ? et ne devons-nous pas avouer que dans ce ſiècle, l'égoût des ſiècles,

nous

nous sommes tous deux les plus vils infectes de tous les infectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce bourbier? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier*; il parlait comme un inspiré; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement, sa bouche se tordait, l'écume la couvrait, son corps se roidissait, son cœur palpitait: bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions; et dans cette défaillance il serra tendrement la main de frère *Coutu*. J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux*; mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère *Coutu*; vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux : allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques*; mourez, mon révérend père, et soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier*, le 12 octobre, à cinq heures et demie du soir.

Apparition de frère Bertier à Frère Garasse, continuateur du Journal de Trévoux.

Le 14 octobre, moi frère *Ignace Garasse*, petit-neveu de frère *Garasse*, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision,

et vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long et le plus terrible bâillement que j'euſſe jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père ? Il me fit en bâillant un ſigne de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je, car ſans doute votre révérence eſt au nombre des ſaints ; vous devez occuper une des premières places ; quel plaiſir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, paſſés, préſens et futurs ! N'eſt-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie juſqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, et dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier*, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* eſt fermé pour nos pères! Eſt-il poſſible! dis-je. Oui, dit-il. gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent ; et ſurtout quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux*, ne m'imitez pas, ne ſoyez ni calomniateur, ni mauvais raiſonneur, ni ſurtout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui eſt de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus ſaiſi d'une ſainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné ?

m'écriai-je. Non, dit-il; je me ſuis heureuſement repenti au dernier moment; je ſuis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans, trois mois, trois ſemaines et trois jours, et je n'en ſerai tiré que quand il ſe trouvera quelqu'un de nos frères qui ſera humble, pacifique, qui ne déſirera point d'aller à la cour, qui ne calomniera perſonne auprès des princes, qui ne ſe mêlera point des affaires du monde, qui, lorſqu'il fera des livres, ne fera bâiller perſonne, et qui m'appliquera tous ſes mérites.

Ah! frère, lui dis-je, votre purgatoire durera long-temps. Eh! dites-moi, je vous prie, quelle eſt votre pénitence dans ce purgatoire? Je ſuis obligé, dit-il, de faire tous les matins le chocolat d'un janſéniſte; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale*, et le reſte du temps on m'occupe à raccommoder les chemiſes des religieuſes de Port-royal. Vous me faites trembler! lui dis-je; que ſont donc devenus nos pères pour qui j'avais une ſi grande vénération? où eſt le révérend père *le Tellier*, ce chef, cet apôtre de l'Egliſe gallicane? Il eſt damné ſans miſéricorde, me répondit frère *Bertier*, et il le méritait bien; il avait trompé ſon roi; il avait allumé le flambeau de la diſcorde, ſuppoſé des lettres d'évêques, et perſécuté de la manière la plus

emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France; il a été condamné irrémiſſiblement comme fauſſaire, calomniateur et perturbateur du repos public : c'eſt lui ſurtout qui nous a perdus, c'eſt lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines et par milliers. Nous crûmes, parce que frère *le Tellier* avait du crédit, que nous devions tous en avoir; nous nous imaginâmes, parce qu'il avait trompé ſon pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres; nous crûmes, parce qu'un de ſes livres avait été condamné à Rome, que nous ne devions faire que des livres qui duſſent auſſi être condamnés; et enfin, nous avons fait le *Journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait, je me tournais ſur le côté gauche, puis ſur le côté droit, puis je me mettais ſur mon ſéant, puis je m'écriai : O mon cher purgatorien! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes? quel eſt le péché qui eſt le plus à craindre?

Bertier alors ouvrit la bouche et dit : En paſſant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire, on me fit entrer dans la caverne des ſept péchés capitaux, qui eſt à gauche du veſtibule : je m'adreſſai d'abord à la Luxure; c'était une groſſe dondon fraiche et appétiſſante; elle était couchée ſur un lit de roſes,

ayant le livre de *Sanchez* à ſes pieds et un jeune abbé à ſes côtés ; je lui dis : Madame, ce n'eſt pas vous apparemment qui damnez nos jéſuites? Non, dit-elle, je n'ai pas cet honneur; j'ai, à la vérité, un petit frère qui s'était emparé de l'abbé *des Fontaines*, et de quelques autres de ſon eſpèce, tandis qu'ils portaient l'habit; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'eſt pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin, peſant de l'herbe du Paraguay contre de l'or. Eſt-ce vous, Madame, qui avez le plus de crédit chez nous ? Non, mon révérend père; je damne ſeulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait-ce vous ? dis-je à la Colère. Adreſſez-vous à d'autres, je ſuis paſſagère, j'entre dans tous les cœurs, mais je n'y demeure pas, mes ſœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandiſe qui était à table. Pour vous, Madame, lui dis-je, je ſais bien, grâce à notre frère cuiſinier, que ce n'eſt pas vous qui perdez nos ames : elle avait la bouche pleine, et ne put me répondre; mais elle me fit ſigne en branlant la tête, que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Pareſſe repoſait ſur un canapé, à moitié endormie ; je ne voulus pas l'éveiller : je me doutai bien de l'averſion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'aperçus l'Envie dans un coin, qui rongeait les cœurs de trois ou quatre poëtes, de quelques prédicateurs, et de cent fefeurs de brochures. Vous avez bien la mine, lui dis-je, d'avoir grande part à nos péchés. Ah, dit-elle, mon révérend père, vous êtes trop bon; comment des gens qui ont fi bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureufe comme moi, qui n'ai que la peau fur les os? adreffez-vous à monfieur mon père.

En effet, fon père était auprès d'elle dans une chaife à bras, vêtu d'un habit fourré d'hermine, la tête haute, le regard dédaigneux, les joues rouges, pleines et pendantes; je reconnus l'Orgueil: je me profternai, c'était le feul être à qui je puffe rendre ce devoir. Pardon, mon père, lui dis-je, fi je ne me fuis pas d'abord adreffé à vous, je vous ai toujours eu dans mon cœur; oui, c'eft vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain, fut-ce l'auteur de l'*Année littéraire*, eft infpiré par vous: ô magnifique diable! c'eft vous qui régnez fur le mandarin et fur le colporteur, fur le grand-lama et fur le capucin, fur la fultane et fur la bourgeoife; mais nos pères font vos premiers favoris; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique; j'ai toujours été le plus fier de vos difciples, et je fens

même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un fourire de protection, et auffitôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la vifion de frère *Garaffe ;* il renonça au *Journal de Trévoux*, paffa à Lisbonne, où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida*, et enfuite alla au Paraguay.

On donnera inceffamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garaffe.*

LETTRE

DE CHARLES GOUJU

A SES FRERES.

Je conjure non-feulement mes chers compatriotes, mais auffi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, et même les Italiens, de vouloir bien confidérer avec moi, pour leur édification, ce qui fe paffe aujourd'hui au fujet des révérends pères jéfuites.

Je fuis coufin de M. *Cafot*, et allié de M. *Lyonci*, que le révérend père *la Valette*, préfet apoftolique du commerce, a ruinés de fond en comble. Dieu faffe miféricorde à fon préfet. Mais je demande à tout homme qui fait ufage de fa raifon, s'il eft poffible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand, après avoir fait vœu de pauvreté, et après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de fix millions? Eft-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, fe damne de gaieté de cœur, en fefant ce que fa religion et fes vœux réprouvent à fi haute voix?

Qu'un

Qu'un fidelle, entraîné par une paſſion violente, commette un crime paſſager et qu'il s'en repente, c'eſt le propre de notre nature : mais quand les maîtres en Iſraël nous volent, en nous prêchant et en nous confeſſant, quand ils perſiſtent dans cette manœuvre des années entières, je vous demande, mes chers frères, s'il eſt poſſible qu'ils ſoient toujours perſuadés et toujours trompeurs ? qu'ils penſent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la meſſe, lorſqu'ils nous pillent au ſortir de la ſainte table?

Il eſt avéré, par les dépoſitions des conjurés de Lisbonne, que les jéſuites leurs confeſſeurs les aſſurèrent qu'ils pouvaient en ſureté de conſcience aſſaſſiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés, je demande ſimplement s'il eſt poſſible que ceux qui ſe ſervaient d'un ſacrement pour inſpirer le parricide, cruſſent à ce ſacrement ?

Je paſſe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Penſez-vous que le jéſuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST ? penſez-vous qu'il crût un Dieu juſte, rémunérateur et vengeur, quand il abuſait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques, pour perſécuter le vertueux cardinal de *Noailles ;* et quand, feſant le métier de fauſſaire, il montrait à ſon pénitent des lettres de pluſieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites : cette

conduite, foutenue plufieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confeffeur ne croyait rien de ce qu'il fefait croire à fon pénitent?

Les adverfaires des jéfuites, qui ont imaginé les convulfions, et tant d'autres miracles, et qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jéfuite *le Tellier?*

Je vous le répète, un homme peut croire en DIEU, et tuer fon père; mais il eft impoffible qu'il croie en DIEU, et qu'il paffe fa vie dans des crimes réfléchis, et dans une fuite non interrompue de fraudes et d'impoftures: il s'en repent du moins à la mort; mais je vous défie de trouver dans l'hiftoire un feul théologien qui ait avoué fes crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des féculiers, des meurtriers et des inceftueux faire des pénitences publiques: je me foumets à donner dix mille écus qui me reftent de toute ma fortune, que le révérend père *la Valette* m'a enlevée, fi vous me montrez un feul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples? prenez-les chez les premiers pontifes: *Jules II*, le cafque en tête et la cuiraffe fur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI*, fouillé d'inceftes et d'affaffinats, tant de papes entourés

de maîtreſſes et de bâtards, ſe jouant, dans le ſein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or et teintes de ſang? un ſeul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à Saint-Juſt ſon *De profundis?*

Les véritables incrédules ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raiſonné: La religion chrétienne, que j'enſeigne, n'eſt certainement pas celle des premiers ſiècles. Il eſt clair que la ſinaxe des premiers chrétiens n'était pas une meſſe privée; il eſt conſtant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années, que la confeſſion auriculaire a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé, ſans en excepter une ſeule. Tous les dogmes ont viſiblement changé de même; nous ſavons l'époque de l'addition au ſymbole des apôtres, touchant la proceſſion du Saint-Eſprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui ſoit nettement dans nos évangiles. Tout eſt donc notre ouvrage, tout eſt donc arbitraire; nous ne pouvons donc croire ce que nous enſeignons; nous devons donc profiter de la ſottiſe des hommes; nous pouvons donc

fans rien craindre les dépouiller et les confeffer, les affaffiner, et leur donner l'extrême-onction.

Non-feulement ils ont fait ce raifonnement, mais il eft impoffible qu'ils ne l'aient pas fait; car, encore une fois, il n'eft pas dans la nature qu'un homme dife: Je crois fermement tout ce que j'enfeigne, et je vais faire le contraire pendant toute ma vie et à ma mort.

Beaucoup de féculiers, et furtout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Muftapha* a dit : Mon muphti ne croit point à *Mahomet*, je ne dois donc pas y croire, je peux donc faire étrangler mes frères fans le moindre fcrupule.

Ce fyllogifme abominable, *ma religion eft fauffe, donc il n'y a point de Dieu*, eft le plus commun que je connaiffe, et la fource la plus féconde de tous les crimes.

Quoi! mes chers frères, parce que *Malagrida* eft un affaffin, *le Tellier* un fauffaire, *la Valette* un banqueroutier, et le muphti un fripon, s'enfuit-il qu'il n'y ait pas un Etre fuprême, un créateur, un confervateur, un juge équitable, qui punit et qui récompenfe? Jai connu un jacobin, docteur de forbonne, qui était devenu athée, parce que fon prieur l'obligeait de foutenir dans fon cloître la conception de la Vierge dans le péché, et qu'en forbonne il était obligé de foutenir le contraire. Il difait

froidement : Ma religion eſt fauſſe; or, puiſque ma religion, qui eſt ſans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fauſſeté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU : j'ai donc fait une énorme ſottiſe de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme; je lui dis: Il eſt vrai qu'en vous feſant jacobin, vous avez été un grand fou; mais, mon ami, que *Marie* ſoit née maculée ou immaculée, DIEU en exiſte-t-il moins? DIEU en eſt-il moins le père et le juge de tous les hommes? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine, et au dernier des jacobins d'être juſte, ſincère, modéré, et de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fît à lui-même? Les dogmes changent, mon ami, mais DIEU ne change pas. Le cordelier ſaint *Bonaventure*, et le jacobin S[t] *Thomas* ne ſont preſque jamais du même avis : eh bien, ne penſez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falſifié de certains livres, on en a ſuppoſé d'autres, cela vous fait de la peine; conſolez-vous, on ne peut falſifier le grand livre de la nature, dans lequel il eſt écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaiſir que mon ſermon fit une grande impreſſion ſur mon jacobin.

BALANCE EGALE.

On veut empêcher les frères nommés *jésuites* d'enseigner la jeunesse, et de remplir les vues de nos rois qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entre eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie et en Amérique ; et que s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'assassiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu et brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorn* et frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enſeigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en feſant ſigner à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits; que le confeſſeur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un fauſſaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier* fauſſaire rédigea avec frère *Doucin* et frère *Lallemand*, cette malheureuſe bulle, compoſée de cent-trois propoſitions, dont la ſacrée conſulte ne retrancha que deux, et laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France aſſez de raiſon pour mépriſer ces diſputes ridicules, autant qu'elles ſont mépriſables.

10. Qu'en dernier lieu ils ſe ſont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, et qu'ils ont ruiné pluſieurs familles.

11. Que leur inſtitut eſt viſiblement contraire aux lois de l'Etat, et que c'eſt trahir l'Etat, que de ſouffrir dans ſon ſein des gens qui ſont vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, et qu'une ſociété convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguay, et d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat de ſon ſouverain, doit être exterminée de la terre.

L 4

On conclut de ces raifons, que les flammes qui ont fait juftice des frères *Guignard* et *Malagrida*, doivent mettre en cendres les colléges où des frères jéfuites ont enfeigné ces parricides, lefquels d'autres frères jéfuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne diffimulons ni n'affaibliffons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils font tous fondés.

Toutes ces raifons dûment pefées, nous concluons à garder les jéfuites.

1. Parce qu'il ne leur eft pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont eft queftion; et qu'ils chaffent d'ordinaire ceux d'entre eux qui font un grand fcandale, quand ils leur font inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeuneffe en concurrence avec les univerfités, et que l'émulation eft une belle chofe.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les foutenir, comme a dit un fage.

4. Parce que, s'ils ont été parricides en France, ils ne le font plus, et qu'il n'y a pas aujourd'hui un feul jéfuite qui ait propofé d'affaffiner la famille royale.

5. Parce que, s'ils ont des conftitutions impertinentes et dangereufes, on peut aifément les fouftraire à un inftitut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de fupérieurs réfidens en France, et non à Rome, et faire des citoyens de gens qui n'étaient que jéfuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, et ordonner aux autres d'enseigner le latin, le grec, la géographie et les mathématiques, en cas qu'ils les sachent.

7. Parce que, s'ils contreviennent aux lois, on peut aisément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, selon l'exigence du cas.

Ayant humblement proposé ces conditions, je passe à la raison de la balance. On veut la tenir entre les nations; il faut la tenir entre les molinistes et les jansénistes.

Toute société veut s'étendre. Le conseil a été long temps partagé entre les tailleurs et les boutonniers. Le procès des savetiers et des cordonniers a été sur le bureau plusieurs années. Il faut encourager et réprimer toutes les compagnies. L'université est aussi modeste que fourrée, sans doute; mais elle s'éleva contre *François I*, et ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établissait le concordat; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV :* c'est lui faire un très-grand bien que de lui opposer des ennemis qui la contiennent, comme c'est faire un très-grand bien aux frères jésuites de protéger l'université qui aura l'œil ouvert sur toutes les sottises qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, ſoyez sûr qu'il en abuſera. Que les moines de la Trappe ſoient répandus dans le monde, qu'ils confeſſent des princeſſes, qu'ils élèvent la jeuneſſe, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent, ils feront au bout de dix ans ſemblables aux jéſuites, et on ſera obligé de les réprimer.

Liſez l'hiſtoire, et nommez-moi la compagnie, la ſociété, qui ne ſe ſoit pas écartée de ſon devoir dans les temps difficiles.

L'eſprit convulſionnaire eſt-il auſſi dangereux que l'eſprit jéſuitique? c'eſt un grand problème.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuſer; celui-là s'élève contre l'autorité royale : l'un veut tyranniſer avec ſoupleſſe; l'autre fouler aux pieds les petits et les grands avec dureté. Les jéſuites ſont armés de filets, d'hameçons, de piéges de toute eſpèce; ils s'ouvrent toutes les portes en minant ſous terre : les convulſionnaires veulent renverſer les portes à force ouverte. Les jéſuites flattent les paſſions des hommes pour les gouverner par ces paſſions mêmes : les Saints-Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour impoſer le joug affreux du fanatiſme.

Les jéſuites cherchent à ſe rendre indépendans de la hiérarchie; les Saints-Médardiens

à la détruire : les uns font des ferpens, et les autres des ours ; mais tous peuvent devenir utiles ; on fait de bon bouillon de vipère, et les ours fourniffent des manchons.

La fageffe du gouvernement empêchera que nous ne foyons piqués par les uns, ni déchirés par les autres.

Mes frères, foyons de bons citoyens, de bons fujets du roi ; fuyons les fots et les fripons ; et pour Dieu, ne foyons ni janféniftes ni moliniftes.

PETIT AVIS

A UN JESUITE. (1)

Il vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hafardé par l'auteur des répliques aux apologies des jéfuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le refpectable et favant auteur de ces répliques, de fefeur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque, eft un ouvrage très-folide et très-lumineux d'un confeiller au parlement de Paris, et ce prétendu libelle ne contient rien dont la fubftance ne fe retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jéfuites. On cherche d'ordinaire à fléchir fes juges ; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient fur la fellette, et lui fur le grand banc.

(1) Les jéfuites, après s'être laiffé chaffer comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que perfonne ne put lire; enfuite ils fe mirent à prêcher contre les philofophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures, ce qui leur valut un peu d'argent, et l'honneur de dîner à la table des valets de chambre de l'archevêque de Paris, *Beaumont*, qui, fe fouvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

Notre frère (page 5) appelle le confeiller *Médée*, *don Quichotte*, *Goliath*, *Miphibofeth*, *Efope*. Il eft difficile qu'un cónfeiller au parlement foit tout cela enfemble; notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit (page 6) : Loin de moi ces groffièretés indécentes, ces injures audacieufes. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vafquez*, de *Leffius*, &c. &c. Notre frère n'eft pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jéfuites déteftent le ciel : *Oui le ciel*, dit-il, *qui a fignalé par des miracles la fainteté de quelques jéfuites.* Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous diffes quels font ces miracles. JESUS a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains, &c. comme il eft rapporté : et frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille perfonnes par fa banqueroute : font-ce là les miracles dont tu veux parler ?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon homme *Ignace*, écrit que ce GRAND HOMME, après s'être fait feffer au collége de Sainte-Barbe, alla fe confeffer à un habitué de paroiffe. Le confeffeur, émerveillé de la fainteté du perfonnage, s'écria : *O mon Dieu, que ne puis-je écrire la vie de ce faint!* *Ignace* qui entendit ces paroles, et qui était

fort malade, craignit qu'en effet son confesseur ne trahît sa modestie après sa mort, il pria le bon Dieu de faire mourir l'habitué le plutôt que faire se pourrait, et le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* assure, dans la vie de frère *François Xavier*, qu'un jour son crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* assure que frère *Xavier* était dans deux endroits à la fois : et comme cela n'appartient qu'à l'eucharistie, le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'avises-tu, frère, de parler (p. 57) de frère *Malagrida*, et de dire que la marquise de *Tavora* lui apparut plusieurs fois après son exécution? Est-ce encore là un de tes miracles?

Tu conviens (page 71) que plusieurs jésuites ont enseigné la doctrine du parricide, et pour les disculper, tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans S[t] *Thomas d'Aquin*, quoique grands ennemis de *Thomas*, et que plus de vingt jacobins ont précédé les jésuites dans cette charitable doctrine; que veux-tu inférer de là? que la Somme de *Thomas* est un fort mauvais livre, et qu'il faut chasser les jacobins comme les jésuites? on pourra te répondre : *Très-volontiers*; lis attentivement l'excellent discours de M. le procureur général de Rennes,

tu verras à quoi ſont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne paſſes pas *Jacques Clément* et *Bourgoin* aux jacobins; mais ſonge que les jacobins ne te paſſeront pas frère *Guignard*, frère *Varade*, frère *Garnet*, frère *Oldecorn*, frère *Girard*, frère *Malagrida*, &c. &c. On diſait que les jéſuites étaient de grands politiques, mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères, et les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau *le Tellier* qui fera une conſtitution, qui l'enverra ſigner à Rome, qui trompera ſon pénitent, qui recevra les évêques dans ſon antichambre, qui prodiguera les lettres de cachet, tu pourras alors écrire hardiment, et te livrer à ton beau génie: mais à préſent les temps ſont changés; ce n'eſt pas le tout d'être chaſſé, mon frère, il faut encore être modeſte.

LES

LES QUAND, LES SI,

LES QUI, LES QUOI,

LES AH, AH! &c. &c.

AVERTISSEMENT.

LES pièces suivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne sont pas toutes du même auteur; il est même difficile de discerner ceux à qui elles appartiennent : il suffit de savoir que M. *le Franc de Pompignan*, ayant été admis à l'académie françaife, fit attendre six mois sa harangue de remercîment, et la prononça enfin le 10 mars 1760; mais au lieu de remercier l'académie, il fit un long discours contre les belles-lettres et contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité font le caractère dominant des productions de ses confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière qui sape également le trône et l'autel; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richesses (parce qu'on ne déclame point tout bas), et qu'ils portent envie secrétement aux riches, &c.

Cet étrange difcours fi déplacé, fi peu mefuré, fi injufte, valut au fieur *le Franc* les pièces qu'on va lire.

Le fieur *le Franc*, au lieu de fe rétracter honnêtement, comme il le devait, compofa un mémoire juftificatif, qu'il dit avoir préfenté au roi, et il s'exprime ainfi dans ce mémoire : *Il faut que l'univers fache que le roi s'eft occupé de mon mémoire*, &c. Il dit enfuite, *un homme de ma naiffance.* Ayant pouffé la modeftie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de fon ouvrage : *Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi ;* mais, comme fa majefté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut fupprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. (*)

(*) Voyez la fatire intitulée : *la Vanité.*

LES QUANDS.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres, c'est insulter la compagnie et le public.

Quand par hasard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique, et dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses, et qu'ils portent envie en secret aux riches; 1°. parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères moins opulens que lui pensent en secret; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

Quand on est à peine homme de lettres, et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie.

Quand on a traduit et outré même la prière du déiste, composée par *Pope; quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province, pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme; *quand* enfin on a été redevable à des

philofophes de la jouiffance de cette charge, c'eft manquer à la fois à la reconnaiffance, à la vérité, à la juftice, que d'accufer les philofophes d'impiété, et c'eft infulter à toutes les bienféances de fe donner les airs de parler de religion dans un difcours public, devant une académie qui a pour maxime et pour loi de n'en jamais parler dans fes affemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces difcours dont on parle un jour ou deux, et que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'eft être coupable envers fes concitoyens d'ofer dire dans ce difcours que la philofophie de nos jours fape les fondemens du trône et de l'autel. C'eft jouer le rôle d'un délateur, d'ofer avancer que la haine de l'autorité eft le caractère dominant de nos productions; et c'eft être délateur avec une impofture bien odieufe, puifque non-feulement les gens de lettres font les fujets les plus foumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilége, aucune prérogative, qui puiffe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas foumis. Rien n'eft plus criminel que de vouloir donner aux princes et aux miniftres des idées fi injuftes fur des fujets fidelles, dont les études font honneur à la nation: mais heureufement les princes et les miniftres ne lifent point ces difcours, et ceux qui les ont lus une fois ne les lifent plus.

Quand on ſuccède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'exiſtence d'un Dieu, tirées des deſſeins, des rapports et des fins de tous les ouvrages de la création, ſeules preuves admiſes par les philoſophes, et ſeules preuves conſacrées par les pères de l'Egliſe; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes qui éclairent tous les yeux, il a ſubſtitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire, à la vérité, que ce raiſonneur était un athée, parce qu'il ne faut accuſer perſonne d'athéiſme, et encore moins l'homme à qui l'on ſuccède; mais auſſi ne faut-il pas le propoſer comme le modèle des écrivains religieux : il faut ſe taire, ou du moins parler avec plus d'art et de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philoſophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on eſt admis dans un corps reſpectable, il faut dans ſa harangue cacher ſous le voile de la modeſtie l'inſolent orgueil qui eſt le partage des têtes chaudes et des talens médiocres.

LES SI.

Si on n'eſt pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu et beaucoup écrit, quoiqu'on poſsède les langues et qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on ſoit orateur, poëte ou hiſtorien, on l'eſt encore moins lorſqu'on n'a qu'une érudition ſuperficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'eſt pas hiſtorien, et qu'on ſe réduit à n'être qu'un rhéteur emporté et un poëte médiocre.

Si on n'eſt pas philoſophe pour avoir fait des traités de morale et de métaphyſique, atteint les hauteurs de la géométrie, et révélé les ſecrets de l'hiſtoire naturelle, on l'eſt encore moins lorſqu'on ignore ces choſes, et qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

Si pour être homme de lettres et philoſophe, il faut être vertueux et chrétien, *Homère* et *Horace* n'étaient pas hommes de lettres, *Socrate* et *Platon* n'étaient pas philoſophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudrait faire connaître et punir les auteurs ſéditieux qui conſacreraient dans leurs ouvrages l'eſprit de révolte et le mépris des lois; mais *ſi* les gens de lettres ne ſont pas coupables de ces excès, *ſi* c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains

d'un

d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient féditieux, ils le feraient fans prétexte et fans intérêt ; mais *fi* ceux qui les accufent de fédition attentaient à l'autorité du fouverain, ils auraient des prétextes qu'on a fouvent fait valoir, et des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accufe les philofophes de vouloir faper les fondemens du trône et de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieufes une recherche des poffeffions des citoyens, fagement ordonnée par le fouverain ; *s'il* avait appelé cette recherche *un genre d'inquifition* (*a*), *reffemblant à un dénombrement d'efclavage ; fi* ce même homme avait ofé envenimer par une ironie infolente et injufte l'attention que fon roi a donnée à des effais d'agriculture ; *fi*, diffimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occafion de lui dire avec amertume : *Sire, les fpéculations* (*b*) *des machines qu'on vous préfente des effais faits fous vos yeux, ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Verfailles ne décide point de l'état de nos campagnes* ; cet homme, après avoir infulté

(*a*) Dans un difcours imprimé du fieur *le Franc de Pompignan.*
(*b*) *Ibid.*

de la ſorte à l'autorité, ne ſerait-il pas bien imprudent d'accuſer des citoyens paiſibles et ſoumis, de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ſes peuples, qui n'ont pas beſoin d'être exagérés pour être ſentis, il ne faut pas dire que ce ſentiment de bonté du monarque ſuffit pour adoucir les malheurs de ſes ſujets, parce que la bonté des princes doit être agiſſante comme celle de la Divinité, et qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir; mais heureuſement nos princes ne ſe conduiſent pas d'après les maximes de l'auteur du diſcours.

Si un homme, dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement inſultée, il ne doit pas ſe permettre de paſſer ſans intervalle au dernier degré de la flatterie; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'inſulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre choſe qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres ſont diviſés entre eux, il faut regarder cette diviſion comme une ſuite de la faibleſſe humaine, et ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature; mais *ſi* ceux qui déchirent les gens de lettres ſont animés du même eſprit que l'auteur du diſcours, *ſi* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple

de cette fureur, de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naissance et les dignités ont de plus éminent en écrivant une satire personnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, et en estimant l'injure avec équité; mais *si* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands, *s'ils* ne sont pas de vils flatteurs, *s'ils* jugent l'homme au travers de son rang, *s'ils* écrivent que tous les hommes sont égaux; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le sanctuaire des lettres l'anathème qui les proscrit, que doit-on dire d'un discours à l'académie, qui n'est qu'une satire des lettres et de ceux qui les cultivent?

Si les bibliothéques formées des ouvages de notre siècle n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolens, on pourrait y trouver la Prière du déiste, le Voyage de Provence, &c. et le discours prononcé le 16 mars à l'académie française.

Si l'auteur de ce discours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui fesait en le recevant dans une compagnie respectable, il pouvait cependant s'abaisser aux expressions de

la reconnaissance que les *Corneille* et les *Racine* ont employées ; il ne devait pas dire à ses confrères, pour tout remercîment, qu'il a été appelé par leurs suffrages, ou il devait ajouter qu'il les avait déjà demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions métaphysiques sur l'essence de la matière, et *s'il* s'est justifié comme il a pu sur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ses conséquences, et qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse ; mais il ne faut pas donner sa justification comme une formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte : il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les juifs, les luthériens, les calvinistes, les sociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot si décisif, et ont encore beaucoup de choses à croire ; et surtout il ne faut pas communiquer à l'académie française cette observation théologique, fausse et déplacée, comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accusé de liberté

de penſer, cet exemple même devait rendre l'auteur du diſcours plus circonſpect dans ſes jugemens, et plus retenu à former la même accuſation.

Si la religion n'était pas aſſez reſpectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre et à les éclairer; mais il ne faut ni calomnier les gens de lettres qui la reſpectent ſans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent ſans la reſpecter.

Si l'auteur du diſcours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il eſt bien aveugle; mais *s'il* l'a prévue, *illi robur et æs triplex.*

LES POUR, LES QUE,

LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

POUR vivre un peu joyeufement,
Croyez-moi, n'offenfez perfonne :
C'eft un petit avis qu'on donne
Au fieur le Franc-de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes affaifonne ;
Le fieur le Franc de Pompignan
Penfe-t-il donc être en forbonne ?

Pour inftruire il faut qu'on raifonne
Sans déclamer infolemment,
Sans quoi plus d'un fifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un difcours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au fieur le Franc de Pompignan,

LES QUE.

QUE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un difcours très-impertinent,
Et qu'elle en foit tout endormie;

Qu'il ait bu jufques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt cenfures qu'on publie,
Et dont je fuis affez content;

Que, pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie;
Ce qui redouble fon tourment;

Qu'ailleurs un noir petit pédant
Infulte à la philofophie,
Et qu'il ferve de trucheman
A Chaumeix qui fe crucifie;

Que l'orgueil et l'hypocrifie
Contre les gens de jugement
Etalent une frénéfie,
Que l'on fiffle unanimement;

Que parmi nous à tout moment
Cinquante efpèces de folie

Se succèdent rapidement,
Et qu'aucune ne soit jolie;

*Qu'*un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout sourdement,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement;

*Qu'*un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie;
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.

LES QUI.

QUI pilla jadis Métastase,
Et *qui* crut imiter Maron,
Qui bouffi d'ostentation,
Sur ses écrits est en extase;

Qui si longuement paraphrase
David, en dépit d'Apollon,
Prétendant passer pour un vase
Qu'on appelle d'élection;

Qui, parlant à sa nation,
Et l'insultant avec emphase,
Pense être au haut de l'Hélicon
Lorsqu'il barbotte dans la vase;

Qui dans plus d'une périphrafe
A fes maîtres fait la leçon,
Entre nous, je crois que fon nom
Commence en *V*, finit en *aze*.

LES QUOI.

QUOI! c'eft le Franc de Pompignan,
Auteur de chanfons judaïques,
Barbouilleur du vieux Teftament,
Qui fait des difcours fatiriques?

Quoi! dans ces odes hébraïques
Qu'il tranflata fi triftement,
A-t-il pris ces propos cauftiques,
Qu'il débite fi lourdement?

Quoi! verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne fe pardonne nullement.

Quoi! Pompignan dans fes répliques
M'ennuîra comme ci-devant?
Nous le pourfuivrons très-gaîment
Pour fes fatras mélancoliques.

LES CAR.

A MONSIEUR

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vous ne cessez point de calomnier la nation, *car* jusque dans l'éloge de feu monseigneur le duc de Bourgogne, lorsqu'il ne s'agit que d'essuyer nos larmes, vous ne parlez à l'héritier du trône, au père affligé, au prince sensible et juste, que de la fausse et aveugle philosophie qui règne en France, de la raison égarée, des cœurs corrompus, des mains suspectes, d'esprits gâtés par des opinions dangereuses; vous dites que dans ce siècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant, &c.

Vous avez tort; *car* il est cruel de dire à la maison royale, que la France est pleine d'esprits qui ont peu de respect pour la religion catholique, et d'insinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il est barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui sont presque tous sans appui; il est affreux de faire le métier de délateur, quand on s'érige en consolateur, et de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phrases.

On voit affez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France, *car* vous afpirez à en être chargé vous-même, vous et monfieur votre frère; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. *Dupré de Saint-Maur*, qui vous recevait à l'académie, de vous comparer à *Moïfe*, dans fon beau difcours, et monfieur votre frère à *Aaron;* ce qu'il fit, et ce qu'il ne fera plus.

Ah, *Moïfe* de Montauban ! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre Prière du déifte, *car* elle n'y eft pas. Ceffez donc d'imputer des fentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement profeffé l'impiété.

Ce n'était pas ce que profeffait le profeffeur en droit votre grand-père, profeffant à Cahors: c'était un homme fage que ce profeffeur; s'il vivait encore, il vous dirait: Mon fils, foyez modefte, corrigez les vers de votre Didon, qui font lâches, faibles, durs, fecs, hériffés de folécifmes.

Récitez les pfaumes pénitentiaux, et ne les tranflatez point en vers plus durs et plus chargés d'épithètes que votre Didon; ne foyez point hypocrite après avoir été impie, *car* c'eft-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir infultée, et furtout ennuyée, la feule fois que vous avez ofé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, *car* il ne les

lira pas ; et n'imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera par l'ordre ; ne ſoyez point délateur, *car* c'eſt un vilain métier ; ne faites point le grand ſeigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoiſie ; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monſeigneur le dauphin, elle ne ſera pas confiée aux eſprits gâtés, aux auteurs de la Prière du déiſte, ni aux têtes chaudes qui ont l'eſprit froid ; n'inſultez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités.

Si vous préſidez à la cour des aides de Cahors, ou à l'élection, ou au grenier à ſel, n'imitez point ce juge de village dont parle *Horace*, qui portait le laticlave, et feſait parade de ſa chaire curule, *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de ſupplique, qu'il *traite ſes ſujets comme des eſclaves* ; *car* alors ce n'eſt plus une ſupplique, et il ne reſte que le libelle ; et lorſqu'on eſt coupable d'un libelle ſi inſenſé, on a beau faire ſa cour au père *Deſmarets* jéſuite, le père *Deſmarets* jéſuite ne vous fera jamais entrer dans le conſeil, *car* il n'y entrera pas lui-même.

LES AH, AH.

A MOÏSE LE FRANC DE POMPIGNAN.

AH, *ah*, *Moïſe le Franc de Pompignan*, vous êtes donc un plagiaire, et vous nous feſiez accroire que vous étiez un génie !

Ah, *ah*, vous avez-donc pillé le père *Villermet* dans votre hiſtoire de monſeigneur le duc de Bourgogne, et vous vous portiez pour hiſtoriographe des enfans de France, écrivant de votre chef. Vous avez cru que les biens des jéſuites étaient déjà confiſqués ; vous vous êtes preſſé de vous emparer de leur ſtyle. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métaſtaſe*, et vous n'en diſiez mot !

Ah, *ah*, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'hiſtoire des enfans de France. Vous nous induiſiez en erreur, en diſant dans votre épître dédicatoire à monſeigneur le dauphin, et à madame la dauphine : *J'obéis à vos ordres ;* et il ſe trouve que vous avez ſeulement uſé de la permiſſion qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite tranſlation, permiſſion qu'on accorde à qui la demande.

Il ſemble par votre épître dédicatoire que le roi et monſeigneur le dauphin vous aient dit :

Monſieur le Franc de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains ſuſpectes, à des cœurs corrompus, à des eſprits gâtés.

Mais, *Moïſe le Franc*, qui jamais a voulu faire élever ſes enfans par des eſprits gâtés, et des cœurs corrompus, qui ont des mains ſuſpectes? Vos mains ont ſans doute un bon cœur; mais ce n'eſt pas aſſez pour élever nos princes.

Ah, ah, Moïſe le Franc de Pompignan, vous vouliez donc faire trembler toute la littérature? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cu à un pauvre diable, et celui-ci les recevait par reſpect; vint un brave qui donna des coups de pied au cu du fanfaron; le pauvre diable ſe retourne, et dit à ſon batteur: *Ah, ah*, Monſieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron; et il roſſa le fanfaron à ſon tour, de quoi le prochain fut merveilleuſement content: *Ah, ah!*

EXTRAIT

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy, le premier juillet 1760.

Le mémoire de M. *le Franc* de Montauban, préſenté au roi, étant parvenu à Montauban, et chacun étant ſtupéfait, les parens du ſieur auteur du mémoire s'aſſemblèrent, et ayant reconnu que ledit ſieur inſtruiſait familièrement ſa majeſté de ſes geſtes, dits et écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui ſieur *le Franc* avait eus avec M. d'*Agueſſeau*, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothéque à Montauban, et de plus, qu'il feſait des vers; ayant remarqué dans ledit écrit pluſieurs autres paſſages qui dénotaient une tête attaquée, ils députèrent en poſte un avocat de ladite ville au ſieur auteur, demeurant pour lors à Paris, et lui enjoignirent de s'informer exactement de ſa ſanté, et d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, et ſe tranſporta chez le malade : il le trouva debout, à la vérité, mais les yeux un peu

égarés, et le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés : *Jehovah Jupiter Seigneur.* (*a*)

Je ne ſuis qu'un avocat, répondit le voyageur ; je ne m'appelle point Jehovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade ? Non, Monſieur, je viens vous voir. Allez dire au roi de ma part, reprit le ſieur malade, qu'il reliſe mon mémoire, et portez-lui le catalogue de ma bibliothéque. L'avocat lui conſeilla de manger de bons potages, de ſe baigner, et de ſe coucher de bonne heure. A ces mots, le patient eut des convulſions, et dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du ſein maternel. (*b*)

Eh, Monſieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces déteſtables vers, quand je vous parle raiſon ? Le malade écuma à ce propos, et grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (*c*)
Sous le fer de Joſué ;

(*a*) Prière du déiſte, compoſée par ledit ſieur.
(*b*) Poëſies ſacrées dudit auteur, page 61.
(*c*) *Ibid.* page 87.

L'orgueilleux

L'orgueilleux Jabin fuccombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iffacar a pris les armes :
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat verfa des larmes en voyant l'état lamentable du patient; il retourna à Montauban faire fon rapport juridique, et la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le fieur *le Franc de Pompignan*, jufqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la fanté d'icelui.

RELATION

Du voyage de M. le marquis le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur fiscal du village de Pompignan.

VOUS fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi, dans cette superbe procession, lorsque j'étais derrière un jeune jésuite. Tous les bourdons du pays se fesaient entendre, tous les paysans étaient mes gardes; vous entendîtes ce sermon, dans lequel il est dit que j'ai la jeunesse de l'aigle, et que je suis assis près des astres, tandis que l'envie gémit sous mes pieds. Vous savez combien ce sermon me coûta de soins; je le refis jusqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la postérité qu'en corrigeant ses ouvrages dans le temps présent.

Vous assistâtes à ce splendide repas de vingt-six couverts, dont il sera parlé à jamais. Vous savez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la poste pour la cour, ma réputation me

précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret : il y avait au bas cinq petits vers qui fesaient une belle allusion aux astres, auprès desquels je suis assis.

Le Franc plane sur l'horizon :
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Piron ;
Et c'est à présent sa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges, je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac ;* il était instruit de ma fête, il me dit qu'elle ressemblait parfaitement au repas bien troussé que monsieur son grand-père avait donné. Nous nous séparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans, je trouvai que la plupart des chanoines savaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon discours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau, et j'allai le lendemain au lever du roi, accompagné de M. *Fréron*, que j'avais mandé exprès ; dès que le roi nous vit, il nous adressa gracieusement la parole à l'un et à l'autre : M. le marquis, me dit sa majesté, je sais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le

professeur. N'auriez-vous point sur vous ce beau sermon de votre façon qui a fait tant de bruit ? J'en présentai alors des exemplaires au roi, à la reine, à monsieur le dauphin. Le roi se fit lire à haute voix par son lecteur ordinaire les endroits les plus remarquables : on voyait la joie répandue sur tous les visages ; tout le monde me regardait en rétrécissant les yeux, en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche, et en mettant les mains sur les côtés, ce qui est le signe patologique de la joie. En vérité, dit M. le dauphin, nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce style.

Allez-vous souvent à l'académie, me dit le roi ? Non, Sire, lui répondis-je. L'académie va donc chez vous ? reprit le roi (c'était précisément le même discours que *Louis XIV* avait tenu à *Despréaux*). Je répondis que l'académie n'est composée que de libertins et de gens de mauvais goût, qui rendent rarement justice au mérite ; et vous, dit le roi à M. *Fréron*, n'êtes-vous pas de l'académie ? Pas encore, répondit M. *Fréron*. Il eut alors l'honneur de présenter ses feuilles à la famille royale, et je restai à causer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaissez ma bibliothéque ? Oh tant ! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires.... Comme nous

en étions là, le roi et moi, lareine s'approcha, et me demanda si je n'avais pas fait quelque nouveau psaume judaïque ? J'eus l'honneur de lui réciter sur le champ le dernier que j'ai composé, dont voici la plus belle strophe :

Quand les fiers Israélites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achor ;
Galgala saisi de crainte,
Abandonna son enceinte,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs se cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, et je fus reconduit avec des acclamations universelles, qui ressemblaient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

LETTRE

DE M. DE L'ECLUSE,

Chirurgien dentiste, seigneur du Tilloy, près de Montargis, à M. son curé.

MONSIEUR MON CURÉ,

Vous savez que j'ai recrépi à mes dépens l'église du Tilloy, et que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié; je ne m'en suis pas seulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. *le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il se l'est donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, jusqu'au sermon qu'on a prononcé à son honneur dans l'église de son village; qu'il a fait imprimer ce sermon et la relation de cette belle fête, à Paris, chez *Barbou*, rue Saint-Jacques, aux grues; que quand on veut passer à la postérité, il faut se donner beaucoup de peines, et que je ne m'en suis

donné aucune ; vous avez craint, dites-vous, le fort des prédicateurs modernes, que M. *le Franc de Pompignan* traite dans fa préface d'écrivains impertinens, comme il a traité les académiciens de Paris de libertins, dans fon difcours à l'académie. Mais, mon cher pafteur, on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modeftie, et me forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'églife du Tilloy (page 3) à la fainte Cité de Jérufalem defcendant du ciel ? ne vous était-il pas aifé de me louer moi préfent ? c'eft ainfi qu'on en a ufé à Pompignan, immédiatement avant d'implorer les lumières du Saint-Efprit et de la vierge *Marie*. On a eu foin de mettre en marge : M. le marquis de *Pompignan* préfent.

Quand je vous ai fait de doux reproches fur votre négligence dans une affaire fi grave, vous m'avez répondu que c'eft ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis, que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges ; que celui de M. de *Pompignan* était profeffeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroiffe eft trop près de Paris, et que ce qui eft grand et admirable à deux cents lieues de la capitale, n'a peut-être pas tant d'éclat dans fon voifinage.

Cependant, Monſieur, il m'eſt bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU, tandis que M. de *Pompignan* reçoit ſa récompenſe dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la deſcription de ſa proceſſion; il y avait, dit-il, à la tête un jeune jéſuite (page 32), derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec ſon procureur fiſcal.

Mais, Monſieur, n'avons-nous pas eu auſſi une proceſſion, un procureur fiſcal et un greffier? s'il m'a manqué le derrière d'un jeune jéſuite, cela ne peut-il pas ſe réparer?

M. *le Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coſte* officia d'une manière impoſante; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coſte* qui en impoſait en effet; c'était un aſſocié du ſieur *Fréron*, et on fit même un paſſe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coſte* dans la marine; je ne crois pas que ce ſoit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reſte, Monſieur, l'égliſe du Tilloy avait un très-grand avantage ſur celle de Pompignan; vous avez une ſacriſtie, et M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point, et que le prêtre, le diacre et le ſous-diacre furent obligés de s'habiller dans ſa bibliothéque; cela eſt un peu irrégulier, mais auſſi il a parlé de ſa bibliothéque

bibliothéque au roi; il eſt dit en marge (p. 31) qu'un miniſtre d'Etat a trouvé ſa bibliothéque fort belle; on y trouve une collection immenſe de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, et de ſon diſcours à l'académie françaiſe; tandis que les petits écrits badins où l'on ſe moque un peu de M. de *Pompignan*, ſont condamnés à être diſperſés en feuilles volantes, abandonnées à leur mauvais ſort ſur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la ſatiſfaction de les voir pour les immoler à ſa gloire.

Il eſt dit même, dans le ſermon prononcé à Pompignan, „ que DIEU donne à ce mar-„ quis la jeuneſſe et les ailes de l'aigle; qu'il „ eſt aſſis près des aſtres (page 14); que l'im-„ pie rampe à ſes pieds dans la boue, qu'il eſt „ admiré de l'univers, et que ſon génie brille „ d'un éclat immortel. „

Voilà, Monſieur, la juſtice que ſe rend à lui-même le marquis, tandis que je reſte inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-ſix couverts (page 38), je vois que la renommée eſt auſſi injuſte que la fortune; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre égliſe, et cela n'a pas ſeulement été remarqué dans Montargis.

Enfin, il eſt parlé de madame la marquiſe

de *Pompignan*, et on n'a pas dit un mot de madame de l'*Ecluſe* ; on ſe prévaut même du jugement du ſieur *Fréron*, qui appelle cette partie du ſermon une églogue en proſe ; (page 36) éloge qu'il donne auſſi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin, M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs poſſibles, depuis ſon beau diſcours à l'académie françaiſe ; la France ne parle que de lui, et je ſuis oublié : je demande à meſſieurs de l'académie ſi cela eſt juſte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

HYMNE,

Chanté au village de Pompignan

Sur l'air : *de Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village
de Pompignan,
Et ce marquis brillant et ſage,
modeſte et grand,
De ſes vertus premier garant ;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi ſa chapelle
et tous ſes vers ;
Il pourſuit avec un ſaint zèle
les gens pervers.
Tout ſon clergé s'en va chantant :
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

En aumuſſe un jeune jéſuite
allait devant,
Gravement marchait à ſa ſuite
ſieur Pompignan
En beau ſatin de préſident ;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je ſuis marquis, robin, poëte,
mes chers amis ;
Vous voyez que je ſuis prophète
en mon pays.
A Paris c'eſt tout autrement,
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un pſautier judaïque,
on n'en fait rien ;
J'ai fait un beau panégyrique,
et c'eſt le mien :
De moi je ſuis aſſez content ;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en poſte
charmer les grands.
Je protége l'abbé la Coſte
et mes parens ;
Je ſuis ſifflé par les méchans ;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Verſailles
d'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
ſerrant la main,
Récitant ſes vers dignement ;
Et vive le roi et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au fujet du marquifat de Pompignan. On a porté à M. le garde des fceaux les lettres-patentes à fceller ; il les a lues, et il a trouvé :

Que le roi défirant reconnaître les fervices importans que la maifon de *le Franc* avait rendus à l'État, depuis la fondation de la monarchie, foit dans la robe, foit dans l'épée, défirant récompenfer perfonnellement les fervices que M. *le Franc* avait rendus à fa patrie et à la religion, foit en qualité de magiftrat, et à la tête d'une cour fouveraine, foit en qualité d'homme de lettres, et nommément le foin qu'il a pris d'immortalifer la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait ; fa majefté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquifat fa terre de Pompignan, n'entendant néanmoins fa majefté que ce fût-là une récompenfe, mais une faible marque de fatisfaction, &c.

M. le garde des fceaux a cru que la tête

avait tourné au ſecrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes ; il l'a envoyé chercher : (ce ſecrétaire du roi eſt M. *Carpot*) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'eſprit, diſant que quand ce feraient les *Montmorenci*, les *Châtillon*, les *la Trimouille*, il n'en eût pas mis davantage. Il eſt vrai, Monſeigneur, lui a dit M. *Carpot*, que c'eſt moi qui ai dreſſé les lettres, mais la formule m'en a été envoyée..... Et par qui ?... Par M. *le Franc* ; il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts..... Eh bien, lui a dit M. de *Brou*, retranchez l'autre quart, et nous verrons : Et vive le roi et *Simon le Franc*, ſon favori, ſon favori !

FRAGMENT

D'UNE

LETTRE SUR DIDON,

TRAGEDIE.

PLUSIEURS perfonnes ayant à l'envi rendu M. *le Franc de Pompignan* célèbre, et tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé fa Didon; je n'ai pu encore aller au-delà de la première fcène; mais j'efpère pourfuivre avec le temps : cette première fcène m'a paru un chef-d'œuvre. *Jarbe* déclare d'abord :

Que fes ambaffadeurs irrités et confus
Trop fouvent de la reine ont *fubi* les refus :
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime,
Que déguifant encor fon dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à fes hauteurs,
Il vient fous le *faux nom* de fes ambaffadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obftiné pénétrer le myftère.
Que fait-il ? n'écouter qu'un tranfport amoureux,
Se découvrir lui-même, et déclarer fes feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

Vos feux! que dites-vous? ciel, quelle eft ma furprife!

Ce *Maderbal* en effet peut être surpris, pour peu qu'il sache la langue française, que des ambassadeurs *subissent* des refus, &c. que le prince *Jarbe*,

. . . . En *proie* à des hauteurs,
Vienne sous le *faux nom* de ses ambassadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambassadeurs ont un faux nom, et que ce *Jarbe* prend les noms de trois ou quatre ambassadeurs à la fois. *Jarbe* lui réplique :

Je pardonne sans peine à ton étonnement ;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment;
J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'est comme si on disait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui est au milieu des terres. Ensuite il apprend à cet officier,

Qu'il vient peut-être épris d'une flamme trop vaine,
Tenter lui-même encor cette superbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réussi, car il ajoute que ses soldats et ses vaisseaux

Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre, &c.

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, et furtout d'une haine qui va fuivre les pas de *Jarbe*, lui répond :

Non, je ne reviens point de ma furprife extrême.

Je fuis comme *Maderbal*, je ne reviens point de ma furprife, de lire de tels difcours et de tels vers : le ftyle eft un peu de Gafcogne.

. . . . *Je fus* (dit Jarbe) dans nos déferts
Enfevelir la honte, et le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut affez mal confeillé; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je fuis déjà édifié de fon épître dédicatoire, dans laquelle il fe compare, avec fa modeftie ordinaire, au cardinal de *Richelieu ;* et j'avoue qu'en fait de vers le gafcon peut s'égaler au poitevin. . . . .

LA

PRIERE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ LE 10 MARS 1760, A L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Adeò indulgent ſibi latiùs ipſi.
Juvén. ſat. XIV.

Conforme à celle qui a paru en 1740, ſous le nom de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.

AVERTISSEMENT.

J'ai bien eu de la peine, dit le provincial de *Pascal*, *à trouver un Escobar : je ne sais ce qui est arrivé depuis peu qui fait que tout le monde le cherche.* La traduction de la *Prière universelle* de *Pope*, par M. *le Franc*, vient d'éprouver un sort semblable à celui de l'ouvrage du théologien jésuite. Un homme célèbre a dit un mot, et la prière du déiste est sortie de l'obscurité où elle était ensevelie. Elle était devenue rare, quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur, par modestie, en avait racheté un grand nombre d'exemplaires ; et elle est recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. *le Franc* ont acquis beaucoup de célébrité depuis son *discours à l'académie.*

Nous avons donc pensé que le public recevrait avec plaisir une nouvelle édition de cette pièce : les notes et les critiques que nous y avons jointes, pouvant servir pour prémunir les fidelles contre les principes de la *philosophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, et que M. *le Franc* a si bien combattus dans son *discours.* Nous

espérons que l'auteur même nous saura gré de notre zèle, et que les personnes religieuses trouveront dans nos remarques un grand sujet d'édification.

On nous dira, peut-être, qu'il serait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en le critiquant. A cela nous répondrons, que, si cette traduction était aussi belle que l'original, si elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il serait à craindre que nos observations, quelque solides qu'elles fussent, ne tinssent pas contre les charmes de la poësie, et que l'antidote ne fût moins puissant que le poison; mais nos lecteurs verront aisément que l'ouvrage que nous leur présentons n'est rien moins que dangereux, et ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne sont pas des raisons, de mauvais vers sont encore au-dessous des mauvaises raisons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à sa naissance ayant scandalisé beaucoup de personnes, et surtout

un illuſtre magiſtrat, M. *le Franc* en donna dans les journaux des ſavans (en ſeptembre 1741) une rétractation très-ample et très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occaſions : par exemple, en 1734 il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères ; dans la préface de ſon édition de 1753, il dit que cette expreſſion qu'il avait employée eſt dure, et ne convenait point à ſon âge ni à ſon peu d'expérience; et il ajoute : *Je la rétracte aujourd'hui par reſpect pour Virgile, en penſant toujours de même par reſpect pour la vérité.*

LA

PRIERE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO, MAXIMO.

I.

O toi que la raiſon, que l'inſtinct même adore,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore,
Jehovah, Jupiter, Seigneur!

NOTES.

Le titre ſeul de cette pièce annonce l'irréligion, puiſque le mot *univerſelle* ſignifie que tout homme peut adreſſer cette prière à DIEU, quelque religion qu'il profeſſe. Si dès 1740 M. *le Franc* eût été lié étroitement, comme il l'eſt aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, il aurait bien compris que ſi nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume, à plus forte raiſon ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs et les Guèbres la même formule de prière.

Au reſte, toute cette ſtrophe ne reſſemble que par le dernier vers à l'original. Voici la

traduction littérale : *Père de tout*, *adoré dans tous les âges*, *dans tous les climats*, *par le ſaint*, *par le ſauvage*, *par le philoſophe*, *Jehovah*, *Jupiter*, *ou* DIEU.

Il n'y a point là d'*inſtinct qui adore* ; on n'y trouve point cette expreſſion ſi faible et ſi commune de l'*univers qui t'implore*. On voit combien cette prétendue traduction eſt au-deſſous de l'original.

I I.

Source, cauſe première, être inintelligible,
Que je ſuis borné devant toi !
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un chaos pour moi.

NOTES.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une choſe obſcure et reſpectable, des myſtères de la religion par exemple, qu'ils ſont *incompréhenſibles*, mais un homme religieux ne dira point qu'ils ſont *inintelligibles*. On dit avec vérité des ſyſtêmes des athées qu'ils ſont *inintelligibles*, et on les traiterait trop favorablement en diſant qu'ils ſont *incompréhenſibles* ; même dans l'uſage ordinaire ces deux mots ne ſont pas ſynonymes : par exemple, la hardieſſe de M. *le Franc* à inſulter des gens de lettres et

l'académie eſt *incompréhenſible*, mais elle n'eſt pas *inintelligible*. Il eſt d'autant plus difficile d'excuſer l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot, qu'*incompréhenſible*, qui était le mot propre, feſait également le vers, et était beaucoup plus conforme à l'original, *leaſt underſtood*, *ſi peu compris*.

Dans le reſte de la ſtrophe, la traduction préſente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : *O* DIEU *qui a borné toute mon intelligence à ſavoir que tu es bon, et que je ſuis aveugle ;* et M. *le Franc* lui fait dire :

> Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
> Le *reſte* eſt un *chaos* pour moi.

Ce mot *reſte* eſt fort indécent. Ce *reſte* renferme beaucoup de choſes reſpectables que le traducteur traite bien légérement : c'eſt toute l'économie de la religion, toutes les vérités qu'elle enſeigne aux hommes, qui feraient ce *chaos*, au dire du traducteur; car, comme on le voit, *Pope* ne dit rien de ſemblable.

III.

> Mais le bien et le mal, dans cette nuit obſcure,
> Dépendent de ma volonté ;
> Et tu gouvernes la nature,
> Sans enchaîner ma liberté.

IV.

I V.

N'écoutons feulement que notre confcience :
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompenfe,
Le mal plus affreux que l'enfer. (*)

NOTES.

Toute critique littéraire ferait fuperflue fur des vers qui font fort au-deffous du médiocre :

N'écoutons feulement que notre confcience,
. . . .
Que le ciel qui le récompenfe,

Cette dernière expreffion eft impropre et équivoque. Le ciel qui récompenfe le bien, fignifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui eft la récompenfe des bonnes

(*) C'eft le fens prefque littéral de l'anglais : mais n'eft-ce point exiger trop de perfection dans les fentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainfi cette penfée :

Ma confcience eft libre, et ce guide févère
Ne règle pas mes fentimens
Par le défir feul du falaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Les perfonnes éclairées, et particulièrement les Anglais qu'on a confultés fur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte. *Note du traducteur.*

actions. Or c'eſt ce dernier ſens qui eſt celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir, c'eſt payer tes grâces,
Je t'obéis quand je jouis.

NOTES.

Il n'y a aucune eſpèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU, c'eſt les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expreſſion de la reconnaiſſance envers l'Etre ſuprême. Au reſte, en rétractant cette maxime qui eſt une des plus libres de *la prière univerſelle*, il paraît que M. *le Franc* s'était réſervé le droit de ſe conduire *vis-à-vis* de l'académie françaiſe, comme le déiſte de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remercîment, c'eſt qu'il a cru, ſans doute, qu'en *recevant* la grâce que lui feſait l'académie, il *l'avait payée*. M. *le Franc* tient encore un peu aux erreurs de ſa jeuneſſe.

V I.

Mais ceſſons de penſer qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi :
N'es-tu ſouverain que de l'homme ?
Tant d'autres mondes ſont à toi !

NOTES.

Mais cessons de penser; ces mots sembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque chose dont il va se rétracter; mais ils ne sont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de syllabes. Quand un poëte médiocre a besoin de ces sortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fussent qu'inutiles, et qu'elles ne fissent pas un sens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atome* avec *homme;* mais le traducteur prête encore ici à son original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'esprit.

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de DIEU, qu'il dit n'être pas bornée à la terre; littéralement : *Que je ne resserre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe; que je ne te croie pas le Dieu de l'homme seul, tandis que mille mondes m'environnent.* Le traducteur lui fait dire : *Que la terre ne borne pas la loi de* DIEU. Or comme la religion chrétienne n'est certainement faite que pour notre globe, si l'on ne doit pas penser que *notre terre borne la loi de* DIEU, on en peut conclure que la religion chrétienne n'est pas la loi de DIEU. Il n'y a d'autre moyen d'excuser M. *le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi.* Mais c'est-là justifier la religion du traducteur

aux dépens de ses talens pour la poësie ; et quelque réconciliation qui se soit faite entre son esprit et sa dévotion (*), on peut craindre que l'apologie ne soit pas de son goût.

VII.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger DIEU même,
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il prononce l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

NOTES.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* sur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui ; il a fait voir que le traducteur a envenimé la pensée de l'auteur anglais ; que dans l'original c'est de lui-même que le déiste parle, en disant que sa main ne doit pas présumer de lancer la foudre ; au lieu que dans la traduction, le déiste s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathème sur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifestement les ministres de la religion, devient hardi et

(*) Allusion à un ouvrage ridicule de *Jean-Georges le Franc*, archevêque de Vienne, primat de sept provinces; ce livre était intitulé : *Réconciliation de la dévotion avec l'esprit.* On a dit que c'était la *réconciliation normande.*

ſcandaleux. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te ſuivre juſqu'à la fin :
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta ſageſſe dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

NOTES.

Ce ne ſont pas là des vers; ce n'eſt pas là l'élégance, l'harmonie, les images, la ſublimité de *Pope*. C'eſt un écolier qui ſe traîne languiſſamment ſur la trace d'un grand homme, et qui bronche à chaque pas, qui lutte ſans ceſſe contre les difficultés et qui ne les ſurmonte pas, qui croit avoir fait des vers lorſqu'il a compaſſé laborieuſement un certain nombre de ſyllabes, et placé quelques rimes à leur ſuite. *Sauve-moi du murmure impie* ſignifie en

français : *Ne permets pas que je ſois l'objet du murmure ;* au lieu que *Pope* a dit, et ſon traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure.* Au reſte, ces deux ſtrophes ſont très-religieuſes ; c'eſt une prière qui ſied dans la bouche d'un chrétien même. M. *le Franc* lui-même avait plus de raiſon qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la folle vanité ;* car c'eſt un grand péché et un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les ſouffrances,
Toujours lent à le condamner ;
Et pardonne-moi mes offenſes,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

NOTES.

Cette ſtrophe, comme les précédentes, ne renferme que des ſentimens pieux et humains, et nous pouvons dire des inſtructions, que M. *le Franc* a bien perdues de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce, et les accuſations qu'il intente, dans ſon diſcours, à beaucoup de perſonnes, on ferait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propoſitions irréligieuſes de *Pope* cette belle maxime qu'*il faut être lent à condamner.* Il devait cependant

penſer que c'eſt un précepte de l'évangile : *Ne jugez point, et vous ne ſerez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne ſerez point condamnés.* S[t] *Luc*, chap. VI, v. 37.

X I.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être ;
Mais ils ſont l'œuvre de tes mains :
Sois leur guide autant que leur maître,
Juſqu'au terme de leurs deſtins.

NOTES.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être : rien n'eſt ſi vrai que cette maxime ; au milieu des richeſſes, de la réputation, de la faveur, ce néant ſe fait ſentir. Un homme qui ſe croyait heureux peut voir en un inſtant une fauſſe démarche et le concours de quelques circonſtances troubler tout le bonheur de ſa vie. Un homme qui jouiſſait de quelque conſidération peut la voir s'éclipſer en un jour : alors ſeulement on rentre en ſoi-même, on reconnaît ſon néant, et on s'écrie : *Vanité des vanités.* Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digreſſion morale.

Revenons à M. *le Franc.*

X I I.

Que le pain, que la paix foit ici mon partage:
J'attends que ton augufte choix
Des autres biens fixe l'ufage;
Tes volontés feront mes lois.

NOTES.

Que le pain et la paix, dit *Pope*, *foient mon partage : quant à tout autre bien, tu fais s'il vaut mieux me l'accorder, ou me le refufer; que ta volonté foit faite.* On n'exprime pas cette penfée en français, en difant à DIEU : *Des autres biens fixe l'ufage.*

X I I I.

Ton temple eft en tous lieux, tu remplis la nature;
Tout l'univers eft ton autel.
Rien ne vit, n'exifte, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

NOTES.

Cette dernière ftrophe, qui eft une des plus fublimes de l'original, eft une de celles que le traducteur a le plus miférablement défigurées. La traduction littérale fuffit pour faire fentir la platitude et l'infidélité de celle de M. *le Franc.*

L'immenfité,

L'immenſité, dit *Pope*, *eſt ton temple ; la terre, la mer et les cieux ſont ton autel ; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire, et que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.*

Ici l'auteur a encore rendu ſon original irréligieux ſans néceſſité. *Pope* dit que l'immenſité eſt le temple de DIEU, idée grande et ſublime, qui n'a rien d'oppoſé à la religion ; et le traducteur, avec l'expreſſion *en tous lieux*, rabaiſſe la penſée des lecteurs à la terre, et leur donne à entendre que les temples conſtruits par la main des hommes, ne ſont pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres, ni les égliſes que les autres *lieux*. On peut croire même que depuis ſa converſion, il a conſervé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU eſt par-tout, et qu'il ait regardé l'académie comme une égliſe, puiſqu'il y a fait un ſi ennuyeux ſermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des ſavans, où ſe trouve la rétractation de M. *le Franc* dont il eſt fait mention ci-deſſus (dans l'avertiſſement), nous croyons que nos lecteurs ſeront bien aiſes de trouver ici un petit extrait de cette pièce, que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. *le Franc* :

1°. Il avait traduit la Prière du déiste, parce que *certains anglais*, *avec lesquels il était dans une assez étroite liaison*, l'en avaient *défié*.

2°. *Emporté par la chaleur du travail*, *il ne jugea de sang froid de sa traduction* que longtemps après qu'elle fut faite.

3°. *Il eut l'imprudence de livrer sa traduction* à ces anglais.

4°. Lorsqu'il reprit le sang froid que la chaleur de la traduction lui avait ôté, et qu'il jugea que son ouvrage pouvait être *scandaleux*, il voulut retirer la copie.

5°. *Il n'était plus temps; les anglais*, avec qui il était étroitement lié, *étaient déjà retournés à Londres*, sans qu'il en eût rien su.

6°. Il leur écrivit *pour les conjurer de ne la point divulguer*.

7°. *Ils le lui promirent.*

8°. *Alors il oublia totalement la prière et la traduction; mais un imprimeur anglais n'y pensa que trop pour lui.*

A toute cette histoire M. *le Franc* ajoute que *ce serait le lieu de réfuter les propositions condamnables de la Prière universelle*, *mais que ce qui est visible n'a pas besoin d'être démontré; qu'il les désavoue*, *quoiqu'elles ne soient pas de lui*, *et qu'il les rétracterait*, *s'il avait eu le malheur de les penser un seul instant;* qu'elles sont sans doute échappées par enthousiasme à M. *Pope*, si recommandable

par ſes talens, et qui a le courage de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes inſenſés, et les ſyſtêmes inconſéquens d'une *malheureuſe philoſophie*, déshonorent les talens devant les hommes, et les rendent criminels devant DIEU.... ; que la poëſie ne doit point être le langage de l'irréligion ; que, ſi elle a rempli ſes loiſirs, il a du moins l'avantage aſſez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs, &c. &c. et qu'il eſt avec reſpect, &c. &c.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piége tendu pour ſurprendre la religion de M. *le Franc*, et nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du diſcours témoigne contre les philoſophes anglais, après en avoir éprouvé une auſſi noire trahiſon. Nous conjecturons qu'on l'aura auſſi défié de faire un diſcours mal-honnête à l'académie, et nous l'exhortons à ne pas accepter déſormais de ſemblables défis.

2°. M. *le Franc*, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas ſenti le venin de la prière de *Pope* dans une longue et laborieuſe traduction; il n'a entendu l'original et ſa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorſqu'il compoſe de tête, puiſqu'il eſt ſi chaud lorſqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un discours qu'il a fait attendre pendant plus de six mois à l'académie. Si jamais il est reçu dans quelque société littéraire, on lui conseille d'achever son discours trois ou quatre ans avant sa réception; dans cet intervalle, il profitera des momens de sang froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de sa harangue les choses qui pourraient être insultantes pour ses confrères, et révoltantes pour le public.

3°. M. *le Franc* avait là d'étranges amis : ils lui promettent que la traduction ne paraîtra pas, et ils la confient à un imprimeur. C'est sans doute ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point *la philosophie naturelle du droit des gens :* et il faut convenir que, si M. *le Franc* n'a jamais souffert des violences et des injustices de leurs gens de guerre, il a bien à se plaindre de leurs philosophes, et surtout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. *le Franc* juge *Pope* bien favorablement, lorsqu'il dit que les propositions condamnables de la Prière universelle lui sont échappées dans l'enthousiasme; mais pourquoi l'enthousiasme qui excuse *Pope* et son traducteur, ne pourrait-il pas excuser aussi quelques-uns de ceux que M. *le Franc* traite si durement dans son discours? Croit-il être le

ſeul en France qui ſoit emporté par la chaleur du moment, et à qui l'on puiſſe pardonner les fougues de l'eſprit et du génie ? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne ſoient plus chauds que la traduction de la Prière univerſelle.

5°. M. *le Franc* loue *Pope* du courage qu'il a eu de profeſſer la religion catholique au milieu de Londres ; ſur quoi nous ferons ce raiſonnement : Ou l'auteur de la Prière univerſelle était aux yeux de M. *le Franc* un catholique bien convaincu, ou il le regardait comme un homme penſant librement, laiſſant apercevoir ſon irréligion dans ſes écrits, et rempliſſant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on eſt en droit d'exiger de M. *le Franc* qu'il ne juge pas plus rigoureuſement ceux des *philoſophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'Eſſai ſur l'homme et la Prière univerſelle. Dans le ſecond cas, on lui repréſentera qu'en louant *Pope* incrédule et rempliſſant quelques devoirs extérieurs de religion, il fait penſer que c'eſt un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuſe en France de la même diſſimulation, puiſqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux, cette diſſimulation eſt auſſi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme ſuffiſante la juſtification de M. *le Franc* contre le

reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occafion de la Prière univerfelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs, qu'on n'y trouve pas les mots décififs de religion révélée et de révélation que l'auteur du difcours donne comme la marque diftinctive des juftifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop févèrement M. *le Franc*, fi on le jugeait d'après fes propres maximes.

CONCLUSION.

Il fuit de tout ce qu'on vient de lire, que l'auteur du difcours prononcé à l'académie françaife, le 10 mars 1760, avait traduit et envenimé, en 1740, la Prière du déifte compofée par *Pope*.

LETTRE

D'UN QUAKER, (1)

A Jean-Georges le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.

AMI JEAN-GEORGES,

JE fuis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres que les fermiers-généraux payent

(1) Le frère de M. de *Pompignan* fe trouvait par hafard évêque du Puy en Vélai : il avait fait ces queftions fur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, et enfuite que les incrédules font dangereux. Il avait effayé de réconcilier la dévotion avec l'efprit, et ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis fon livre. Il crut donc, en qualité d'évêque et de bel efprit, devoir défendre fon frère contre M. de *Voltaire*, et donner à fes brebis, dans une inftruction paftorale, des leçons de théologie et de bon goût. Cette inftruction lui attira les réponfes fuivantes de la part d'un quaker et d'un évêque fchifmatique. Pour l'en confoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, fi connu de toute l'Europe pour la profondeur de fes lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne ; et en cette qualité il a écrit à fes diocéfains de ne point foufcrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il fe doutait qu'on aurait la malice de fe moquer un peu de lui.

tous les ans à nos frères de Penſilvanie et Mariland, pour les nez de la France.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Auguſtins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuiſſance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une inſtruction dite paſtorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monſeigneur Cortiat, ſecrétaire*. Il m'offrit en payement une grande cargaiſon d'exemplaires, leſquels il aſſurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGES,

J'ouvris ton livre; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton* et *Locke*, qu'un français, plus juſte que toi, appelle les précepteurs du genre-humain. Peux-tu être aſſez barbare pour dire (page 33) qu'*on ne trouve point d'idée poſitive de* DIEU *dans ce ſage Locke*, auteur du *Chriſtianiſme raiſonnable*, et légiſlateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire *Chaubert* m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé* à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes; et que dans cette apologie tu dis que les Anglais *recueillent le mépris des nations*. Ah! frère, cela n'eſt pas bien; nous ne ſommes pas ſi mépriſables que tu le dis; demande à nos amiraux.

De quoi t'aviſes-tu, dans une inſtruction dite

paſtorale, adreſſée aux laboureurs, vignerons et merciers du Puy en Vélai, de dire (page 38) que le ſyſtême de la gravitation eſt menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes et centrifuges avec la religion et avec les habitans du Puy en Vélai? Vois combien il eſt ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, et de vouloir faire le bel-eſprit chez *Chaubert*, quai des Auguſtins, ſous prétexte d'enſeigner ton catéchiſme à tes payſans. Apprends l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'eſt point un ſyſtême, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raiſon directe de la maſſe, et en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, que c'eſt une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; et ſouviens-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat hic locus.*

AMI JEAN-GEORGES,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne ſuis pas ſurpris que tu outrages les gens de ton pays (page 18); tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle*, et de dire que ſon *Hiſtoire des oracles eſt remplie de venin.* Cette hiſtoire n'eſt point de lui, elle eſt du ſavant *Van-Dale*; *Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le ſage miniſtre *Baſnage*, le judicieux *du Marſais*, les meilleurs

journaliſtes, tous ont ſoutenu cette hiſtoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choſes avec naïveté, je vis le carroſſe d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert :* Eſt-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre où le préſident de *Monteſquieu*, le bienfaiteur des hommes, eſt traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle ſe fit donner ta paſtorale : on lui avait indiqué la page; (page 208) elle lut et rendit l'ouvrage. Quel eſt le poliſſon qui a fait cette rapſodie? dit-elle. C'eſt monſeigneur *Cortiat*, ſecrétaire, répondit *Chaubert.* Je lui dis : Belle femme, qui es-tu ? Elle m'apprit qu'elle était la bru du célèbre *Monteſquieu.* Conſole-toi, lui dis-je, quiconque inſulte tant de grands hommes, eſt sûr du mépris et de la haine du public.

Elle partit conſolée ; je continuai à te feuilleter : tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terraſſon*, et d'un *Boindin* auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, et ſi *Boindin* a fait quelque écrit d'athéiſme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déiſme. Il me dit que ce *Boindin* était un magiſtrat qui avait fait quelques comédies, et que ni lui ni *Terraſſon*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit ſur la religion. J'avoue que

je me mis alors en colère, et que je dis : *Pox on the mad man ;* la peste soit du.... J'en demande pardon à DIEU, et je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGES,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, et tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'Ecclésiaste a dit dans son dernier chapitre : » Tout ce qui vient » de la terre, tout ce qui doit y retourner » est vanité. Il n'y a d'estimable dans l'homme » que son ame, sortie immédiatement des mains » de DIEU, faite pour retourner vers lui, con- » sistant toute entière à le craindre et à le » servir, et attendant de son jugement la déci- » sion de sa destinée. »

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la chose qui n'est pas. Ce passage n'est point dans l'Ecclésiaste ; tu peux répondre comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que, s'il n'y est pas *totidem verbis*, il y est *totidem litteris ;* mais réponse comique n'est pas raison valable : quand on cite l'Ecriture, il faut la citer fidellement, et ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon*.

Tu parles ensuite contre la religion naturelle : ah, mon frère, tu blasphèmes ; sache que la religion naturelle est le commencement du christianisme, et que le vrai christianisme est la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGES,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimatias, ni les contradictions : tu avoues (page 111) que DIEU ne punira perſonne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta paſtorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, et ſeraient ſauvés. Et tu prétends (page 117), qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'eſt pas de ta religion ne ſoit pas damné. Hélas ! puiſque chez toi on ne peut être ſauvé ſans le baptême ; puiſque les pères de ton Egliſe ont cru que les petits enfans morts ſans baptême ſont la proie des flammes éternelles ; puiſqu'un enfant mort-né eſt vraiſemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même?

AMI JEAN-GEORGES,

Tu paſſes de *Boindin* à *Moïſe*. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu ! tu pouvais aiſément prouver la divine miſſion de *Moïſe*, et tu ne l'as pas fait ; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui ſont la ſeule loi des Juifs, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenſes après la mort ne ſont jamais énoncées. Tu devais faire ſentir que DIEU

gouvernant son peuple immédiatement par lui-même, et le menant par des récompenses et des punitions soudaines et temporelles, n'avait pas besoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réservait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer et étendre cette raison pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs, ceux des Indiens, des Persans, des Egyptiens beaucoup plus anciens, et qui annonçaient une vie à venir. Quel service n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare et l'Adès des Grecs, et qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui signifie tantôt l'enfer, tantôt la fosse; car la langue des Hébreux était stérile et pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens et les savans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi *Osias;* que *Moïse* n'a pas pu prescrire des règles aux rois, puisqu'ils n'existèrent point de son temps; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïse* et à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors les Juifs, comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque, ce

qui était une entreprife prodigieufe dans un défert où tout manquait. Tu devais réfoudre mille difficultés de cette nature ; et alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre favant évêque de Worcefter ; mais il faudrait favoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïfe* fépara les eaux de la mer à la vue de fix cents mille hommes ; le moindre écolier le fait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les Juifs defcendans de *Jacob* fe trouvaient au bout de deux fiècles au nombre de fix cents mille combattans, ce qui fait plus de deux millions de perfonnes ; comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui, au rapport de *Diodore* de *Sicile*, n'ont pas été fous les *Ptolomées* plus de trois millions d'ames, et qui ne paffent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient compofer fix cents mille familles, tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte fix cents mille combattans à oppofer aux Ifraélites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite, au lieu de s'emparer de l'Egypte ? pourquoi en prenant la fuite ils fe trouvèrent vis-à-vis de Memphis, au lieu de côtoyer la Méditerranée ; c'eft ce que notre fameux *Taylor* a merveilleufement expliqué ;

mais il connaiſſait parfaitement l'Arabie et l'Egypte.

Tu nous aurais enſeigné comment, en feſant un long détour pour arriver entre Memphis et Baal-Sephon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient pourſuivis par la cavalerie égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les ſecrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs preſtiges les miracles de *Moïſe*, et comment ils changèrent en ſang les eaux du Nil que *Moïſe* avait déjà transformées en un fleuve de ſang. C'eſt ce que le docteur *Stillingfleet* a ſu approfondir. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne ſont pas ſi mépriſables.

Tu aurais appris chez notre ſavant *Sherlock* la raiſon évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le ſoleil dans ſa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens, et pourquoi preſque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux et eſclave ſi ſouvent et ſi long-temps.

Il était eſſentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu

avant *Esdras*, avancent qu'aucun paſſage de ce Pentateuque ne ſe trouve cité ni dans les prophètes ni dans l'hiſtoire des rois juifs, qu'il n'y eſt jamais parlé ni du Bereſith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addebarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire; ce ſont les titres de la Genèſe, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres ſacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités, s'ils avaient été connus? c'eſt une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-ſavamment.

Un devoir non moins indiſpenſable était de montrer que tous les livres ſacrés de la nation judaïque étaient néceſſaires au monde entier; car comment DIEU aurait-il inſpiré des livres inutiles? Et ſi tous ces livres étaient néceſſaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falſifiés?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile, ſelon St *Matthieu*, dît au chap. II: JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie: *Il s'appellera Nazaréen;* et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne ſe trouvât dans aucun prophète?

On voit encore au chap. XXVII: *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en diſant: Ils ont accepté trente pièces d'argent*, &c. *dont il*

achètera

achètera le champ du potier. Cela n'eſt point dans *Jérémie;* et cette difficulté eſt encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young*, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui ſemblent entièrement contradictoires. Permets que je te diſe que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, et qu'il valait mieux inſtruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté : tu n'avais qu'à lire l'expoſition de ce digne prélat: tu aurais vu dans quel ſens cette grande prophétie s'eſt accomplie, et ton ouvrage alors eût été en effet une inſtruction. Mais tu examines ſi *Boileau* était un verſificateur ou un poëte, ſi *Perrault* a pris avec raiſon le parti des modernes; tu parles de l'attraction ; tu tâches de décrier l'algèbre et la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'Evangile.

Tu aurais enſuite expliqué les myſtères ; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST ayant dit : *Mon père eſt plus grand que moi*, cependant il eſt égal à lui : comment le Saint-Eſprit, étant égal au Père et au Fils, ne peut cependant

engendrer; et pourquoi, au lieu d'être engendré, il procède; sur quels fondemens l'Eglise grecque le crut toujours procédant du Père seul, et par quelles raisons l'Eglise romaine le crut au dixième siècle procédant du Père et du Fils tout ensemble.

De bonne foi, ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* et de *Terrasson*, et de la *Théorie de l'impôt*, roman de l'ami des hommes?

Crois-moi, lorsqu'on est superficiel et ignorant, on ne doit pas se hasarder d'écrire des pastorales.

AMI JEAN-GEORGES,

Je tombe sur un plaisant endroit de ta pastorale (pages 258 et 259). Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur; tu sais à qui ce privilége a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shaftesbury*, *l'un des héros du parti philosophiste*, et l'ami de *Locke*, entra dans des factions contre le conseil de *Charles II*, et sur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles *blunders*. Celui que tu appelles le *héros du parti philosophiste* était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, et passa sa vie

dans la retraite, loin des fripons et des fanatiques. Pauvre homme ! voilà ce que c'eft que de parler au hafard, et de favoir les chofes à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainfi ton troupeau du Puy en Vélai.

AMI JEAN-GEORGES,

Voici un évêque ton confrère qui vient rendre à *Chaubert* ta paftorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs : Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrafes qui ne fignifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire refpecter. J'aimerais mieux encore, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de fon frère aîné. C'eft ainfi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGES.

SECONDE LETTRE DU QUAKER.

AMI JEAN-GEORGES,

Je t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes; mais tu ne veux que les pallier, et tu les aggraves.

Je t'avais repréſenté quel excès d'injuſtice et d'ignorance il y avait à dire que le grand philoſophe *Locke n'admettait nulle part l'idée poſitive d'un Dieu*; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU poſitivement, dans ſon admirable ouvrage de l'*Entendement humain* et dans ſon *Chriſtianiſme raiſonnable.*

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury*, petit-fils du chancelier de ce nom; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, et cette bévue était le fruit de ta ſingulière opinion que les philoſophes étaient auſſi des ſéditieux. Tu devais une réparation authentique à ſa famille, à la raiſon et à l'hiſtoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu feſais de ſcandaleux outrages à la mémoire des *Monteſquieu*, des *Fontenelle* et d'autres grands hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens, et parler de vers dans ta paſtorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, et pour réponſe tu cries à l'impiété; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI JEAN-GEORGES,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir: puiſque tu avais la paſſion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il fallait enſeigner les ſaintes Ecritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels ſont les meilleurs commentateurs. Je te diſais que, ſi tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre ſavant évêque de Worceſter la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le ſecrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque ſous le roi *Oſias;* et tu me réponds comme ſi je t'avais dit que le ſecrétaire *Saphan* compoſa le livre; de bonne foi, cela eſt-il juſte?

Que n'as-tu lu la ſavante diſſertation du docteur *Sancroft* contre *Newton* et contre *le Clerc?* Le premier était un grand homme, le ſecond était un vrai ſavant; cependant ils ont pu ſe tromper. *Newton*, qui daigna s'amuſer quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit auſſi; d'autres l'ont attribué à *Eſdras.* Tu aurais rendu ſervice à la

religion et aux lettres, en approfondiſſant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terraſſon* et de la *Motte* à meſſieurs du Puy en Vélai, dans ta paſtorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton ?* Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, et tu ne ferais pas réduit à citer S[t] *Paul* mal à propos ; il t'aurait appris que ſaint *Paul*, à l'exemple de ſon maître, annonçait et conſtatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'Evangile prouve l'immortalité de l'ame ; il prouve que le Dieu de Jacob eſt le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïſe* ait annoncé publiquement une vérité réſervée à des temps plus ſacrés et plus heureux. Ah ! mon frere, tu devais mieux t'inſtruire, et ne pas priver notre ſainte loi du plus grand avantage qu'elle ait ſur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGES,

Je t'avais appris qu'aucun uſage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'eſt expreſſément citée dans aucun livre hébreu poſtérieur, qu'on ne trouve aucun verſet des cinq livres de *Moïſe* répété dans les autres livres, et là-deſſus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois : *Gardez les cérémonies, les préceptes, les ordonnances, ſelon qu'il eſt dit dans la*

loi de Moïse. Mais ne vois-tu pas que ce n'eſt pas là une citation ? Autre choſe eſt d'exhorter en général à ſuivre la loi ; autre choſe eſt de citer préciſément les paſſages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la queſtion.

Qu'on nous diſe chez nous : Soyez fidelles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés, cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïſe* a écrit ſes lois, perſonne n'en doute ; mais, puiſque tu voulais prouver ce que nous connaiſſons tous, il fallait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGES,

Que tu avais un beau champ pour manifeſter la puiſſance du Seigneur, dans les plaies d'Egypte, et dans le miraculeux paſſage de la mer Rouge ! Notre évêque *Stillingfleet* entend mieux que toi le texte ſacré ; tu viens nous dire que le *ſeul bétail* des Egyptiens mourut de la peſte dans la cinquième plaie. Les mots hébreux et chaldaïques répondent préciſément à ceux-ci : *Tous les animaux* des Egyptiens moururent ; et la Vulgate que tu pouvais ſuivre dit expreſſément : *Omnia animantia.* Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais, pour te tirer d'affaire, tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Egypte étaient alliés du roi de Nubie,

et même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, et que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la sienne.

Voilà comme un commentateur habile résout les difficultés. Je sais qu'on veut éluder cette solution, et que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps; que du fond de la presqu'île Méroé, frontière de la Nubie, il y a environ onze cents mille pas jusqu'à Memphis, et qu'avant qu'on eût pu rassembler les chevaux en Nubie et les conduire si loin, on aurait perdu un temps trop considérable; mais il faut observer aussi que la cavalerie marche plus vîte qu'un peuple entier, composé de vieillards, de femmes et d'enfans; que la multitude des Juifs, qui allait à plus de deux millions de personnes, ne pouvait faire de longues traites; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Gessen vis-à-vis du lac Sirbon, et en retournant du lac Sirbon, au désert d'Ethan. Quand ils furent dans ce désert qui est précisément à la pointe de la mer Rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils sortaient; et il est dit expressément qu'ils firent un long circuit: *Circumduxit per viam deserti.* Ils passèrent donc à la hauteur du grand Caire d'Héliopolis et de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon

ou

ou Clifma, qui eft précifément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux, il y a foixante mille pas. La fainte Ecriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche; ainfi l'on eft bien reçu à fuppofer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence, tu n'en as fuivi aucun, et tu ne m'as pas feulement remercié.

AMI JEAN-GEORGES,

Je réfléchis avec douleur fur la fuperbe de certaines gens; voilà l'origine des fauffes démarches, des mauvais vers, de la profe ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut paffer pour bel-efprit dans fon village et à Paris, et pour y parvenir il n'y a point de fottife qu'on ne faffe. Quand les fottifes font faites, on veut les foutenir par les calomnies, on perd la charité comme la raifon, on tombe d'abyme en abyme, ainfi que de ridicule en ridicule; on perd fon ame en fe fefant moquer de foi. Ah! mon frère, que ne puis-je aider à te convertir, à te rendre modéré et modefte comme tu dois l'être, et à te fauver des fifflets dans ce monde, et de la damnation dans l'autre!

Adieu, JEAN-GEORGES.

INSTRUCTION

PASTORALE

De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-Georges, humble évêque du Puy.

MES CHERS FRERES,

MON confrère *Jean-Géorges* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encore si *Jean-Georges* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-Georges* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède ; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam* ; ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était prophète, et l'autre un redresseur des torts ; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur* ; mais il n'a pas craint que

ſa vertu ſe démentît dans ſon cœur par ce titre faſtueux. Les pères de l'Egliſe ne mettaient pas ces enſeignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages ; nous ne voyons pas même que les évangiles aient été écrits par monſeigneur *Matthieu* et par monſeigneur *Luc*. Mais auſſi, mes chers frères, conſidérez que les ouvrages de monſeigneur *Jean-Georges* ne ſont pas paroles d'Evangile.

Il a ſoin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan ;* nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus ſévères ſe dérider, et la joie répandue ſur tous les viſages, juſqu'au moment où la lecture des premières pages a changé abſolument toutes les phyſionomies, et plongé les eſprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monſeigneur était auteur à Paris, et on a demandé dans Paris ſi cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on proſtituât ainſi la dignité du ſaint miniſtère ; que, ſous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèſe, on imprimât en effet un livre qui n'eſt pas fait pour ce diocèſe, et qu'on affectât de parler de *Newton* et de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en ſommes d'autant plus ſurpris, que les ouvrages de ces anglais ne ſont pas plus

connus des habitans du Vélai que de monſeigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'eſt le ridicule.

Comme notre diocèſe eſt extrêmement éloigné du ſien, nous nous ſervons à ſon exemple de la voie de l'impreſſion pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens ſe doivent les uns aux autres; devoir dont ils ſe ſont fidellement acquittés dans tous les temps.

Ce n'eſt pas que nous voulions conteſter à *Jean-Georges* ſes prétentions épiſcopales au bel-eſprit; ce n'eſt pas que nous ne ſachions eſtimer ſon zèle ardent qui, dans la crainte d'omettre les choſes utiles, ſe répand preſque toujours ſur celles qui ne le ſont pas. Nous convenons de ſon éloquence abondante qui n'eſt jamais étouffée ſous les penſées; nous admirons ſa charité chrétienne qui devine les plus ſecrets ſentimens de tous ſes contemporains, et qui les empoiſonne, de peur que leurs ſentimens n'empoiſonnent le ſiècle.

Mais, en rendant juſtice à toutes les grandes qualités de *Jean-Georges*, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans ſon inſtruction paſtorale, laquelle pluſieurs malins d'entre vous diſent n'être ni d'un homme inſtruit ni d'un paſteur. Cette bévue conſiſte à

regarder les plus grands génies comme des incrédules ; il met dans cette claſſe *Montaigne*, *Charron*, *Fontenelle* et tous les auteurs de nos jours, ſans parler de la Prière du déiſte de monſieur ſon frère aîné que DIEU abſolve.

C'eſt une entrepriſe un peu trop forte d'écrire contre tout ſon ſiècle : et ce n'eſt peut-être pas avoir un zèle ſelon la ſcience, que de dire : Mes frères, tous les gens d'eſprit et tous les ſavans penſent autrement que moi, tous ſe moquent de moi ; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru aſſez habile.

On dit auſſi qu'il y a dans l'in-4° de mon confrère *Jean-Georges* un long chapitre contre la tolérance, malgré la parole de JESUS-CHRIST et des apôtres, qui nous ordonne de nous ſupporter les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, ſelon cette parole, à ſupporter *Jean-Georges*. Vous avez beau dire que ſon livre eſt inſupportable ; ce n'eſt pas une raiſon pour rompre les liens de la charité. Si ſon ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous raſſurer, que mon relieur m'a promis qu'il ferait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-Georges*, et même à *Jean-Jacques*, quoique nous penſions différemment d'eux ſur quelques articles. Ce

qui nous confole, c'eft qu'on nous affure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy eft comme l'arche du Seigneur; elle eft fainte, elle eft expofée en public, et perfonne n'approche d'elle.

Bon foir, mes frères.

L'humble évêque d'Alétopolis.

AVIS

A TOUS LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Afie et de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, et furtout dans la ville de Rome, une fecte qui fe nomme *les chrétiens catholiques :* cette fecte envoie des efpions dans tout l'univers, tantôt fur des vaiffeaux marchands, tantôt fur des vaiffeaux armés en guerre. Elle a fubjugué une partie du vafte continent de l'Amérique, qui eft la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y maffacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre fon pouvoir defpotique et contre fa religion. Il s'eft écoulé environ cent trente révolutions du foleil depuis que cette fecte, foit-difant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres fectes, et caufa une des plus furieufes guerres civiles qui aient jamais défolé un royaume. Le Japon nagea

(1) Cette efpèce de manifefte n'a jamais été imprimé; il s'eft trouvé dans les papiers de l'auteur, et l'on ignore s'il en avait fait quelque ufage.

dans le ſang ; et depuis cette affreuſe époque, les habitans ont été obligés de fermer leur pays à tous les étrangers, de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les eſpions appelés jéſuites, que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine, commençaient déjà à cauſer du trouble dans ce vaſte empire, lorſque l'empereur *Yont-chin*, d'heureuſe mémoire, renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao, et maintint par leur banniſſement la paix dans ſon empire.

Ces mêmes jéſuites ſe ſont ſoumis en Amérique un pays de quatre cents ſoixante milles de circonférence ; on dit qu'ils ont civiliſé les habitans : ces peuples en effet ſont civils au point d'être eſclaves des bonzes et fakirs catholiques connus ſous le nom de jéſuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour ſubjuguer le royaume d'Abiſſinie.

Le nom de catholique ſignifie univerſel ; ce nom leur ſuffit pour perſuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes, et ſe ſoumettre à leur pouvoir ; ces dogmes ſont le comble de la démence, et ils diſent que c'eſt préciſément ce qui convient au genre-humain. Non-ſeulement ils annoncent trois dieux qui n'en ſont qu'un, mais ils diſent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le

reſſuſciter tous les jours avec des paroles; ils le mettent dans un morceau de pain ; ils le mangent, et le rendent avec les autres excrémens. C'eſt à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes ſe ſoumettent ; et quand ils ſont les plus forts, ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui oſent oppoſer leur raiſon à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans ſe vantent d'être deſcendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu, juif, ou iſraélite. Ils perſécutent avec férocité ces juifs dont ils ſe diſent les enfans : ils en font des ſacrifices à leurs trois dieux, et ſurtout à celui qu'ils changent en un morceau de pain, et pendant ces ſacrifices de chair humaine, ils chantent les hymnes compoſées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites ſectes dans leſquelles leur religion eſt diviſée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ſes propres enfans de la même main qui a porté la déſolation aux extrémités du monde.

Il eſt donc néceſſaire qu'on faſſe paſſer ces excès dans toutes les langues, et qu'on les dénonce à toutes les nations.

LETTRE PASTORALE

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH, J. F. DE MONTILLET.

IL parut fous votre nom, Monfieur, en 1764, une inftruction paftorale, qui n'eft malheureufement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des affertions, confacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéfuites comme des martyrs, et les parlemens comme des perfécuteurs (*a*); on y accufe d'injuftice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jéfuites du royaume. Cette inftruction paftorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à fon autorité, les parlemens favent les punir; mais les citoyens qui font attaqués avec tant d'infolence dans ce libelle, n'ont d'autre reffource que celle de confondre les calomnies. Vous avez ofé infulter des hommes vertueux

(*a*) *Nos pères vous avaient appris à refpecter les jefuites*, &c. pages 34 et fuivantes, du mandement de M. d'*Aufch*.

que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez furtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocéfains d'Aufch, que ce citoyen, officier du roi, et membre d'un corps à qui vous devez du refpect (*b*), eft un vagabond et un fugitif du royaume, tandis qu'il réfide depuis quinze années dans fes terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèfe, quoique vous foyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercenaire dans le temps même qu'il donnait des fecours généreux à votre neveu, dont les terres font voifines des fiennes : ainfi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'eft un jéfuite qui eft l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir fignée ; fi c'eft vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous favez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit fur le fcandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épifcopat, et qui le rendrait méprifable, s'il pouvait l'être. On a épuifé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne refte plus à une famille confidérable, fi infolemment outragée, qu'à dénoncer

(*b*) Pages 12, 13 et 14 du libelle.

au public l'auteur du libelle, comme un ſcélérat dont on dédaigne de ſe venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas ſoupçonner que vous ayez pu compoſer ce tiſſu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que ſoit ſon abominable auteur, on ne lui répond qu'en ſervant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, et en priant DIEU qu'il convertiſſe une ame ſi perverſe et ſi lâche; s'il eſt poſſible pourtant qu'un calomniateur ſe convertiſſe.

OMER DE FLEURI

Etant entré, *ont dit :* (*)

MESSIEURS,

Comme je ſuis chargé, *par état*, (page 3) de vous propoſer des thèſes de médecine, et qu'il s'agit de diſſiper des nuages qui affaibliſſent la ſécurité, et de ſouhaiter une ſolution à des craintes, votre ſageſſe qui préſide à vos démarches aſſurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler ſur le fait de l'inoculation qui ſe préſente naturellement ſous deux aſpects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (page 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades et des médecins, vous ſentez bien que dans l'inoculation où la tête eſt beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de perſonne.

Mais, comme ce qui peut intéreſſer la religion ne regarde en aucune manière le bien public, (page 3) et que le bien public ne regarde pas la religion, il faut conſulter la ſorbonne qui, *par état*, eſt chargée de décider

(*) Voyez le réquiſitoire contre l'inoculation.

quand un chrétien doit être ſaigné et purgé, et la faculté de médecine chargée, *par état*, de ſavoir ſi l'inoculation eſt permiſe par le droit canon.

Ainſi, Meſſieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins et les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt ſur la petite vérole, ainſi que vous en avez rendu ſur les catégories d'*Ariſtote*, ſur la circulation du ſang, ſur l'émétique et ſur le quinquina.

On ſait que vous vous entendez, *par état*, à toutes ces choſes comme en finances.

Puiſque l'inoculation, Meſſieurs, réuſſit dans toutes les nations voiſines qui l'ont eſſayée; puiſqu'elle a ſauvé la vie à des étrangers qui raiſonnent, il eſt juſte que vous proſcriviez cette pratique, attendu qu'elle n'eſt pas enregiſtrée; et pour y parvenir, vous emploierez les déciſions de la ſorbonne, qui vous dira que S[t] *Auguſtin* n'a pas connu l'inoculation, et la faculté de Paris qui eſt toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout, Meſſieurs, ne donnez point un temps fixe aux ſalutaires et ſacrées facultés pour décider, parce que l'inſertion utile de la petite vérole ſera toujours proſcrite en attendant.

A l'égard de la groſſe, ſœur de la petite, meſſieurs des enquêtes ſont exhortés à examiner ſcrupuleuſement les pilules de *Keizer*,

tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes meſſieurs qui en ont beſoin, *par état ;* la ſorbonne ayant préalablement donné ſon décret ſur cette matière théologique.

Nous eſpérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés ſans votre permiſſion, et contre qui révoquera en doute votre ſageſſe et votre impartialité reconnues.

A WARBURTON.

Tu exerces ton insolence et tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur, tu as réussi : après avoir commenté *Shakespeare*, tu as commenté *Moïse ;* tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que DIEU n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans ; et tandis qu'*Homère* l'annonce, tu veux qu'elle soit ignorée dans l'Ecriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées ; et tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux, tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue ; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages ; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure ; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne, et tous les littérateurs de l'autre : tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie et de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même ; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité et dans l'obscurité de ton style ; tu as couvert d'un masque ton affreux visage.

Voyons

Voyons ſi on peut faire tomber d'un ſeul coup ce maſque ridicule.

Tous les ſages s'accordent à penſer que la légiſlation des Juifs les rendait néceſſairement les ennemis des nations.

Tu contredis cette opinion ſi générale et ſi vraie dans ton ſtyle de *Billingsgate*. Voici tes paroles : „ Je ne crois pas qu'il ſoit aiſé d'entaſſer, „ même dans le plus ſale égout de l'irréligion, „ tant de fauſſetés, d'abſurdités et de malice... „ Comment peut-il ſoutenir à viſage décou- „ vert, et à la face du ſoleil, que la loi moſaï- „ que ordonnait aux Juifs d'entreprendre de „ vaſtes conquêtes, ou qu'elle les y encou- „ rageait, puiſqu'elle leur aſſignait un diſtrict „ très-borné ? &c. „

Je paſſe ſous ſilence les injures auſſi groſſières que lâches, dignes des porte-faix de Londres et de toi, et je viens à ce que tu oſes appeler des raiſons : elles ſont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il eſt vrai qu'on ait promis aux Juifs un ſi petit diſtrict.

„ En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec „ *Abraham*, et lui dit : Je donnerai à ta ſemence „ la terre depuis le fleuve d'Egypte juſqu'au „ grand fleuve d'Euphrate. „

C'était promettre aux Juifs par ſerment l'iſthme de Suez, une partie de l'Egypte,

l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'eſt-là un petit pays, il faut que les Juifs fuſſent difficiles ; il eſt vrai qu'ils ne l'ont pas poſſédé, mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des ſiècles ſans connaître ces vaſtes contrées, et ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate et du Tigre que pour y être traînés en eſclavage. Mais voici bien d'autres promeſſes ; voyez *Iſaïe* au chap. XLIX.

„ Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains „ ſur toutes les nations : je lèverai mon ſigne „ ſur les peuples ; ils vous apporteront leurs „ fils dans leurs bras, et leurs filles ſur leurs „ épaules ; les rois ſeront vos nourriciers, et „ leurs filles vos nourrices ; ils vous adoreront, „ le viſage en terre, et ils lécheront la poudre „ de vos pieds. „

N'eſt-ce pas leur promettre évidemment qu'ils ſeront les maîtres du monde, et que tous les rois ſeront leurs eſclaves ? Eh bien, *Warburton*, que dis-tu de ce petit diſtrict ?

Tu ſais ſur combien de paſſages les Juifs fondaient leur orgueil et leurs vaines eſpérances ; mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres ſaints contre leſquels tu as écrit. Vois ſi le ſale égout de l'irréligion n'eſt pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Ifraélites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi fi on égorge les pères et les mères, les fils et les filles, les enfans à la mamelle et les animaux même fans haïr ? Tu hais, tu calomnies ; on te détefte dans ton pays, et tu détestes ; mais fi tu avais trempé dans le fang tes mains qui dégouttent de fiel et d'encre, oferais-tu dire que tu aurais affaffiné fans colère et fans haine ? Relis tous les paffages où il eft ordonné aux Juifs de ne pas laiffer une ame en vie, et dis, fi tu en as le front, qu'il ne leur était pas permis de haïr. Eft-il poffible qu'un cœur tel que le tien fe trompe fi groffièrement fur la haine ? C'eft un ufurier qui ne fait pas compter.

Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'eft fervi, de ne pas toucher fes habits, ce n'eft pas ordonner l'averfion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, fans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la feule raifon que ton pédantifme les ennuie, et que ton infolence les révolte ; mais fois sûr qu'ils te haïffent, toi et tous les pédans barbares qui te reffemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïffent que l'idolâtrie, et non les idolâtres : plaifante diftinction !

Un jour un tigre raffafié de carnage rencontra

des brebis qui prirent la fuite; il courut après elles, et leur dit : Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort; c'eſt votre bêlement que je hais; mais j'ai du goût pour vos perſonnes, et je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous; je m'unis à vous par la chair et le ſang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi; jugez ſi on peut aimer plus intimement.

Bon ſoir, *Warburton.*

CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN,

EN 1767.



CANONISATION
DE
SAINT CUCUFIN.

La canonisation de St Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII; et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PREPARATOIRES.

Romulus et Liber pater et cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari, &c.

Lorsque l'on vit Bacchus et l'invincible Alcide,
Et Pollux et Castor et le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,

Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des lois utiles,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat et méchant noirciſſait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ;
On fit de ces héros cent contes odieux ;
On les perſécuta tout le temps de leur vie :
Furent-ils enterrés, le monde en fit des dieux.

Il était bien vilain, ſans doute, de donner des ridicules à *Triptolême* pour prix de ſon blé, de dire des ſottiſes de *Bacchus* lorſqu'on buvait ſon vin, de reprocher à *Hercule* ſes amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, et qu'il nettoyait nos écuries. Mais auſſi il eſt bien beau de diviniſer les *Hercule*, malgré les *Euryſthée*.

L'antiquité n'a rien de ſi honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les ſages ne s'oppoſaient point à ces apothéoſes; ils ſavaient bien que le ſot peuple prend l'air et les nuages pour le ciel; que chaque ſphère qui roule dans l'eſpace eſt entourée de ſon atmoſphère; que notre terre eſt un ciel pour Vénus et pour Mars, comme Mars et Vénus ſont des cieux pour nous; que *Jupiter* n'aſſemble point ſon conſeil ſur le mont Olympe

en

en Theſſalie ; qu'un dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils ſavaient bien que ni le corps d'*Hercule*, ni ſon petit ſimulacre léger qu'on appelait ame, vent, ſouffle, manes, n'avaient point épouſé *Hébé*, et ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces ſages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui, vous ſerez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous diſent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis *Orphée* et *Homère* juſqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* juſqu'à *Pline*, il n'y a pas un ſeul poëte, un ſeul philoſophe qui ait admis pluſieurs dieux ſuprêmes. Le *Jehovah* des Phéniciens, adopté en Egypte, et enſuite en Paleſtine, le *Zeus* des Grecs, le *Jupiter* des Latins, a toujours été conſtamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le ſouverain des dieux ſecondaires et des hommes : *Divum ſator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux ſecondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice ſe ſoit appelée *Junon*, *Minerve*,

Latone, *Vénus*, *Iris*, au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* et de *Matthieu*. *Chaumeix* porte insolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuissant qui s'appelait *Salomon*, mari de trois cents femmes et de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins, depuis *Numa* jusqu'à *Théodose*, ont toujours désigné DIEU par le titre de *très-grand et très-bon;* titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité suprême n'a eu d'associés; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars*, *Minerve*, *Junon*, *Apollon*, &c. Oui, comme des génies inférieurs; et si j'ose le dire sans blasphème, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs et les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

St *Georges* armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'étaient *Mars* et *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que St *Georges* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage

que S[te] *Claire*; *Mercure*, le dieu des arts, vaut bien S[t] *Crépin* le dieu des cordonniers. *Diane* eut plus de réputation que S[t] *Hubert*, quoiqu'il guériſſe de la rage.

Il y eut des anges de la guerre et de la paix chez les Indiens, chez les Perſans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante et groſſière, qui n'eut aucune doctrine ferme et conſtante que depuis ſa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ſes anges (*a*). C'eſt une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*, &c. le nom même d'*Iſraël*, qui ſignifie *voyant* DIEU, eſt chaldéen : les hiſtoriens juifs *Joſephe* et *Philon* l'avouent. Ce n'eſt donc que dans des temps très-poſtérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel* (*b*), que l'ange *Gabriel*, ſecouru par l'ange *Michaël*, combattit contre l'ange des Perſes, et qu'on lit dans l'épître de S[t] *Jude* (*c*) que *Michaël* eut une grande conteſtation avec le diable pour le corps de *Moïſe*.

Il eſt conſtant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un ſeul Dieu, vénérèrent des dieux ſecondaires, des demi-dieux.

(*a*) Talmud de Jéruſalem, *in rhoſtra shana*.
(*b*) Chap. IX, v. 21; et chap. X, v. 13.
(*c*) V. 9.

Exceptons-en les feuls Chinois, qui, doués d'une fageffe fupérieure, ne firent jamais partager à perfonne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Gréce et Rome, en plaçant des demi-dieux, des faints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les furplis, les chafubles, l'eau bénite des gentils : mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies ; et la vérité confacra des rites inventés par l'efprit de menfonge.

Polyeucte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

Infenfibles et fourds, impuiffans, mutilés,
De bois, de marbre et d'or, comme vous les voulez :

Mais qu'aurait dit *Pauline* fi elle avait vu quelque temps après S[t] *Roch*, S[t] *Pancrace*, S[t] *Fiacre*, en bois, en marbre, en métal ?

L'apparence eft la même dans l'un et dans l'autre cas. Jamais S[t] *Fiacre* et S[t] *Pancrace* n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais auffi on ne s'eft avifé chez les gentils d'offrir de l'encens à *Mercure*, à *Latone*, comme aux maîtres fouverains des cieux, de la terre et du tonnerre. *Mercure* et

Latone obéissaient à *Jupiter;* on priait *Mercure* et *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter:* cela est si vrai que *Lucien*, qui se moque également d'eux tous, fait présenter par *Mercure* les placets des hommes à *Jupiter* son maître.

La juive *Esther*, dans une belle pièce de vers en dialogues, intitulée, je ne sais pourquoi, *tragédie*, dit à un roi de Perse, nommé *Assuérus*, qui n'a jamais existé :

Ce Dieu maître absolu de la terre et des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces vers sont admirables; presque personne ne devrait être assez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine;* et les hommes grossiers que leur épaisse barbarie rend insensibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Assuérus* pouvait répondre à la prétendue *Esther :*

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchisme ; je savais, avant que vous fussiez née, que DIEU est le maître absolu de notre petite terre, des planètes et des étoiles. Nous adorions *Jéhovah*, l'Eternel, plusieurs siècles avant que vos misérables juifs vinssent

de l'Arabie déferte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire et à écrire que de nous et des Phéniciens nos difciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un feul Dieu; nous n'avons jamais eu dans nos temples des fimulacres de bœufs, de chérubins, de ferpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large et de haut, où vous conferviez dans un coffre un ferpent d'airain, quand un de mes prédéceffeurs détruifit votre ville d'Hershalaïm, et vous fit tous conduire les mains derrière le dos fur les rivages de l'Euphrate. Il eft auffi ridicule à vous, ma bonne, de penfer m'enfeigner DIEU, qu'il ferait ridicule à moi de vous avoir époufée, d'avoir vécu fix mois avec vous fans favoir qui vous êtes; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes vifirs, et d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le fens d'un oifon. Je fais mieux vos propres livres que vous et que votre fat de *Mardochée*. Je fais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un défert de mon vafte empire, vous adorâtes (*d*) l'étoile

(*d*) *Amos*, ch. V, v. 26, cité Actes des apôtres, ch. VII, v. 43.

remphan et celle de moloch, &c. je fais que vous n'avez jamais eu jufqu'à préfent de croyance fixe, et que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatifme. Si je daignais m'abaiffer jufqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que votre *Ifaïe* (*e*) vous reproche de facrifier vos fils et vos filles à vos dieux dans des torrens, fous des rochers. Il vous fied bien, bégueule juive, d'ofer enfeigner votre maître !

Saints à faire.

Il eft démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, et que plufieurs peuples ont compofé une cour à ce Dieu qui n'en a pas befoin. Dans cette cour ils ont placé les grands hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, *Divus Antoninus* ne fignifiaient à la lettre que St *Antonin*, St *Trajan*. Ces faints étaient propofés pour modèles aux empereurs, modèles bien peu imités. Si nous avions faint *Bertrand du Guefclin*, St *Bayard*, St *Montmorency*, et furtout St *Henri IV*, je ne vois pas qu'une telle apothéofe fût fi déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas S^t^ *l'Hofpital* ? Ce chancelier fut fi modéré dans un temps de

(*e*) Chap. LVII, v. 5.

fureurs; il fit des lois si sages, malgré les horribles démences de la cour!

J'adresserais encore volontiers un *oremus* à St *de Thou* qui fut le magistrat le plus intègre, ainsi que le meilleur historien.

Le maréchal de *Turenne* est surement en paradis, puisqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y est aussi sans doute. L'un est mort pour la patrie; l'autre, après avoir gagné des batailles, a souffert la disgrâce et la pauvreté sans se plaindre. Si on leur dresse des autels, je promets de les invoquer.

Oh! me disent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des saints comme on veut; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous proposez; c'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique, à trois cents mille francs la pièce; encore c'est marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuël Bernard* et les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des saints; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent; que c'est une véritable simonie; que je veux révérer *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, de *Thou*, le chancelier de *l'Hospital* d'un culte de dulie sans qu'il m'en coûte rien; et que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour personne.

Quels ont été les premiers ſaints dans le chriſtianiſme? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révérer? le conſentement du peuple ſans aucun frais. Or je ſoutiens que *Henri IV* eſt un vrai martyr; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorſqu'il fut martyriſé par le fanatiſme. Et quant au conſentement du peuple, il eſt déjà tout obtenu; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans ſaint Denis une oraiſon funèbre, ceux qui ne purent l'entendre, ſoit parce qu'ils étaient trop loin, ſoit parce qu'ils étaient durs d'oreille, ſe levèrent de leurs places, allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils ſe mirent à genoux, ils l'arroſèrent de leurs larmes, ils lui adreſsèrent des vœux attendriſſans. Que manque-t-il à une telle conſécration? c'eſt celle des cœurs; c'eſt la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un ſaint, afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ſes ſottiſes. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyriſé. Mais que tous les objets et tous les témoins de ſes faibleſſes reparaiſſent, qu'ils dépoſent contre lui, je l'adorerai encore. Je dirai à *Coriſande d'Andouin*, à *Charlotte des Eſſarts*, à la belle *Gabrielle* et à tant d'autres : Oui, Meſdames, il vous a careſſées, mais il a

ſauvé la France au combat d'Arques et à la bataille d'Ivri : il a été juſte, clément et bienfeſant ; il a eu la bonté de *Titus* et la valeur de *Céſar*. Voilà mon ſaint.

On me dira qu'il faut auſſi des ſaintes ; c'eſt à quoi je ſuis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou*, laquelle donna douze batailles en perſonne contre les Anglais pour délivrer de priſon ſon imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix ſyllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adreſſe des prières. Qui fêterons-nous en effet, ſi ce n'eſt les dames ! elles doivent aſſurément être feſtoyées.

Canoniſation de frère Cucuſin.

LE 12 octobre 1766, le pape *Clément XIII* canoniſa ſolennellement frère *Cucuſin d'Aſcoli*, en ſon vivant frère lai chez les capucins, né dans la Marche d'Ancone, l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte qu'il traverſa pluſieurs fois le ruiſſeau nommé Potenza ſans ſe mouiller ; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Aſcoli, il renverſa par humilité un œuf frais ſur ſa barbe, et

prit de la bouillie avec ſa fourchette (*); que pour récompenſe la ſainte Vierge lui apparut; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât ſon nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin.* Ils en ont célébré la fête ſolennelle dans tous les lieux où ils ſont établis; et où ne le ſont-ils pas?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en ſuperfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour ſolenniſer la fête d'un pauvre? Les peuples ſe ſont empreſſés de fournir aux capucins des ſubſiſtances qui auraient ſuffi à une grande armée, et qui l'auraient amollie. Cent ſortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibier, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en ſoie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que ſous le nom d'aumône, les moines mendians impoſent au peuple la taxe la plus accablante.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province en argent comptant le tiers de ſa récolte non encore vendue, les droits à ſon ſeigneur, la dixme de ſes gerbes à ſon curé, que lui reſte-t-il? preſque rien; et c'eſt ce rien que les moines mendians demandent comme

(*) Page 28 de la traduction.

un tribut qu'on n'ose jamais refuser. Ceux qui travaillent sont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons ; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre ; aujourd'hui ils la surchargent.

Nous sommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines ;* nous respectons la piété et les autres vertus de *Cucufin ;* mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos seuls moines en France. Or quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs !

Tous ces moines sont très-désintéressés ; j'en tombe d'accord : mais n'y-a-t-il rien de mieux à faire ?

Quand tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs ; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la société ; mais que dans la victoire d'Ivri, *Henri IV* s'écrie de rang en rang : *Epargnez le sang français ;* qu'il nourrisse le peuple même qu'il assiége ; qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Assassinez le béarnois au nom de* DIEU ; qu'il paye exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement

une foumiffion due à tant de titres ; qu'il faffe fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant défertes : ce font-là des vertus qui font au-deffus de celles de *Cucufin*, et même de faint *François*, fi j'ofe le dire.

Nous avouons que S[t] *François* avait une femme de neige, et que ce n'était pas à de telles figures que s'adreffait le grand *Henri IV;* mais enfin la neige de S[t] *François* n'a rien produit : et il eft venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui feul a remis *Philippe V* fur le trône d'Efpagne. Les faints ont eu des faibleffes, ce n'eft pas leurs faibleffes qu'on révère. Et après tout, *Deodatus* bâtard de S[t] *Auguftin* a été moins utile au monde que la race des *Vendômes*.

Manière de fervir les faints.

QUE j'aime les faints ! que je voudrais les voir honorés, fervis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année; mais les plus grands, fans contredit, font ceux pour lefquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une fédition, et où on laiffe la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il fi mal que les magiftrats chargés de la police d'un grand royaume ordonnaffent

qu'après avoir fêté un faint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre.

Que fefait S[t] *Cucufin* le jour que nous célébrons fa fête ? il bêchait le jardin des révérends pères capucins, il femait, il plantait, il cueillait des falades, il n'allait point avec les filles boire du vin déteftable dans un bouchon, altérer fa fanté, et perdre pour plaire à DIEU le peu de raifon que DIEU lui avait donné. Il femble, à voir la manière dont nous honorons les faints, qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au refte, quand je propofe d'imiter les faints en travaillant après avoir prié DIEU, ce n'eft qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je fais que les commis des aides s'y oppofent, et qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU et le bien de l'Etat. Ils prétendent que fi on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, et que tout ferait perdu. L'inconvénient ferait grand, je l'avoue ; mais ne pourrait-on pas les apaifer, en leur fefant comprendre que, fi on travaille tous les jours de fête après le fervice divin, fans en excepter une feule, les vignes feront mieux cultivées, les terres mieux labourées, qu'on vendra plus de vin et plus de grain, que les commis y gagneront, et que cette véritable dévotion enrichira l'Etat ?

Apparition de St Cucufin au sieur Aveline.

Le jour qu'on fesait à Troyes, dans notre cathédrale, le service de St *Cucufin*, je m'avisai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé pourrisse en terrre pour lever, *quoi qu'on die.* Le pain valait quatre sous et demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne sèment et ne mangent que du blé noir, et sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire St *Loup* notre patron, que la huitième partie tout au plus est semée en froment; la saison avançait, je n'avais pas un moment à perdre : je semais donc mon champ situé derrière saint Nicier, avec mon semoir à cinq socs, après avoir entendu la messe, et chanté les antiennes du saint du jour. Voilà-t-il pas aussitôt le révérend gardien des capucins, assisté de quatre profès, qui se présente à moi à une heure et un quart de relevée au sortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, et criait comme un diable : Théiste, athéiste, janséniste, oses-tu outrager DIEU et St *Cucufin* au point de semer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déférer comme un impie à M. le subdélégué, à M. le directeur des aides, à monseigneur l'intendant

et à monſeigneur l'évêque. Diſant ces mots, il ſe met en devoir de briſer mon ſemoir.

Alors S[t] *Cucuſin* lui-même deſcendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'Empyrée juſqu'au faubourg de Troyes; un jaune d'œuf et de la bouillie ornaient encore ſa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien, calme ton ſaint zèle, ne caſſe point le ſemoir de ce bon homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir aſſiſté à la ſainte meſſe. C'eſt une bonne œuvre, j'en ai conféré avec S[t] *Loup*, patron de la ville. Va dire de ma part à monſeigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les ſaints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, et monſeigneur s'adreſſa lui-même aux magiſtrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou ſemer, ou planter, ou provigner, ou paliſſer, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fête après la ſainte meſſe.

Gloire à DIEU et à S[t] *Cucuſin*.

MANDEMENT

MANDEMENT

Du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande.

Deutera-ton-pia-nepsiou. (*a*)

MES FRERES,

NOUS avons appris avec une grande édification que le dicastère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (*b*) fait brûler il y a quelques semaines (*c*), par son juré bourreau, au pied de son grand escalier, la lettre circulaire de l'assemblée du clergé frank, comme fanatique et séditieuse, en présence de *Dagobert-Etienne Isabeau*.

Et quoique nous ignorions quelle espèce de saint est ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire et les actes de l'assemblée générale dudit clergé ; et après avoir invoqué les

(*a*) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(*b*) Les Franks se servent du subjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'est l'ancien vice d'une langue barbare, vice conservé dans les chancelleries et cours des plaids ; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(*c*) Le vendredi 6 septembre 1765.

lumières du S[t] Efprit, déclarons qu'il a femblé bon au S[t] Efprit et à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu par le fufdit dicaftère, lequel dans tous les temps à nous connus a foutenu et vengé les droits des rois franks et de la nation gallo-franke contre les ufurpations de l'Eglife héralde, gothe et lombarde, nommée par abus *Eglife romaine*, lefquels droits des rois franks et de la nation gallo-franke font les droits naturels de tous les rois et de toutes les nations.

Tout le fyftême de l'affemblée du clergé frank roule fur ces paroles de je ne fais quel pape tranfalpin nommé *Gelafe:*

Deux puiffances font établies pour gouverner les hommes, l'autorité facrée des pontifes (*d*) *et celle des rois.*

Mes frères, notre obéiffance aux lois de notre vafte empire, la vérité et l'humilité chrétienne, exigent que nous vous inftruifions fur la nature de ces *deux puiffances*, fur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Eglife, et que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieufes, *nées dans les ténèbres de l'Occident*, comme difait notre grand patriarche *Photius*.

(*d*) Il faut remarquer que les évêques font nommés avant les rois, et que le mot *facrée* n'eft ici que pour eux, et non pas pour les rois, qui cependant font très-facrés.

DES DEUX PUISSANCES.

Il faut d'abord, mes frères, favoir ce que c'eft que puiffance; car fi on ne définit les mots, on ne s'entend jamais; et l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* eft l'origine de toutes difputes, et les difputes ont produit le trouble dans tous les temps.

Puiffance chez les hommes fignifie faculté convenue de faire des lois, et de les appuyer par la force.

Ainfi, depuis près de cinq mille ans, nos voifins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puiffance; notre augufte impératrice jouit du même droit; le monarque frank a les mêmes prérogatives; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il eft d'accord avec fes états-généraux, nommés *parlement*. Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité, ni à la Chine, ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident, on n'entendit parler de deux puiffances dans un Etat; c'eft une imagination pernicieufe; c'eft une efpèce de manichéifme qui, établiffant deux principes, livrerait l'univers à la difcorde.

Pendant les premiers fiècles du chriftianifme, cette diftinction féditieufe de deux puiffances fut abfolument ignorée, et par cela feul elle eft condamnable. Il fuffit d'avoir lu l'Evangile pour

favoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'eft point de ce monde, qu'il n'y a ni premier ni dernier; que le fils de l'homme eft venu *non pas pour être fervi*, *mais pour fervir*.

Ce font, mes frères, les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur, paroles facrées dont le fens clair et naturel ne pourra jamais être perverti, ni par aucune ufurpation, ni par aucune citation tronquée et captieufe d'un texte malignement interprété.

Notre Seigneur JESUS-CHRIST donna une puiffance à fes difciples; quelle fut cette puiffance? celle de chaffer les démons des corps des poffédés, de manier les ferpens impunément, de parler plufieurs langues à la fois fans les avoir apprifes, de guérir les malades, ou par leur ombre, ou en leur impofant les mains.

Nos papes grecs, africains, égyptiens, qui fondèrent feuls l'Eglife chrétienne, qui feuls écrivaient dans les premiers fiècles, qui feuls furent appelés *pères de l'Eglife*, perdirent cette puiffance, et ne prétendirent point la remplacer par des honneurs, par un crédit, par des richeffes, par une ambition que la religion condamne, et que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince* ou *comte*; aucun ne prétendit d'autre puiffance que celle d'exhorter les pécheurs, et de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche

voulut abuſer de ſa place, et lutter contre le trône, il fut ſévèrement puni, et tout l'empire approuva ſon châtiment.

On ſait qu'il n'en fut pas ainſi dans l'Egliſe d'occident, elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre; nos Evangiles grecs, écrits dans Alexandrie et dans Antioche, furent à peine connus de ces barbares; ils en firent enfin une aſſez mauvaiſe traduction dans le temps de la décadence de la langue latine; mais d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y eut aucun père de l'Egliſe né à Rome.

Ils ſuppléèrent à leur ignorance par des contes abſurdes, qu'ils firent croire aiſément à des peuples auſſi abſurdes qu'eux. Ne pouvant ſe faire valoir par leur ſcience, ils ſuppoſèrent que l'apôtre *Pierre*, dont la miſſion était uniquement pour les Juifs, avait trahi ſa vocation pour aller à Rome.

Voyez, mes frères, ſur quels fondemens ils bâtirent cette fable. Il y eut, diſent-ils, dès le premier ſiècle, un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque ſecret des premiers chrétiens à Babylone, quoiqu'il ſoit avéré que ce ne fut qu'au ſecond ſiècle qu'il y eut de véritables évêques attachés à un troupeau, et qu'on vit une hiérarchie certaine établie : cet *Abdias* paſſa pour avoir écrit en hébreu une hiſtoire des douze apôtres, et *Jule africain* l'a traduite

depuis, ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain*.

C'eſt cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien, avec lequel il fit aſſaut de miracles. Un jeune ſeigneur, parent de *Néron*, mourut. *Simon* et *Pierre* diſputaient à qui lui rendrait la vie: *Simon* ne le reſſuſcita qu'à moitié; mais *Pierre* le reſſuſcita tout-à-fait et gagna le prix. *Simon* voulut prendre ſa revanche; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de ſa part, et le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en préſence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion. *Pierre* auſſitôt envoya ſon chien chez *Simon* pour le complimenter à ſon tour et pour accepter le défi: les deux champions comparurent; *Simon* vola; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que DIEU, touché de pitié, fit tomber *Simon*, qui ſe caſſa les jambes; et *Néron* irrité fit crucifier *Pierre* la tête en bas. *Egéſippe* et *Marcel* racontent la même hiſtoire; ce ſont-là les pères de l'Egliſe de Rome.

Cette Egliſe prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale, ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie; mais les Latins ne s'effraient pas pour ſi peu de choſe; ils ont eu le front d'aſſurer que *Pierre* avait écrit

une lettre de Babylone où il était avec *Abdias*; ce mot de Babylone signifiait Rome ; et voilà en vérité toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiscopat de *Pierre*. Nous savons que plusieurs pères adoptèrent ces contes long-temps après, mais nous savons aussi par quelles raisons victorieuses *Spanheim* et *la Roque* les ont réfutés. C'est donc sur cette fable et sur un passage ou deux de l'Evangile, interprétés d'une étrange manière, que les Latins ont établi l'empire du pape, et sa domination sur tous les rois.

Jamais l'Eglise grecque ne se souilla par des entreprises si criminelles, elle fut toujours soumise à ses souverains, suivant la parole de JESUS-CHRIST même ; mais l'Eglise romaine s'emporta jusqu'à une rebellion ouverte. Sur la fin du huitième siècle, et enfin au commencement de l'année 800, un pape nommé *Léon III* osa transférer l'empire d'occident à *Charlemagne*.

Dès ce moment quelle foule d'usurpations, de meurtres, de sacriléges, de guerres civiles ! est-il un royaume, depuis le Danemarck jusqu'au Portugal, dont les papes n'aient prétendu disposer plus d'une fois? Qui ne sait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon, pieds nus et à genoux, à l'évêque de Rome *Grégoire VII*; qu'il mourut détrôné et réduit à l'indigence ; que son fils *Henri V* fit déterrer le

corps de fon père comme celui d'un excommunié, et qu'ayant ofé enfin foutenir lui-même fes droits contre Rome, il fut obligé de céder de peur d'être traité comme fon père ?

Les malheurs des empereurs *Frédéric Barberouffe* et *Frédéric II* font connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts affaffinés, font d'effroyables exemples qui doivent inftruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eu les Franks eft *Louis XII;* que n'effuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui, environné de fa maîtreffe et de fes cinq bâtards, fefait mourir par le poifon, par le poignard, ou par la corde, vingt feigneurs dont il raviffait le patrimoine, et leur donnait encore l'abfolution à l'article de la mort.

Nous fefons gloire de n'être pas d'une communion fouillée de tant de crimes. DIEU nous préferve furtout de nous élever jamais contre la jurifprudence de notre chère patrie et contre le trône. Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement foumis à nos auguftes fouverains : ces feuls mots, *les deux puiffances*, nous paraiffent le cri de la rebellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre fénat, ne reconnaît qu'une puiffance fondée fur les lois. Nous plaignons les malheurs et les troubles inteftins

où

où la France a été plongée depuis plus de soixante ans par trois moines jésuites. *Le Tellier*, *Doucin* et *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collége de Louis-le-grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois passages tirés pour la plupart de nos saints pères, et surtout de St *Augustin* l'africain et de St *Paul* de Tarsis, apôtre de JESUS. Nous savons que l'évêque de Rome et son consistoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaissance de cause, retranchèrent deux propositions condamnées, et réduisirent le tout à cent et un anathèmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Constitution*, et qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous savons que presque toutes les affaires ecclésiastiques se sont ainsi traitées, et que quand le scandale des mauvaises mœurs ne s'est pas joint aux mœurs de cette Eglise latine, le fanatisme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes et des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été instruits de tout le mal qui a résulté de la détestable invention des billets de

confeffion, et de tout le bien qu'a fait la chrétienne et vigoureufe réfiftance du parlement de Paris. Quoique nous ne foyons pas de la communion de l'Eglife gallicane, cependant, en qualité de chrétiens indépendans de l'ufurpation romaine, nous nous uniffons à cette Eglife gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à foutenir fes libertés, et à ne pas fouffrir que jamais un évêque tranfalpin ofe déléguer des juges chez elle.

Puiffent fes évêques ne plus s'avilir jufqu'à s'intituler évêques par la grâce d'un évêque tranfalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU! feriez-vous defcendu fur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez-vous recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embraffée pour qu'un de leurs fucceffeurs traitât fes confrères en tributaires, et marchât fur les têtes des princes à qui vous obéiffiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée?

Nous reconnaiffons que le parlement de Paris, et tous ceux du pays des Francs, fe font toujours oppofés à ces innovations odieufes, à ces fimonies tranfalpines, qui ont leur fource dans le fatal fyftême des *deux puiffances.*

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous

donner un préservatif contre ces opinions détestables, que nous sommes instruits que nos seigneurs russes font dans la capitale des Francs de fréquens voyages ; ils pourraient nous apporter la mode des *deux puissances* et des billets de confession, avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous laisser séduire par aucune nouveauté, à demeurer fidellement attachés à notre ancienne Eglise grecque, mère de la latine, et mère d'une fille dénaturée; et dans cette espérance nous vous donnons notre sainte bénédiction, au nom du Père qui a engendré le Fils, au nom du Fils qui n'a pas la puissance d'engendrer, et au nom du Saint-Esprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permission de notre auguste impératrice *Catherine II*, sans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune instruction pastorale.

Signé, ALEXIS.

Permis d'imprimer. CHRISTOPHE BORKEROI, *lieutenant de police de Novogorod la grande.*

DISCOURS
AUX VELCHES,
PAR ANTOINE VADÉ,
FRERE DE GUILLAUME.

O Velches, mes compatriotes ! ſi vous êtes ſupérieurs aux anciens Grecs et aux anciens Romains, ne mordez jamais le ſein de vos nourrices, n'inſultez jamais à vos maîtres, ſoyez modeſtes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes et d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il eſt vrai, d'être ſubjugués par *Jules-Céſar*, qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reſte des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, et vous gouverna enſuite fort doucement. Vous reſtâtes plus de cinq cents ans ſous les lois de l'empire romain ; vos druides qui vous traitaient en eſclaves et en bêtes, qui vous brûlaient pieuſement dans des paniers d'oſier, n'eurent plus le même crédit quand vous devintes province de l'Empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième ſiècle de votre ère vulgaire, des Vandales que vous avez appelés du nom ſonore de *Bourgonſions* ou de *Bourguignons*, gens d'eſprit d'ailleurs et fort propres, qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort, comme le dit *Sidonius Apollinaris*, *infundens acido comam butyro :* ces gens-là, dis-je, vous firent eſclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne juſqu'aux ſources de votre rivière de Seine ; et c'eſt un reſte glorieux de ces temps illuſtres, que des moines et chanoines aient encore des ſerfs dans ce pays (*a*). Cette belle prérogative de l'eſpèce humaine ſubſiſte parmi vous comme un témoignage de votre ſageſſe.

Une partie de vos autres provinces que vous appelâtes ſi long-temps les provinces d'*Oc*, et que vous diſtinguâtes ſi noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Viſigoths ; et quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent priſes par un ſicambre nommé *Hildovic* (*b*), dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Conſtantin*. Ce ſicambre, honoré du titre de *patrice romain*, vous réduiſit en ſervitude avec une poignée de francs ſortis des marais du

(*a*) A Saint-Claude et dans d'autres ſeigneuries de moines, les citoyens ſont encore gens de main-morte.

(*b*) *Clovis.*

Rhin, du Mein et de la Meufe. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'affaffiner trois roitelets fes parens et fes amis, l'un vers le bourg de Boulogne-fur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, et le troifième vers le village du Mans, que vos chroniques appellent *villes*; ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de fes vainqueurs; et vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à Saint-Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque temps après vous mettre à rançon, et vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes enfuite divifés en plufieurs petites nations fous différens maîtres, et chaque nation avait fes lois particulières comme fon jargon.

La moitié de votre pays appartint bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain*, ou *England* dans leur idiome, qui était alors auffi harmonieux que le vôtre. La Normandie, la Bretagne, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, la Guienne, la Gafcogne, l'Angoumois, le Périgueux, le Rouergue, l'Auvergne, furent long-temps entre les mains de cette nation des Angles, tandis que vous n'aviez ni Lyon, ni Marfeille, ni le Dauphiné, ni la Provence, ni le Languedoc.

Malgré cet état miſérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des hiſtoriens, vous appellent ſouvent *le premier peuple de l'univers*, et votre royaume *le premier royaume*. Cela n'eſt pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant et aimable ; et ſi vous joignez la modeſtie à vos grâces, le reſte de l'Europe ſera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les diviſions de la roſe rouge et de la roſe blanche vous délivrèrent des Angles, et remerciez-le ſurtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays, et d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant ſous *Louis XIV ;* mais n'allez pas pour cela vous croire ſupérieurs en tout aux anciens Romains et aux Grecs.

Songez que pendant ſix cents ans, preſque perſonne parmi vous, hors quelques-uns de vos druides, ne ſut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome et à ſes conſorts, comme des enfans que des pédagogues gouvernent et corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous feſiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez ſtipulé ; et quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonſuré

de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre cousine au septième degré, que votre mariage était un sacrilége, que vos enfans étaient bâtards, et que vous étiez damnés, si vous ne fesiez pas toucher à la chambre nommée *apostolique* la moitié de votre bien, sans délai ni remise.

Vos basilois n'étaient pas mieux traités que vous : vous en avez eu neuf d'excommuniés, si je ne me trompe, par le serviteur des serviteurs de DIEU sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation des biens ; de sorte que vos basilois perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain fesait présent, selon son bon plaisir et son équité, au premier de ses amis.

Vous me direz, mes chers Velches, que les peuples de l'île Britain ou England, et même les empereurs teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, et qu'ils étaient aussi ignorans : cela est vrai, mais cela ne vous justifie pas ; et si la nation britannique a été assez abrutie pour être pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en est bien vengée ; tâchez de l'imiter si vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous ses desseins et dans

toutes ſes expéditions, eſt pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire et à écrire ; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enſeignèrent le grec, et d'autres qui vous apprirent à deſſiner, et à tailler une figure en pierre. Mais il ſe paſſa plus de cent années avant que vous euſſiez un bon peintre et un bon ſculpteur ; et pour ceux qui apprirent le grec, et même l'hébreu, on les brûla preſque tous, parce qu'ils étaient ſoupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui eſt bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays eſt la première contrée de l'univers ; cependant vous ne poſſédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Conſidérez que l'Eſpagne eſt un peu plus étendue, que l'Allemagne l'eſt bien davantage, que la Pologne et la Suède ſont plus grandes, et qu'il y a des provinces en Ruſſie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je ſouhaite que vous ſoyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain ; mais, de grâce, ſongez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée ſi noblement *pouilleuſe*, à des provinces entières où le peuple ne ſe nourrit que de châtaignes,

à d'autres où il n'a guère que du pain d'avoine. Remarquez bien la défenſe qui vous eſt faite de ſortir les blés de votre pays, défenſe fondée néceſſairement ſur votre diſette, et peut-être encore ſur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vîte tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après; ſemblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront ſe coucher le ſoir.

D'ailleurs la dépenſe que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ſes têtes, ſoit que vous ſoyez coiffés à l'oiſeau royal, ſoit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* et les conſeillers de la cour, cette dépenſe eſt ſi univerſelle, qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un ſi bel uſage.

Premier peuple de l'univers, ſongez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de perſonnes qui marchent en ſabots ſix mois de l'année, et qui ſont nus pieds les autres ſix mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce et pour la marine? ... hélas!

J'entends dire, mais je ne puis le croire, que vous êtes la ſeule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes,

et même de les mener tuer à la guerre. On m'affure que vous faites paffer par cinquante mains l'argent du tréfor public ; et quand il eft arrivé à travers toutes ces filières, il fe trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réuffiffez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens : mais, de bonne foi, votre opéra comique, ainfi que votre opéra férieux, ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes, je l'avoue, quoique vous preniez aujourd'hui prefque toutes celles des peuples de Britain : mais n'eft-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous poffédez enfin deux ou trois petites îles ? n'eft-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales, où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ; cependant n'eft-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la bouffole ? n'eft-ce pas l'allemand *Schwartz* qui donna le fecret de la poudre inflammable ? l'imprimerie, dont vous faites tant d'ufage, n'eft-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple fi favant,

vous vous servez quelquefois de lunettes ; remerciez-en *François Spina*, sans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des télescopes ; remerciez - en *Jacques Metius* le hollandais, et *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertissez quelquefois avec des baromètres et des thermomètres , à qui en avez-vous l'obligation ? à *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai systême du monde planétaire ; c'est un homme de la Prusse polonaise qui devina ce secret du Créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'est au prodigieux travail de milord *Neper* et de ses associés que vous en avez l'obligation : c'est *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'est ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les satellites de Jupiter, les taches du soleil, et sa rotation sur son axe. Le hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne, un italien vit ses satellites, lorsque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin , c'est le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'est que la lumière , et qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir

les aſtres, et qui dirige les corps peſans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies eſtampes; mais ſongez que le florentin *Finiguerra* eſt le père de cet art qui éternife ce que le pinceau ne peut conſerver. Vous avez de belles pendules, c'eſt encore une invention du hollandais *Huyghens*.

Vous portez quelques brillans au doigt; ſongez que c'eſt à Veniſe que l'on commença à les tailler, ainſi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir; c'eſt encore à Veniſe que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignaſſiez quelquefois un peu de reconnaiſſance pour vos voiſins. Vous n'en uſez pas, à la vérité, comme Rome, qui met à l'inquiſition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puiſſe être, et qui fait jeûner *Galilée* au pain et à l'eau, pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du ſoleil. Mais que faites-vous? dès qu'une découverte utile illuſtre une autre nation; vous la combattez, et même très-long-temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les ſept rayons primitifs et inaltérables de la lumière; vous niez l'expérience pendant vingt années, au lieu de la faire. Il vous

démontre la gravitation, et vous lui oppofez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Defcartes*. Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obftination.

La méthode de l'inoculation fauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes ; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet ufage falutaire. Si quelquefois, en portant au tombeau vos femmes, vos enfans morts de la petite vérole naturelle, vous fentez un moment de remords (comme vous avez un moment de douleur et de regrets), fi vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus fages que vous et plus hardies, fi vous vous promettez d'ofer faire ce qui eft fi fimple chez elles, ce mouvement paffe bien vîte, le préjuge et la légéreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer, que dans le relevé des hôpitaux de Londres, deftinés à la petite vérole naturelle et artificielle, la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire, et qu'à peine meurt-il une perfonne fur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laiffez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; et quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare fi imprudens et

ſi coupables, que faites-vous? vous conſultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon :* vous préſentez des réquiſitoires ! C'eſt ainſi que vous ſoutintes des thèſes contre *Harvey*, quand il eut découvert la circulation du ſang. C'eſt ainſi qu'on a rendu des arrêts par leſquels on condamnait aux galères ceux qui diſputaient contre les catégories d'*Ariſtote.*

O premier peuple du monde, quand ſerez-vous raiſonnables? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos ſottiſes n'empêchent pas que mademoiſelle *Duchap* ne vende ſes ajuſtemens de femmes dans tout le Nord, et qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockholm et à Moſcou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages; le ſecond ſeul eſt le ſujet de mon diſcours.

Vous vous applaudiſſez de voir votre langue preſque auſſi univerſelle que le furent autrefois le grec et le latin : à qui en êtes-vous redevables, je vous prie? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez preſque tous ou négligés, ou perſécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez ſurtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers, à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *le Clerc*, les *Baſnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Thoyras*, les

Beaufobre, les *Lenfant*, et tant d'autres, allèrent illuftrer la Hollande et l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-Unies, et une perte pour vous. Ce font les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, et vos bons écrivains en profe ont fans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue et votre gloire: c'eft un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout fur les Grecs et fur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de confidérer que vous n'avez aucun art, aucune fcience dont vous ne deviez la connaiffance aux Grecs. Les noms mêmes de ces fciences et de ces arts l'atteftent affez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphyfique, la poëfie, la géographie, la théologie même, fi c'eft une fcience, tout vous annonce la fource où vous avez puifé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec fans s'en douter; car, fi elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode, qu'un de fes parens eft tombé en apoplexie, ou en paralyfie, qu'il a une efquinancie, un anthrax, qu'un chirurgien l'a faigné à la veine céphalique, qu'elle a été à l'églife, qu'un diacre a chanté les litanies, fi elle parle

d'évêques,

d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'euchariftie, de baptême, de myftères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie, &c. il eft bien certain qu'elle n'a pas prononcé un feul mot qui ne foit grec.

Il eft vrai qu'on peut tirer prefque toutes fes expreffions d'une langue étrangère, et en faire un fi heureux ufage, que les difciples furpaffent enfin les maîtres. Mais lorfque avec le temps vous avez compofé votre langue des débris du grec et du latin, mêlés avec vos anciens mots velches et tudefques, parvintes-vous alors à faire un langage affez abondant, affez expreffif, affez harmonieux? Votre ftérilité n'eft-elle pas atteftée par ces mots fecs et barbares, que vous employez à tout? *bout du pied*, *bout du doigt*, *bout d'oreille*, *bout du nez*, *bout du fil*, *bout du pont*, &c.? tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes chofes par des termes énergiques et pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière*, *un bras de mer*, *un cu d'artichaut*, *un cu de lampe*, *un cu de fac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones refpectables; et cependant vous n'employez point d'autre expreffion pour fignifier des chofes auxquelles un cu n'a nul rapport. *Jérôme Carré* vous a propofé le mot d'*impaffe* pour vos rues fans iffue, ce mot eft noble et fignificatif; cependant, à votre honte,

votre Almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de ſac de Menard, et l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi ! n'avez-vous pas de honte? Les Romains appelaient ces chemins ſans iſſue *angiportus* ; ils n'imaginaient point qu'un cu pût reſſembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant et de ſi nobles uſages ?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples, feraient un bel effet dans un poëme épique? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille eſt auſſi flattée que l'imagination amuſée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye ſur les rives du Simoïs et du Scamandre ; mais, en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'égliſe de Saint-Pierre aux bœufs, ou de Saint-Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du Pet au diable, et par la rue Trouſſe-vache, s'embarquant ſur la galiote de Saint-Cloud, et allant combattre dans la place de Long-Jumeau ?

Vos curieux conſervent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* juſqu'à celle de *Henri IV*. Ce ſont des monumens de groſſièreté enfantés par la rage d'écrire ; c'eſt un amas de ſatires ſur des événemens affreux tranſmis à

la poftérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon hiftorien, et il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoyé votre langue de cette rouille barbare et de cette craffe bourgeoife; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors furpaffé *Cicéron* et *Démofthènes?* avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucydide* et *Xénophon ?* quel auteur audeffus du médiocre a écrit jufqu'ici vos annales?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de fon hiftoire : ,, Ce ne fut que fous le ,, grand *Clovis* que les Français fe rendirent ,, maîtres pour toujours de ces *grandes* pro- ,, vinces ? ,, Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours*, puifque fes fucceffeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire* de Tours, que les foldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac, *s'écrièrent comme de concert :* ,, Nous renon- ,, çons aux dieux mortels ; nous ne voulons ,, plus adorer que l'immortel ; nous ne recon- ,, naiffons plus d'autre Dieu que celui que le ,, faint évêque *Rémi* nous prêche. ,,

En vérité, il n'eft pas poffible que toute une armée de francs ait prononcé *de concert* cette phrafe, et ces antithèfes de mortel et d'immortel. Votre *Daniel* reffemble à votre *la Motte*

qui, dans une abréviation d'*Homère*, fait dire une pointe à toute l'armée grecque, et lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* ſe réconcilie avec *Agamemnon :*

Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le *Thaut*, l'*Irminſul*, l'*Odin*, la *Fridda*, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un Dieu ſuprême qui préſidait à toutes ces divinités ſecondaires ; il n'avait qu'à conſulter l'ancien livre de l'*Edda*, cité par le ſavant *Huet*, évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expreſſément dans ſon Traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus :* ce Dieu s'appelait *God* ou *Goth*, *Got le bon*, et on ne peut aſſez admirer que des barbares euſſent donné à la Divinité un titre ſi digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille ſottiſe dans la bouche de toute une armée, ſottiſe convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien.* Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait *Rémi* à ces Bructères et à ces Sicambres ? il parlait ou latin ou velche ; et les Sicambres parlaient l'ancien tudeſque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la

Pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam.* Si vous examinez de près *Mézeray*, que de fables, que de confusion, et quel style! Méritez des *Tite-Lives*, et vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau et de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge *Marie* qui précède ces divisions, un long discours velche sur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, et enfin des lieux communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvre sans doute; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque et romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal*, *Bossuet*, *Fénélon* aient été très-éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être velches, et que vous fûtes français; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques*. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* et de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat*, d'*Escobar* et de *Tambourini*. Les intérêts de la Grèce et les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas,

la grâce coopérante qui n'opère point, et la grâce efficace qui eſt ſans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec les jéſuites; mais les oraiſons de *Démoſthènes* et de *Cicéron* inſtruiſent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne ſubſiſtent plus, quand les Grecs ne ſont que des eſclaves, et que les Romains ne ſont plus que tonſurés.

Je ſais, encore une fois, que les oraiſons funèbres de *Boſſuet* ſont belles, qu'il y a même du ſublime. Mais entre nous qu'eſt-ce qu'une oraiſon funèbre? un diſcours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, et ſouvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poëtiques à côté des diſcours ſolides de *Cicéron* et de *Démoſthènes* ?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens, et nourri de leurs ouvrages, alluma ſa bougie à leurs flammes immortelles: vous n'oſerez pas prétendre que ſa *Calypſo*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile:* la froide et inutile paſſion de ce *Télémaque*, que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de ſon amour, ne ſemble pas une invention des plus ſublimes. Et oſerez-vous dire que la proſe de cet ouvrage ſoit comparable à la poëſie d'*Homère* et de *Virgile?* O mes Velches! qu'eſt-ce qu'un poëme en proſe, ſinon un aveu de ſon impuiſſance ? Ignorez-vous

qu'il eſt plus aiſé de faire dix tomes de proſe paſſable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarraſſée d'articles, dépourvue d'inverſions, pauvre en termes poëtiques, ſtérile en tours hardis, aſſervie à l'éternelle monotonie de la rime, et manquant pourtant de rimes dans les ſujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorſque *Louis XIV*, qu'on s'obſtinait à reconnaître dans *Idoménée*, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaiſſait le caractère dans celui de *Protéſilas*, lorſqu'on n'envia plus la marquiſe *Scarron de Maintenon*, qu'on avait comparée à la vieille *Aſtarbé*, alors le Télémaque perdit beaucoup de ſon prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'Enéide ſera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec attendriſſement ces vers et tous ceux qui les précèdent :

Ter ſeſe attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro eſt; oculiſque errantibus, alto
Quæſivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

On a cité dans une traduction en proſe de *Virgile* (car il vous eſt impoſſible de le traduire en vers, et vous n'avez pas même encore réuſſi à rendre en proſe le ſens de l'auteur latin), on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable diſcours de *Didon*.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos.
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires:
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis: pugnent ipsique nepotes.

Voici la prétendue imitation de *Virgile*, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs,
Et, du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables !
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs dissentions ;
Que tout serve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue est faible, vicieuse, forcée, languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !

Que

Que veut dire ce feu qui ira ſe répandre au loin ſur la terre? Retrouve-t-on dans ces vers hériſſés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui reſpirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor!

Il s'agit d'un vengeur; et le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin ſe répandre*. Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de *Virgile!* Que toute épithète qui n'ajoute rien au ſens eſt puérile!

Je ne ſais pas de qui ſont ces vers; mais je ſais que quand on oppoſe ainſi les rimailleries d'un poëte velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français! je me fais un plaiſir d'admirer avec vous vos grands poëtes; ce ſont eux principalement qui ont porté votre langue juſque ſous le cercle polaire, et qui ont forcé des Italiens et des Eſpagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf et aimable *la Fontaine:* la plupart de ſes fables ſont priſes chez *Eſope* le phrygien, et chez *Phèdre* le romain. Il y en a environ cinquante qui ſont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces et pour la

diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins, que son style eût été plus châtié, plus précis; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débuter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

> Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
> J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; et qu'est-ce que le *prix d'agréer*? *Phèdre* ne parle point ainsi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

> Ni mon grenier, ni mon armoire,
> Ne se remplit à babiller.

Le renard, chez *Phèdre*, dit :

> Ils sont trop verts . . .

et il n'ajoute point :

> Et bons pour des goujats.

Je ſuis affligé quand je vois,

> La cigale, ayant chanté
> Tout l'été,

à qui la fourmi dit :

> Vous chantiez ! j'en ſuis bien aiſe,
> Eh bien, danſez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ſes bons repas au prix de ſa liberté; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute :

> Je ne voudrais pas même à ce prix un tréſor :
> Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

Un loup n'a jamais déſiré l'or et l'argent.

L'homme qui ſouffle dans ſes doigts parce qu'il a froid, et ſur ſa ſoupe parce qu'elle eſt trop chaude, a très-grande raiſon : il ne mérite point du tout qu'on diſe de lui :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid !

C'eſt abuſer d'un proverbe trivial qui n'eſt pas ici appliqué avec juſteſſe; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne ſoient un ouvrage immortel.

Ses contes ſont ſans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite, ſi c'en eſt un, eſt inconnu à l'antiquité grecque et romaine. *La Fontaine* en ce genre a ſurpaſſé *Rabelais*, et ſouvent égalé la naïveté et la préciſion qui ſe rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot;* vous trouvez dans ſes meilleurs contes cette aménité, ce naturel de *Paſſerat*, qui vivait ſous *Henri III*, et qui nous a laiſſé la métamorphoſe du coucou ; ouvrage trop peu connu qui ne ſent en rien la groſſièreté du temps, et qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Paſſerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui, étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois ſe tient caché,
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché ;
Et néanmoins, quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme,
Parle aux paſſans, et ne peut dire qu'*où ;*
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler : mais par œuvres il montre
Qu'onc en oubli ne mit ſa malencontre,
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, et pond au nid d'autrui.
Voilà comment ſa douleur il allége.
Heureux ceux-là qui ont ce privilége !

Voilà le ſtyle ſur lequel *la Fontaine* ſe forma ;

car tous vos poëtes du fiècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédéceffeurs. *Corneille* imita d'abord le ftyle de *Mairet* et de *Rotrou ; Boileau* celui de *Regnier.*

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* eft qu'ils roulent prefque tous fur le même fujet. C'eft toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le ftyle n'en eft pas toujours correct et élégant ; les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales et communes le défigurent. Il paraît au-deffous de l'*Ariofte* dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-feulement l'*Ariofte* a le mérite de l'invention, mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles font racontées à propos. Le ftyle en eft toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il eft peintre, et très-grand peintre ; c'eft-là le premier mérite de la poëfie, et c'eft ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le Joconde de l'*Ariofte* ce jeune grec qui vient trouver la *Fiametta* dans fon lit, tandis qu'elle eft couchée entre le roi *Aftolphe* et *Joconde.*

Viene all'ufcio, e lo fpinge, e quel li cede ;
Entra pian piano, và a tenton col piede.
Fa lunghi i paffi, e fempre in quel di dietro
Tutto fi ferma, e l'altro par che mova,

A guisa, che di dar tema nel vetro;
Mon che'l terreno abbia a calcar, ma l'uova;
Et tien la mano innanzi simil metro,
Va brancolando in fin che'l letto trova;
Et di la dove gle altri avean le piante,
Tacito si caccio col capo inante.

Il est étrange que votre *Boileau*, dans son jugement sur le Joconde de l'*Arioste* et sur celui de *la Fontaine*, reproche à l'auteur italien certaines familiarités; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle; chacun doit garder son caractère. L'*Arioste*, en observant ce costume, ne laisse échapper aucun mot qui ne soit du toscan le plus pur; mérite prodigieux dans un ouvrage de si longue haleine, écrit tout entier en stances dont les rimes sont redoublées.

C'est trop vous parler peut-être de ce petit genre qui, tout petit qu'il est, contribue pourtant à la gloire des lettres; *in tenui labor, at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais sur le mérite supérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être assez tragique, si ce sujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* serait honteux de sa gloire, qu'il irait se cacher, s'il voyait la Phèdre et l'Iphigénie de *Racine*. Les tragédies de *Racine* et plusieurs scènes de *Corneille* sont ce que vous

avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une ſcène de *Quinault* eſt admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte ſur *Térence* et ſur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'Art poëtique de *Boileau* eſt plus poëtique que celui d'*Horace;* qu'il donna l'exemple avec le précepte, et que c'eſt une copie ſupérieure à ſon original. Voilà votre gloire ; ne la perdez pas.

C'eſt dans ces ſeuls genres que vous êtes ſupérieurs ; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été ſi pénétrés du charme des vers, qu'aujourd'hui vos écrits ſur la phyſique et ſur la métaphyſique reſpirent malheureuſement la poëſie, et que, ne pouvant plus faire de vers comme on en feſait dans le ſiècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé ſeulement le ſecret de gâter la proſe.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une ſecte de gens durs qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui prétendent au jugement parce qu'ils ſont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proſcrire la belle antiquité et la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'Imagination, fille du ciel, bâtit autrefois

en Gréce un temple de marbre tranſparent ; elle peignit de ſa main ſur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux et des hommes, faire éclore de ſon cerveau la déeſſe de la ſageſſe. Celle de la beauté eſt auſſi ſa fille ; mais ce n'eſt pas de ſon cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté eſt la mère de l'Amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le ſavez) qu'elle ne ſoit jamais ſans les trois Grâces : et quelles ſont ces trois compagnes néceſſaires de la beauté ? c'eſt *Aglaé* par qui tout brille, *Euphroſine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs ſur les pas de la déeſſe : voilà ce que leurs trois noms ſignifient. Les Muſes enſeignent tous les beaux arts ; elles ſont filles de *Mémoire*, et leur naiſſance vous apprend que ſans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; et que ſubſtitueront-ils à ces emblèmes divins ? les plaidoyers de *le Maître*, les enluminures et les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, ſi *Janus* au double front, repréſentant l'année qui finit et qui commence, a chez vous encore le nom groſſier et inintelligible

de *Janvier* ; si votre *Avril*, qui ne signifie rien, est chez les anciens le mois consacré à cette *Aphrodise*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; si les noms iroquois de *Vendredi* et de *Mercredi* rappellent encore l'idée de *Vénus* et de *Mercure* ; si tout le ciel dans ses constellations est encore plein des fables de la Gréce ; respectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez ressembler à ce savant velche qui prétendait que les douze patriarches, fils de *Jacob*, avaient inventé les douze signes du zodiaque ; que le belier était celui d'*Isaac* ; les gémeaux *Jacob* et *Esaü* ; la vierge, *Rebecca* ; le verseau, la cruche de *Rebecca* ; et qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

AVERTISSEMENT

Sur le ſupplément du diſcours aux Velches.

TOUT le monde ſait que *Guillaume* et *Antoine Vadé* étaient frères, et cependant d'eſprit et de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaiſant et léger, ainſi que le témoignent ſes opéra comiques, et qu'on le verra dans le Vadiana, qu'un de nos plus illuſtres académiciens rédige actuellement, dans le goût du Fontenelliana, et qui ne ſera pas moins intéreſſant.

Antoine, au contraire, était grave, profond et ſérieux, comme le prouve ſon diſcours aux Velches; il n'aimait à s'occuper que de choſes utiles. La gloire de la nation et le bien public l'intéreſſaient par-deſſus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un et l'autre, et plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer ne commençaient pas par ſe réformer eux-mêmes. Il diſait que quiconque veut corriger les autres doit ſe ſouvenir de l'oracle d'*Apollon*, et qu'il ne ſied pas, lorſqu'on laiſſe

brûler ſa maiſon, de dire des injures à ſon voiſin parce que le feu prend à la ſienne.

On ajoute même qu'il travaillait, depuis pluſieurs années, à un grand ouvrage ſur les dangers de la libre ſortie des grains à l'étranger, dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich, comme il en était autrefois des figues d'Athènes, et qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim ſur les blés entaſſés par monceaux, que de ſouffrir qu'ils ſoient achetés, payés et mangés par les étrangers.

On ne peut aſſez regretter la perte de cet ouvrage, qui était fort avancé lorſque *Antoine Vadé* eſt mort. Il ſerait d'un grand ſecours aujourd'hui pour déſabuſer certains eſprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, et qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichiſſe par le commerce des productions de ſon ſol; mais malheureuſement Mlle *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuſcrit, ne ſachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, et ne nous a donné que le diſcours aux Velches.

C'eſt à l'occaſion de ce diſcours qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même, de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit ſuivant d'une converſation à laquelle il s'eſt trouvé, et qui peut ſervir de ſupplément au diſcours.

Les velches qui ne ſont pas velches, ne ſeront point fâchés de voir ce ſupplément, et peut-être inſpirera-t-il à ceux qui le ſont encore, le déſir de ceſſer de l'être.

Au reſte, Mlle *Catherine Vadé* aſſure que ſon couſin *Antoine* penſait que les Velches étaient les ennemis de la raiſon et du mérite, les fanatiques, les ſots, les intolérans, les perſécuteurs et les calomniateurs; que les philoſophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artiſtes, les gens aimables enfin, étaient les Français, et que c'était à eux à ſe moquer des autres, quoiqu'ils ne fuſſent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit juſtifier pleinement la mémoire de notre illuſtre auteur, des reproches qu'on lui feſait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

SUPPLEMENT

DU

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, et furtout à M[lle] *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis, le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut fon difcours aux Velches. „ Vous avez bien de l'humeur, mon coufin, „ lui dit *Catherine*. Il eft vrai que je fuis en „ colère, répondit *Antoine ;* je trouverai tou- „ jours un *cu de fac* horriblement velche, et je ne „ m'apaiferai que quand on aura fubftitué quel- „ que mot français honnête à cette expreffion „ groffière. Et comment voulez-vous qu'une „ nation puiffe fubfifter avec honneur, quand „ on imprime *je croyois*, *j'octroyois*, et qu'on „ prononce *je croyais*, *j'octroyais ?* Comment un „ étranger pourra-t-il deviner que le premier „ *o* fe prononce comme un *o*, et le fecond „ comme un *a ?* pourquoi ne pas écrire comme „ on parle? Cette contradiction ne fe trouve „ ni dans l'efpagnol, ni dans l'italien, ni dans „ l'allemand ; c'eft ce qui m'a le plus choqué : „ car il m'importe peu que ce foit un allemand „ ou un chinois qui ait inventé la poudre, et

„ que je doive des remercîmens à *Goya* de „ Melphi ou à *Roger Bacon* pour les lunettes „ que je porte ſur le nez ; mais un *cu de ſac*, et „ tous ces termes populaires qui défigurent une „ langue, me donnent un mortel chagrin. „

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, et qu'il ne ſe paſſerait pas trois cents ans avant qu'ils fuſſent réformés. Cela conſola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *Saint-Pierre*, qui ſe croyait payé de toutes ſes peines, quand on lui laiſſait entrevoir qu'un de ſes projets pouvait être exécuté dans ſept ou huit ſiècles. *Jérôme Carré* le voyant apaiſé, lui dit : „ Mon cher *Antoine*, ne vous plaignez plus que „ les belles inventions ne viennent pas de „ vos compatriotes : nous avons un excellent „ citoyen qui a promis de deſſaler l'eau de la „ mer; et quand il n'y parviendrait pas, il ſerait „ toujours beau de le tenter. Un autre a inventé „ un carroſſe ſuſpendu par l'impériale, ce qui „ ſera auſſi commode qu'agréable. Un grand „ naturaliſte eſt venu à bout, au commence- „ ment du ſiècle, de faire une paire de gants „ avec de la toile d'araignée. Ce n'eſt qu'avec „ le temps que les arts ſe perfectionnent. „ Le viſage d'*Antoine*, à ce diſcours, parut reſplendir d'une joie douce et ſereine, car il aimait tendrement ſa patrie; et s'il était un peu fâché

contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question : » Lequel vaut mieux, » de l'esprit inventif ou de l'esprit aimable ? » M. *Laffichard* dont le nom est si connu dans la république des lettres, ami de tout temps, comme moi, de la famille *Vadé*, soutint que le génie de l'invention est le premier de tous, et que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons, et même des opéra. M[lle] *Vadé* au contraire prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la sagacité et toute la profondeur qu'elles méritaient : et je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de *Catherine*. » Celui » qui fait plaire, disait-elle, est au-dessus » d'*Archimède*. Imaginez une ville d'inventeurs ; » l'un fera une machine pneumatique ; l'autre » cherchera les propriétés d'une courbe ; celui- » ci fera un chariot à roues et à voiles ; celui-là » inventera le vertugadin pour les dames : ils » ne converseront avec personne, ils ne s'en- » tendront pas même entre eux : la ville des

» inventeurs sera la plus triste du monde entier.
» Auprès de cette ville d'atteliers, placez-en
» une où l'on ne cherche que le plaisir; qu'ar-
» rivera-t-il à la longue? tous les habitans de
» la première se réfugieront dans la seconde. »

Catherine appuya cette supposition de raisonnemens si fins et de tours si délicats, que toute la compagnie fut de son avis. Ce succès l'enhardit; et voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la conversation sur des choses plus sérieuses. » Vous vous désolez, dit-elle, mon
» pauvre *Antoine*, de ce qu'on appelle une
» partie de la Champagne où vous êtes né
» *pouilleuse*. Ah! le mot est ignoble et odieux,
» dit *Antoine*. Vous avez raison, mon cousin;
» mais quel est le pays qui n'ait pas des terrains
» rebelles et incultivables? Vous vous plaignez
» des landes de Bordeaux; mais sachez qu'on
» va les défricher, et qu'une compagnie s'y
» est déjà ruinée. Vous vous affligez que dans
» certaines provinces vos compatriotes portent
» des sabots; ils auront des souliers avant qu'il
» soit peu; ils ne payeront pas même le trop
» bu, et ils auront soif impunément; c'est à
» quoi l'on travaille dès-à-présent avec une
» application merveilleuse. Est-il possible? dit
» *Antoine* avec transport. Il n'y a rien de plus
» vrai, dit *Catherine*; prenez donc courage, et
» que votre esprit ne soit plus abattu, parce
» que

„ que les Cimbres font venus autrefois à Dijon, „ les Vifigoths à Toulouse, et les Normands à „ Rouen, comme les Maures font venus en „ Efpagne. Tous les peuples ont éprouvé des „ révolutions; mais la nation avec laquelle on „ aime le mieux vivre, eft celle qui mérite la „ préférence. „

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette favante affemblée. Je voulus prouver que chaque peuple fur la terre avait été conquérant ou conquis, ou abfurde, ou induftrieux, ou ignorant, felon qu'il avait fuivi plus ou moins certains principes que j'expliquai fort au long; et je m'aperçus même en les approfondiffant que j'ennuyais beaucoup la compagnie. Heureufement je fus interrompu par *Jérôme Carré:* „ J'avais, dit-il, il y a quelques années, une „ coufine fort jolie qui voulait m'époufer; on „ me demanda fept mille et deux cents livres „ que je devais envoyer par-delà les monts, „ pour impétrer la liberté d'aimer loyalement „ ma coufine: je manquai cette grande affaire „ faute de cinq cents écus. Mon frère qui „ n'avait rien, ayant obtenu un petit bénéfice, „ s'eft ruiné en empruntant d'un juif de quoi „ payer auffi par-delà les monts la première „ année de fon revenu. Ces abus, mon cher, „ font infupportables; il ne s'agit point ici de „ philofophie et de théologie; il eft queftion

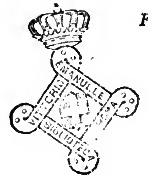
„ d'argent comptant, et je n'entends pas raillerie là-dessus."

M. *Laffichard*, à ce propos, rêva profondément felon fa coutume, et fe laiffant aller enfuite à fon enthoufiafme : „ Eh bien, dit-il, nous „ cherchons quelle eft la première nation de „ l'univers ; c'eft celle-là fans doute qui a forcé „ long-temps toutes les autres à lui apporter „ leur argent, et qui n'en donne à perfonne."

Alors on calcula combien de temps cet abus durerait, et l'on trouva, par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, et que les ridicules pour lefquels il faut payer, diminueraient bien vîte. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compenfation de grandeur et de faibleffe, de fcience et d'ignorance, de bons et de mauvais ufages, d'induftrie et de nonchalance, d'efprit et d'abfurdité, qui les rend toutes à la longue à peu-près égales.

Le réfultat de cette favante converfation fut qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards, le nom de *velches* aux pillés et aux fots, et celui de *français* à tous les gens aimables.

Fin du Tome premier.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Cc

Fin de la Table du Tome premier.





